

ROBERT E. HOWARD™

Jerusalem.

Chri Christi.

LE SEIGNEUR DE SAMARCANDE



Aurea porta.



Robert E. Howard

Le seigneur de Samarcande

Nouvelles

*Réunies, traduites de l'américain
et présentées
par François Truchaud*



Nouvelles éditions Oswald

Les démons de la nuit

« Il y avait en lui tant de démons qu'il voulait chasser... mais ses épouvantails n'étaient pas toujours efficaces : les démons refusaient de fuir », écrivait Nicholas Ray à propos de James Dean. Cette phrase pourrait s'appliquer également aux personnages de Howard et à Howard lui-même, bien sûr, « rebelle existentiel » par excellence. Les démons sont intérieurs, la peur est tapie dans le cœur de chacun de ses personnages, et tout consiste à exorciser ces démons et à chasser cette peur, le temps d'une vie, le temps d'une œuvre. La nuit est omniprésente dans l'œuvre du Texan, qu'il s'agisse des ténèbres du Fantastique ou de la nuit de l'Histoire, comme le prouve le présent ouvrage. Le personnage howardien, sans cesse en lutte, affronte ses propres démons – un combat qui dure une nuit ou toute une vie – et la victoire est souvent amère, tandis qu'apparaît une aube blafarde. « Les premières lueurs de l'aube grisâtre filtraient par les fenêtres, et je les contemplai avec hébétude, tel un homme au sortir d'un cauchemar »...

Sur les sept nouvelles composant ce volume – cinq histoires fantastiques et deux aventures orientales –, deux seulement furent publiées du vivant de « Two-Gun Bob » et les cinq autres le furent dans les années 70, dans des fanzines américains, semi-professionnels, à l'exception du Vol des aigles, comme nous le verrons.

À l'occasion de ce 26^e REH chez NÉO, je tiens à rassurer le lecteur, – il a encore de nombreuses heures de lecture devant lui et bien des découvertes à faire ! À partir de novembre, il pourra lire les aventures de Steve Costigan (trois volumes), puis celles de Dennis Dorgan. Ensuite trois recueils de nouvelles (fantastique, aventure, heroic fantasy) lui seront proposés. Suivront deux recueils d'histoires de boxe et bien d'autres surprises ! Si les Dieux Noirs continuent de veiller sur nous, nous devrions dépasser allègrement les quarante volumes (sans compter les recueils de poèmes à paraître dans la collection « Arkham ») au rythme habituel d'un volume tous les deux mois, et le planning REH chez NÉO est déjà établi jusqu'en 1989 ! De quoi sustenter l'admirateur fanatique de l'œuvre immense et géniale de Robert E. Howard !

Le petit peuple (paru en janvier 1970 dans Coven 13) est un petit chef-d'œuvre qui frappe par sa concision et son atmosphère onirique... en sept pages et demie ! Dans ce récit à la première personne, Howard s'invente à nouveau une sœur : il s'agit en fait d'un dédoublement, mais, d'une manière significative, les rapports sont inversés, ou plutôt la psyché. C'est le garçon qui aime les contes de fées, et la fille qui les traite de balivernes, alors que ce devrait être l'inverse, en toute logique. Et nous assistons à un véritable débat intérieur, tandis que Howard confronte les deux aspects de sa personnalité, le côté féminin et le côté masculin, débat sous-jacent à toute son œuvre. Par le biais d'une courte histoire, au prétexte fantastique, Howard se livre à nous, dévoilant un pan de sa personnalité. Notons l'hommage à Arthur Machen, et le reste de l'histoire coule de source, en soulignant néanmoins l'absence étonnante des parents – un détail invraisemblable mais révélateur.

La cabane hantée (paru en 1969 dans WeirdBook. N° 2) pourrait bien être l'une des

histoires racontées au jeune Howard par sa cuisinière noire ou sa grand-mère (voir la préface aux Habitants des tombes). Cinq pages et demie suffisent à Howard pour créer toute une ambiance de suspense et d'horreur... une cabane hantée, des marais aux eaux stagnantes, et un vampire que Jacques Finné peut ajouter à sa collection ! Une fois de plus, Howard s'est inspiré apparemment de Kelly « the Conjure-Man », auquel il a consacré un article/nouvelle que nous publierons dans un proche avenir. Les phrases sont courtes, le ton d'une sécheresse remarquable, avec des mots « chargés », et la montée de l'épouvante inexorable. Soulignons simplement l'humour macabre de la dernière phrase...

Noirs sortilèges (paru en 1973 dans WeirdBook N° 6) nous présente une Afrique cauchemardesque, comme la voit ou la rêve Howard ; « cette contrée répugnante et horrificante de marécages, de fleuves aux eaux noires, de maladies immondes et de tribus mystérieuses et féroces » ! Cette histoire se signale principalement par sa violence et son évocation de massacres et de mutilations, et par son thème fantastique : la fin nous fait irrésistiblement penser à la nouvelle d'August Derleth. Dîner de têtes (in L'amulette tibétaine) et il est étonnant que cette nouvelle n'ait pas paru dans Weird Tales ! Notons une fois de plus le fantasme cher à Howard le narrateur retourne en Irlande, la patrie idéale de REH ! Un récit savamment mené, où la tension monte insidieusement et implacablement jusqu'à la révélation finale.

Les doigts de la mort (paru en février 1930 dans Weird Tales) n'a jamais été réédité, à ma connaissance, en Amérique depuis sa première publication dans « The Unique Magazine ». Le lecteur français appréciera ! Dans ce petit chef-d'œuvre, très proche de l'ambiance de certaines nouvelles d'Ambrose Bierce, Howard se livre à une interrogation sur la Mort et la Peur, et nous montre le travail de l'esprit qui crée ses propres peurs. Un texte remarquable et terrifiant par son épouvante « intériorisée », qui prouve tout le talent de REH à mener un récit jusqu'à son terme effroyable, en un suspense à tétaniser le lecteur.

Les démons du Lac Noir F (paru en décembre 1973 dans WT50, une publication semi-professionnelle, éditée par Robert Weinberg à l'occasion du cinquantième anniversaire de la revue Weird Tales) nous replongent dans l'atmosphère délirante et sanglante d'histoires comme La Lune de Zambabwe et Les adorateurs d'Ahriman (in Les habitants des tombes) et Des griffes dans la nuit et Le chien de la mort (in Le Chien de la mort). Mais Howard n'a jamais été aussi loin, et le lecteur sera stupéfait par les morts violentes (une femme empalée sur un pieu, des têtes tranchées, etc.), les tortures, les mutilations, le sadisme sous-jacent à cette nouvelle : REH précurseur du « gore » ? Dans cette histoire frénétique – « les faits incroyables s'accumulaient », comme le dit le narrateur. Steve Gorman, un prénom et un nom fétiche ! –, Howard ne recule devant rien : prêtres du vaudou, homme-bête de Mongolie, bourreau de Chine, cannibale du Congo, supplices chinois, et j'en passe ! Howard a recours à tous les expédients de la « weird menace » et en rajoute à plaisir, insistant sur les flagellations, les tortures (les serpents, la crucifixion, l'araignée d'Afrique, le supplice du rat – repris des Griffes dans la nuit, mais appliqué à une femme), la folie de Rackston Bane (idée sublime de l'Américain devenu un Asiatique dans sa frustration sexuelle et son désir de vengeance) et le carnage final : Steve Gorman

fait irruption dans la maison, armé d'une hache, et massacre tout le monde !

Le vol des aigles (paru en 1979 in The Road of Azrael, Donald Grant éditeur) a une longue histoire : le titre original de cette histoire était The Road of Eagles, nouvelle annoncée dans le numéro de janvier 1934 de The Magic Carpet Magazine (où figuraient Sonya la Rouge/The Shadow of the Vulture et une aventure de Dennis Dorgan). Mais ce fut le dernier numéro de cette revue qui cessa de paraître. Aussi la nouvelle resta dans les limbes, jusque dans les années 50 où Sprague de Camp la récrivit et la « détourna » pour en faire une aventure de Conan ! Il s'agit de La route des aigles, figurant dans Conan le Flibustier. Et ce n'est qu'en 1979 que l'histoire originelle de Howard parut enfin, sous le titre anglais The Way of the Swords (En effet, il y avait déjà le mot Route/Road dans la nouvelle donnant son titre au recueil La route d'Azraël/The Road of Azrael). Comme pour trois autres nouvelles pareillement « détournées » pour devenir des aventures du Cimmérien (que nous avons précédemment publiées), Sprague de Camp changea les noms de personnages, de villes, de pays, et ajouta un élément fantastique (les brylukas ou goules apparaissant à la fin). À présent, le lecteur est en mesure de lire l'histoire originale et de faire la différence, le génie de REH ! Nous sommes en 1595, sur les rives de la Mer Noire, et les Cosaques sont les principaux protagonistes de cette aventure. En fait, le lecteur aura très certainement l'impression de lire deux histoires totalement différentes et de savourer les détails qui font tout le prix d'un récit écrit par Howard. La trame reste la même, mais les personnages ont d'autres motivations, une autre ampleur – ils sont « plus grands que nature »/bigger than life) – et la lecture est un véritable plaisir. Notons que la jeune Persane se prénomme Ayesha – hommage à Rider Haggard ? – et que la mort du prince Orkhan est l'une des plus belles scènes – cinématographiques – jamais écrites par « Two-Gun Bob ». Kismet... le Destin, et tout le fatalisme de l'Orient. Et les dernières pages sont un véritable coup de théâtre – une idée sublime – qui nous renvoient, par le biais de Drake et de Grenville, aux aventures de Salomon Kane !

Le seigneur de Samarcande (paru au printemps 1932 dans Oriental Stories) nous permet de retrouver l'ambiance des nouvelles de Sonya la Rouge (il constituait la quatrième nouvelle du recueil américain The Sowers of the Thunder) et d'apprécier le souffle épique et la vision prodigieuse de Howard, son génie à restituer un passé fabuleux. Bayazid, Timour-Leng le Boiteux, ou Tamerlan, des figures mythiques, et Donald MacDeesa, le Highlander, animé par sa vengeance de Gaël ! À nouveau c'est le choc de deux civilisations, les rêves d'empire, la conquête et la mort... car la mort est au bout du chemin, et tout n'est que rêves illusoires, aussitôt recouverts par les sables de l'oubli ! Le génie sombre et tourmenté de Howard éclate à chaque page, les idées abondent, plus belles les unes que les autres, et la densité incroyable de ce récit donne l'impression de lire un roman dix fois plus épais ! Donald est l'un des personnages les plus romantiques de Howard : il va jusqu'au bout de sa vengeance et en meurt, perdant sa pureté originelle, tel le Hamlet de Shakespeare ou le Lorenzaccio de Musset. Comme souvent, Howard place des vers au début de chaque chapitre, citant Kipling et Edgar Poe. Notons à nouveau l'évocation somptueuse de deux batailles et le final sublime, splendide apothéose, véritable ode funèbre à la vanité de la vie et des rêves. Timour et Donald vieillissent – chose rare chez les personnages howardiens – et se souviennent de plus en

plus de leur jeunesse enfuie, enfermés dans leur solitude. Le siège d'Ordushar est stupéfiant par son aspect crépusculaire : les hommes se battent, souffrent et meurent, enlisés dans le désespoir. Un rare sentiment d'oppression et d'accablement se dégage des dernières pages, une sensation d'inutilité et de dérision. Le nihilisme et la mort, une fois de plus... jamais la philosophie de Howard n'a été aussi sombre. Notons pour terminer le très beau personnage de Zuleika, la splendeur barbare du festin (page 142) et l'anéantissement des rêves de Timour, concrétisé par une longue et dernière phrase. L'une des grandes réussites de Howard !

Mais à présent, voici les démons de la nuit et les sables de l'oubli !

François Truchaud,

Ville-d'Avray,

19 septembre 1986.

Le petit peuple

Ma sœur jeta le livre qu'elle était en train de lire. Plus exactement, elle le jeta dans ma direction.

— Quelles sottises ! s'exclama-t-elle. Des contes de fées ! Donne-moi donc le livre de Michael Arlen.

Je m'exécutai machinalement, tout en jetant un coup d'œil à l'ouvrage qui avait provoqué son courroux juvénile. C'était *La pyramide de feu* d'Arthur Machen.

— Ma chère amie, dis-je, ceci est un chef-d'œuvre de la littérature fantastique.

— Peut-être, mais l'idée ! rétorqua-t-elle. J'ai cessé de lire des contes de fées à l'âge de dix ans.

— L'auteur n'a aucunement l'intention de présenter la réalité de tous les jours, expliquai-je patiemment

— C'est trop tiré par les cheveux, déclara-t-elle avec l'assurance d'une jeune fille de dix-sept ans. J'aime bien lire des histoires qui pourraient arriver... qui était ce « Petit Peuple » dont il parle... encore des elfes et des trolls ?

— Toutes les légendes reposent sur des faits, dis-je. Elles ont une raison d'être...

— Tu voudrais me faire croire que de telles choses ont réellement existé ? m'interrompit-elle. Balivernes !

— Pas si vite, jeune fille, la repris-je, légèrement piqué au vif. Je veux dire que tous les mythes ont une origine concrète, mais celle-ci a été altérée et déformée au cours des siècles, au point de prendre une signification surnaturelle. Les adolescents (poursuivis-je en lui lançant un regard désapprobateur comme elle faisait la moue) ont l'habitude d'accepter en bloc ou de rejeter en bloc ce qu'ils ne comprennent pas. Quant aux membres du « Petit Peuple » dont parle Machen, on pense qu'ils sont les descendants du peuple préhistorique qui vivait en Europe avant que les Celtes ne viennent des régions nordiques.

« Ils sont connus sous divers noms : Turaniens, Pictes, Méditerranéens et Mangeurs d'Ail. C'était une race de gens de petite taille et à la peau foncée. Aujourd'hui encore, l'on peut trouver des survivances de leur type dans certaines contrées primitives de l'Europe ou de l'Asie, parmi les Basques d'Espagne, les Écossais de Galloway et les Lapons.

« Ils travaillaient le silex et les anthropologues les appellent les hommes du Néolithique, l'âge de la pierre polie. Des vestiges de leur époque montrent très clairement qu'ils avaient atteint un niveau de culture relativement élevé au début de l'âge du bronze, lequel fut instauré par les ancêtres des Celtes... nos hommes de tribu préhistoriques, jeune fille.

« Ceux-ci exterminèrent ou asservirent les peuplades méditerranéennes, et furent à leur tour chassés par les tribus teutoniques. Selon les légendes, dans toute l'Europe et particulièrement en Grande-Bretagne, ces Pictes, que les Celtes jugeaient à peine humains, se réfugièrent dans des cavernes souterraines, où ils continuèrent de vivre. Ils en sortaient seulement la nuit, pour incendier des maisons, assassiner des villageois et

enlever de jeunes enfants destinés à leurs rites sanglants d'adoration. Il y a sans doute beaucoup de vrai dans cette théorie. Descendants de troglodytes, ces nains ont très bien pu trouver refuge dans des cavernes et réussir à survivre, durant des générations, sans être jamais découverts.

— Cela se passait il y a fort longtemps, fit ma sœur, peu intéressée. Si jamais ces gens ont existé, ils sont morts à présent. Allons, nous nous trouvons justement dans la région où ils étaient censés vivre, et nous n'en avons pas vu la moindre trace.

Je hochai la tête. Ma sœur Joan ne réagissait pas de la même façon que moi aux paysages du vieux continent. Les immenses menhirs et cromlechs qui se dressaient sombrement sur la lande semblaient réveiller en moi de vagues souvenirs, l'héritage de mes ancêtres, et exciter mon imagination de Celte.

— Peut-être, dis-je en ajoutant imprudemment : Mais tu as entendu ce qu'ont dit les vieux du village. On ne doit pas se promener dans la lande, de nuit. Ils ne le font jamais. Tu es très blasée, ma chère, mais je suis prêt à parier que tu ne passerais pas toute une nuit, seule, dans ces ruines que j'aperçois de ma fenêtre.

Joan reposa son livre et ses yeux brillèrent d'un nouvel intérêt.

— Je le ferai ! s'exclama-t-elle. Tu vas voir ! Ils ont bien dit que personne ne voudrait, pour rien au monde, s'approcher de ces vieilles pierres, la nuit, n'est-ce pas ? Eh bien, moi, je le ferai et j'y passerai le restant de la nuit !

Elle se leva d'un bond et je compris que j'avais commis une erreur.

— Non, tu ne le feras pas, répondis-je avec fermeté. Que penseraient les gens ?

— Je me moque de ce qu'ils pensent ! rétorqua-t-elle avec la fougue caractéristique de la « jeune génération ».

— Tu n'iras pas sur la lande, seule et la nuit ! lui interdis-je. Même si ces légendes sont dénuées de tout fondement, il y a un tas d'individus louches qui n'hésiteraient pas à importuner une jeune fille sans défense. C'est trop dangereux.

— Tu penses que je suis trop jolie ? Demanda-t-elle naïvement.

— Je pense que tu es trop sotte, répondis-je en exagérant mon attitude de frère aîné.

Elle me tira la langue et resta silencieuse un moment. Depuis toujours, je lisais dans ses pensées avec une facilité déconcertante, et je savais exactement à quoi elle songeait tandis qu'elle se tenait devant moi, l'air rêveur et les yeux brillants. Elle se voyait déjà entourée d'une foule d'amies de son âge, une fois rentrée aux États-Unis, et je devinais les paroles qu'elle prononcerait : « Mes chéries, je suis restée toute une nuit dans de vieilles ruines tout à fait romantiques, en Angleterre, qui étaient soi-disant hantées... »

Je me maudis intérieurement pour avoir abordé ce sujet, puis elle déclara brusquement :

— Je suis décidée à le faire, néanmoins ! Il ne m'arrivera rien et ce sera une aventure absolument passionnante !

— Joan, dis-je, je te défends de sortir seule cette nuit ou tout autre nuit.

Ses yeux flamboyèrent et je regrettai aussitôt de ne pas avoir fait preuve de plus de tact. Je n'aurais pas dû lui donner un ordre aussi brutal. Ma sœur avait un caractère fougueux, décidé et intrépide ; elle n'en faisait qu'à sa tête et ne souffrait aucune contrainte.

— Tu n'as pas à me dire ce que je dois faire ou non, s'emporta-t-elle. Depuis que nous avons quitté les États-Unis, tu n'as pas cessé de me donner des ordres !

— C'était nécessaire, dis-je en soupirant. Visiter l'Europe en compagnie d'une sœur cadette, une gamine, n'est pas de tout repos !

Elle ouvrit la bouche comme pour répondre avec colère, puis elle haussa ses épaules délicates et s'assit de nouveau sur son fauteuil, en prenant un livre.

— Très bien. De toute façon, je n'ai plus envie de sortir, fit-elle remarquer négligemment.

Je lui lançai un regard soupçonneux ; d'ordinaire, elle ne se soumettait pas aussi facilement. En fait, j'avais connu les moments les plus pénibles de ma vie lorsque j'avais été obligé de la cajoler pour la faire renoncer à quelque projet fantasque.

Mes soupçons n'avaient pas entièrement disparu lorsque, quelques instants plus tard, elle m'annonça son intention d'aller se coucher et regagna sa chambre, située en face de la mienne, de l'autre côté du couloir.

J'éteignis la lumière et allai jusqu'à la fenêtre. Celle-ci donnait sur la lande aride et vallonnée. La lune apparaissait dans le ciel ; sous ses rayons glacés, le paysage luisait d'un éclat sinistre et désolé. Nous étions à la fin de l'été et il faisait chaud ; pourtant l'ensemble du paysage *semblait* froid, lugubre et menaçant. Là-bas, sur la lande, j'apercevais les contours massifs et puissants, grossiers et ténébreux, du cromlech en ruine. Décharnées et imposantes, les pierres se découpaient sur la nuit, fantômes silencieux du passé.

Le sommeil ne vint pas tout de suite, car j'étais blessé par le ressentiment évident de ma sœur. Je restai allongé un long moment, à méditer et à regarder vers la fenêtre qui se détachait à présent sur l'argent en fusion de la lune. Je finis par m'endormir ; ce fut un sommeil agité et traversé de rêves imprécis où se glissaient des formes ténues et fantomatiques.

Je me réveillai brusquement, me mis sur mon séant et jetai des regards éperdus autour de moi, désorienté. Je me sentais oppressé, comme si quelque mal invisible me menaçait. Cela s'estompa rapidement comme je me réveillais tout à fait, mais je gardai un instant dans mon esprit l'étrange souvenir d'un rêve imprécis... un brouillard blanc était apparu dans ma chambre, entré par la fenêtre en flottant, pour prendre la forme d'un homme de grande taille, à la barbe blanche. Celui-ci m'avait secoué par l'épaule, comme pour me tirer de mon sommeil. Nous avons tous fait l'expérience de ces sensations curieuses, lorsque l'on se réveille en sursaut d'un cauchemar... ces images et ces pensées dont on se souvient partiellement, et qui disparaissent un instant plus tard. Pourtant, plus je recouvrais mes sens et plus forte devenait cette suggestion d'une présence maléfique.

Je me levai d'un bond, m'habillai en hâte et courus vers la chambre de ma sœur. J'ouvris violemment la porte... Joan n'était pas dans sa chambre.

Je me ruai au bas de l'escalier et abordai l'employé de nuit du petit hôtel.

— Miss Costigan ? Mais oui, monsieur, elle est descendue, habillée pour sortir, peu après minuit... il y a une demi-heure environ. Elle a dit qu'elle allait faire une promenade sur la lande et que je ne devais pas m'inquiéter si elle ne rentrait pas tout de suite.

Je sortis de l'hôtel en courant ; mon cœur battait la chamade. Là-bas, sur la lande, j'apercevais les ruines sinistres dans la clarté lunaire et je me hâtai dans cette direction. À

la longue – cela me parut des heures plus tard –, je vis une silhouette élancée à quelque distance devant moi. Joan marchait sans se presser, et en dépit de l'avance qu'elle avait sur moi, je la rattrapais très vite... bientôt je serais à portée de voix. J'étais essoufflé ; pourtant je continuai de courir.

L'aura de la lande formait comme une présence tangible, m'oppressant, pesant sur mes jambes... et j'avais toujours ce pressentiment d'une menace maléfique, sans cesse croissante.

Puis, encore loin devant moi, je vis ma sœur s'arrêter brusquement et regarder autour d'elle, l'air interdit. La clarté lunaire répandait un voile d'illusion ; je voyais Joan, mais je ne pouvais pas voir ce qui avait causé sa soudaine terreur. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine et le sang se glaça dans mes veines comme un cri de désespoir retentissait et se répercutait dans la plaine.

Joan se tourna d'un côté puis de l'autre, et je lui criai de courir vers moi. Elle m'entendit et commença à se diriger vers moi, courant telle une antilope effrayée... À cet instant je les *vis*. Des ombres indistinctes surgirent et l'entourèrent, des formes naines ; elles formèrent un mur compact juste devant moi. Je vis qu'elles lui barraient la route et l'empêchaient de me rejoindre. Soudainement, instinctivement je pense, elle fit demi-tour et courut vers les colonnes de pierre. Toute la horde se lança à sa poursuite, à l'exception des créatures qui restèrent là pour m'empêcher de passer.

Je n'avais pas d'arme, mais je ne ressentais pas le besoin d'en avoir. Jeune, fort et athlétique, j'étais de surcroît un boxeur amateur de quelque valeur, avec un punch terrifiant dans chaque poing. À présent tous les instincts primitifs se réveillaient en moi et embrasaient mon cœur. J'étais un homme des cavernes résolu à se venger d'une tribu qui cherchait à enlever une femme de sa famille. Je ne ressentais aucune peur : je désirais seulement en venir aux prises avec eux. En vérité, même si toute l'engeance de l'Enfer surgissait des cavernes qui criblaient ces collines ! Car je les reconnaissais... je les connaissais depuis longtemps, et toutes les anciennes guerres se dressèrent et grondèrent dans les recoins secrets de mon âme. Je sentis la haine me submerger, comme dans les temps anciens lorsque les hommes de mon sang étaient venus des régions nordiques.

J'avais presque rejoint ceux qui me barraient la route. Je voyais distinctement les corps rabougris, les membres noueux, les yeux ophidiens au regard fixe, les faces grotesques et massives aux traits inhumains, et la lueur de dagues en silex dans leurs mains crochues. Puis, d'un bond de félin, je fus parmi eux, tel un léopard se jetant sur des chacals, et les détails furent occultés par une brume rouge et tourbillonnante. Quoi qu'ils fussent, ils étaient faits d'une substance vivante ; mes poings bosselaient des visages et brisaient des os, et du sang assombrissait les pierres argentées par la lune. Une dague en silex s'enfouit dans ma cuisse jusqu'à la garde. Puis la foule spectrale se dispersa et s'enfuit devant moi, comme leurs ancêtres avaient pris la fuite devant les miens, abandonnant quatre formes naines qui gisaient silencieusement sur la lande.

Sans tenir compte de ma blessure, je recommençai de courir avec une farouche détermination. À présent Joan avait atteint les ruines druidiques ; elle s'adossa à l'un des piliers, épuisée. Elle avait cherché aveuglément une protection en ce lieu sacré, obéissant à quelque obscur instinct, exactement comme les femmes de son sang l'avaient fait en des

temps oubliés.

Les êtres horribles qui l'avaient poursuivie l'entourèrent et s'approchèrent d'elle. Je compris que je ne pourrais pas la rejoindre à temps. Dieu sait que cette vision était suffisamment abominable –, pourtant, tout au fond de mon esprit, des horreurs encore plus immondes chuchotaient : le souvenir imprécis, tel un rêve, de créatures rabougries qui poursuivaient des femmes aux membres blancs à travers des landes semblables à celle-ci. Le souvenir de temps incroyablement lointains, lorsque la Terre était jeune et que les hommes affrontaient des forces inhumaines.

Soudain Joan bascula en avant, perdant connaissance, et s'affaissa au pied du pilier qui se dressait vers le ciel... une forme blanche et pitoyable. Et ils s'approchaient... ils s'approchaient toujours. Ce qu'ils avaient l'intention de faire, je l'ignorais, mais les fantômes de souvenirs très anciens me chuchotaient qu'ils allaient commettre un acte abject et effroyable, empreint d'un mal hideux.

Un cri jaillit de mes lèvres, un cri sauvage et incohérent qui exprimait l'horreur nue et le désespoir. Ces démons allaient se jeter sur Joan et commettre leur acte immonde, et je ne pouvais rien faire. Les siècles, les âges refluèrent. Des scènes semblables avaient eu lieu à l'aube des Temps. Ce qui se passa ensuite, je suis incapable de l'expliquer, mais je pense que mon cri éperdu remonta par-delà les gouffres infinis du Temps et qu'il fut entendu par les Êtres que mes ancêtres avaient vénérés, et que le sang répondit au sang. Oui, ce cri résonna dans les couloirs poussiéreux des ères révolues et ramena des abysses chuchotants de l'Éternité le fantôme du seul être qui pouvait sauver une jeune fille de sang celte.

Les créatures avaient presque rejoint Joan gisant, évanouie, sur le sol ; leurs mains se tendaient pour la saisir, lorsque, soudain, une forme se dressa auprès d'elle. Il n'y eut pas de matérialisation progressive ; la silhouette surgit brusquement du néant et se découpa nettement et puissamment dans la clarté lunaire. Un homme de grande taille, à la barbe blanche, vêtu de longues robes... l'homme que j'avais vu dans mon rêve ! Un druide, répondant une fois encore à l'appel désespéré de gens de sa race. Il avait un front haut et noble, son regard semblait contempler des étendues mystérieuses... tout cela, je pus le voir de l'endroit où je me trouvais. Il leva le bras en un geste impérieux, et les créatures reculèrent... encore et encore. Elles se dispersèrent et s'enfuirent, pour disparaître soudainement, et je me laissai tomber à genoux auprès de ma sœur. Je pris dans mes bras la pauvre enfant et la serrai contre moi. Un moment, je levai les yeux vers l'homme, le glaive et le bouclier contre les forces des Ténèbres, protégeant les tribus sans défense à l'aube du monde. Il fit un geste de la main, comme pour nous bénir, puis il disparut brusquement, lui aussi, et je contemplai la lande désolée et silencieuse.

La cabane hantée

Tante Sukie tendit une main noire et décharnée. Avec sa cuiller, elle remua la soupe dans la marmite posée sur le feu. Son corps desséché se balançait lentement, accompagnant les mouvements réguliers de son bras.

— Le vieux Mataphar est bel et bien mort, ronronna-t-elle. Mais méfiez-vous du vieux Mataphar, mes enfants ; oh oui, Seigneur ! L'homme mort peut vous faire du mal, mes enfants !

— Sers la soupe et ne raconte pas de bêtises, l'admonesta Ez avec mauvaise humeur. Un mort ne peut faire de mal à personne.

— Tu as remonté le fleuve et tu as descendu le fleuve, continua la vieille d'une voix monotone. Tu as vu les villes et tu connais les manières des Blancs. Mais l'homme blanc ne t'aidera pas si le vieux Mataphar s'approche de ta fenêtre et te regarde avec ses yeux rouges.

Ceux qui écoutaient tante Sukie s'agitèrent, mal à l'aise. Ez eut un rire sarcastique, jeta un regard aux visages noirs à l'expression sérieuse que soulignait la lueur du feu, et gloussa. Il sortit une bouteille de la poche de son pantalon et but une grande rasade. Les autres l'observèrent avec envie, mais il remit la bouteille dans sa poche, sans proposer une rasade à quiconque.

— Comment le vieux Mataphar peut-il faire du mal à des gens s'il est bel et bien mort, tante Sukie ?

— On ne peut pas tuer un homme qui est mort, ronronna la vieille négresse. Tirer sur lui avec un revolver ou lui donner un coup de rasoir. Cela ne fait ni chaud ni froid au vieux Mataphar. Si tu as envie de le rencontrer, Ez, va donc jusqu'à la Cabane Hantée dans le Marais Maudit. C'est là que le vieux Mataphar vivait, bien longtemps avant la guerre. Il est venu du pays de nos ancêtres alors que ma grand-maman était encore une petite fille. Oui, Seigneur ! Le vieux Mataphar n'a jamais été un esclave ; il évoquait les esprits et jetait des sorts. Le vieux Mataphar est mort et dort au sein des marais. Ceux de sa tribu mangeaient des hommes, et le vieux Mataphar, il mangeait des petits enfants quand il était vivant.

« Il continue de rôder la nuit, encore maintenant, cherchant de la chair humaine. Personne ne sait où se trouvent les ossements du vieux Mataphar, mais enfonce-toi au cœur du Marais Maudit et tu l'entendras... tu entendras ses pas faire bruisser l'herbe des tertres. Tu l'entendras se lécher les babines dans l'obscurité... tu apercevras ses yeux rouges. Et ensuite tu ne verras et tu n'entendras plus rien. Mais les sangliers entendront. Et les *moccasins*¹ des marais entendront... le craquement de tes os dans les ténèbres. Le vieux Mataphar en train de ronger tes os dans les ténèbres !

Ez éclata d'un rire bruyant et sortit de nouveau sa bouteille de sa poche. Tante Sukie servit la soupe appétissante. Ez mangea et continua ses libations. Il se renversa en arrière et prêta une oreille distraite au doux ronronnement des conversations. Aux histoires que se racontaient les nègres, venus chez tante Sukie – l'endroit s'appelait le Carrefour du

Marais – où ils pouvaient faire bombance et bavarder sans être dérangés par les Blancs. Il buvait et écoutait, puis le bourdonnement des conversations diminua peu à peu, les visages devinrent flous et se confondirent au sein d'une brume chaude et indistincte.

Ez reprit lentement ses esprits. Il se mit sur son séant et se frotta les yeux. Les vapeurs de l'ivresse emplissaient encore son cerveau ; ses idées étaient confuses et chaotiques.

— Seigneur, comment ai-je fait pour trouver mon chemin jusqu'ici ! Quelqu'un a dû m'aider.

Il était assis dans la cabane, et l'endroit était trop sombre pour qu'il puisse distinguer des objets. La porte était fermée, de toute évidence, puisqu'il n'apercevait aucune ouverture dans la masse sombre que formait le mur, mais la faible lueur des étoiles entraînait par les deux fenêtres.

— Hé, qu'est-ce que c'est ?

Un moment de silence oppressé, puis un soupir de soulagement.

— Seulement le vent qui gémit parmi les arbres. Voyons voir... j crois bien me souvenir que j me suis levé et que j suis parti en direction de la ville. Mais c'est plutôt confus. J'ai certainement marché un long moment, sans même m'en rendre compte.

Il se leva d'un mouvement mal assuré et chercha à tâtons une chaise ou un lit.

— Bon sang, mais quelle est cette maison ?

Il éleva la voix.

— Ohé, là-dedans !

Les murs renvoyèrent l'écho de son cri. Il sursauta, effrayé.

— Seigneur, comme tout semble *silencieux*. (Il frissonna involontairement.) Ah ! j'aime pas entendre mon cri résonner comme ça. On dirait que quelqu'un se moque de moi. Je me demande vraiment où je suis !

Il s'avança en titubant vers la fenêtre la plus proche. Regarda au dehors. Son regard ne rencontra que des ténèbres épaisses. Quelques étoiles scintillaient dans le ciel, tout au loin. De grands arbres s'élevaient à proximité, leurs branches recouvertes d'une masse informe et touffue qui était de la mousse. Des géants noirs et indistincts dans l'obscurité. Les étoiles brillaient parmi les branchages ondoyant doucement, d'une lueur rouge et maléfique. Elles semblaient vibrer d'une vie qui leur était propre.

— On dirait des chats qui me font des clins d'œil, marmonna Ez. Des yeux rouges... (Il sursauta violemment.) Ah ! j'aime pas penser à des yeux rouges. La vieille tante Sukie est toujours en train de parler de Mataphar. Un homme vivant, il est vivant. Un homme mort, il est mort. C'est la vérité du Bon Dieu. Mais je m demande l'heure qu'il est ?

Il se frotta le menton pensivement et son front se plissa tandis qu'il réfléchissait.

— L'aube va bientôt se lever. Il m'a fallu beaucoup de temps pour arriver ici, si cette maison se trouve à proximité de la ville. Et j'ai mis une bonne heure pour me réveiller... peut-être plus. Aussi l'aube va bientôt se lever, c'est sûr. Hé, qu'est-ce que c'est ?

Il regarda attentivement par la fenêtre, scrutant les ténèbres.

— J'ai l'impression d voir des choses, j'aime pas ça. Pourtant j' suis plus ivre !

Le vent gémit parmi les hautes branches et il fut conscient d'une odeur légère mais acre.

— Du bois pourri et de l'eau stagnante ! Bonté divine, j'ai pris le chemin de gauche, au lieu de suivre celui de droite ! C'est le Marais Maudit !

Il eut un mouvement de recul, tremblant comme une feuille. La sueur commença à perler sur son front.

— Il y a un embranchement à l'endroit où nous avons allumé le grand feu. Une route conduit à la ville ; l'autre s'enfonce au cœur du marais où personne ne va jamais, sauf des hommes blancs pour chasser. Pourquoi m'ont-ils laissé partir alors que j'étais ivre ? J'ai bu trop de whisky pour savoir quel chemin je prenais. Et j'ai pris le mauvais.

Il regarda autour de lui ; ses yeux s'habituèrent à la pénombre. Il y avait des toiles d'araignées sur les murs et au plafond ; une épaisse couche de poussière recouvrait le sol et le banc contre Lequel il venait de trébucher.

— La Cabane Hantée ! chuchota-t-il.

Il s'éloigna lentement de la fenêtre ; ses yeux cherchèrent et trouvèrent la porte fermée.

— Pas moyen de barricader cette porte, mais à quoi bon si... (Un violent frisson le parcourut.) Tante Sukie, elle disait peut-être la vérité. Le vieux Mataphar était un cannibale quand il était vivant ; aussi j suppose qu'il mange toujours de la chair humaine. J'ai entendu les anciens parler des morts-vivants dans le pays de... hein ?

Était-ce le vent qui gémissait parmi les arbres du marais ?

— Et j suppose, dit-il en essuyant la sueur sur son front, qu'il est mort, mais son corps ne s'est pas décomposé, s'il connaissait les incantations magiques.

Était-ce le vent, ce léger bruissement parmi l'herbe des tertres, ou bien le bruit de pas furtifs indiquant la venue du vampire ?

— Seigneur Dieu, aie pitié d'mon âme. (Le chuchotement desséché d'Ez semblait irréel dans le silence oppressé.) Quelque chose fait bruisser l'herbe. Maintenant c'est un bruit de pas sur la terre durcie. Reste mort, vieux Mataphar, et retourne en enfer. C'est là que tu dois être !

Dehors, au sein des ténèbres épaisses, le vent gémissait parmi les brandies festonnées de mousse. La peur se glissa dans les veines d'Ez, comme de la glace, l'engourdissant et le paralysant.

— Reste mon, vieux Mataphar, ne t'approche pas de moi !

Ez sentait le froid se répandre lentement dans son corps. Déjà il avait perdu l'usage de ses mains et de ses pieds, et cet engourdissement le gagnait de plus en plus. Les yeux lui sortaient de la tête, comme s'ils allaient éclater. Il était couvert de ruisselets de sueur glacée.

À l'extérieur de la cabane, l'horreur nue ; à l'intérieur de la cabane, l'épouvante nue.

— Reste mort, vieux Mataphar, reste mort !

Deux grands yeux rouges brillèrent à la fenêtre. Ez voulut crier, mais son sang était glacé, et sa bouche s'ouvrit silencieusement.

*

* *

— Il a été tué au cours d'une partie de dés, peut-être. Ou il s'est soûlé jusqu'à ce que mort s'ensuive, qui sait ?

Deux Blancs contemplaient à leurs pieds un tas informe dans une cabane abandonnée.

— Oui, un nègre, je suppose. Impossible de dire qui c'est... les sangliers ont rongé ses os après l'avoir déchiqueté. Regarde, ils ont même brisé les os pour ronger la moelle.

— Oui... hé, toi ! (Ce cri s'adressait à un Noir tout tremblant qui s'était approché prudemment de la porte et regardait à l'intérieur, les yeux grands ouverts.) Nom d'un chien, si tu es tellement effrayé par la Cabane Hantée même en plein jour, je ne t'engagerai certainement pas pour porter nos fusils lorsque nous viendrons chasser dans le marais, de nuit... allons, il s'agit simplement des ossements d'un nègre qui est mort ici, et dont le corps a été dévoré par des sangliers !

— Oui, m'sieur, oui, m'sieur, admit le Noir tout tremblant.

Pourtant si les deux Blancs avaient écouté plus attentivement, ils l'auraient entendu un peu plus tard marmonner pour lui-même, avec terreur et sarcasme :

— La porte était fermée quand nous sommes arrivés. Mais j'suppose que les sangliers ont refermé la porte après avoir dévoré cet homme !

Noirs sortilèges

Cette histoire est presque trop indiciblement affreuse pour être racontée. Elle semblera tout à fait incroyable... Pourtant une chose est certaine : si l'on peut expliquer cette affaire par des moyens humains ordinaires, alors un sombre mystère se dresse tel un mur nu qu'aucune pensée ne saurait percer. Mais si l'explication donnée est bien celle-là, alors le mystère fait place à une monstruosité, tout devient possible... et la race humaine vit en aveugle, environnée d'ombres sinistres et d'abîmes de mal inhumain.

Quiconque a vécu quelque temps sur la côte occidentale de l'Afrique ne sera guère disposé à dire que quelque chose est impossible. Même un nouveau venu est à même de scruter les ténèbres frémissantes au cœur de la nuit et de reconnaître que *n'importe quoi* pourrait surgir de la jungle. Dans cette contrée répugnante et horrificante de marécages, de fleuves aux eaux noires, de maladies immondes et de tribus mystérieuses et féroces, le cerveau d'un Blanc se désagrège très vite et les hommes deviennent la proie d'étranges pensées. Des miasmes s'élèvent des marécages, mêlés à d'étranges brouillards jaunes et à des brumes aux noires volutes. L'aura d'un mal sans nom repose sur ce pays à la chaleur moite et délétère ; la nuit, des images monstrueuses et impies envahissent le cerveau de l'homme blanc. Il en arrive à comprendre plus ou moins l'âme fuligineuse de l'homme noir, et les rites mystérieux des sorciers et des guérisseurs cessent d'être à ses yeux des sornettes et des absurdités, pour devenir des actes justes et appropriés.

La nuit, lorsqu'il ne parvient pas à trouver le sommeil et qu'il se lève pour regarder par la fenêtre, son cerveau vibre au rythme lancinant de tam-tams qui murmurent dans le lointain, et il a l'impression d'apercevoir des ombres immenses et chaotiques surgir et disparaître à la lisière de la jungle obscure... alors il est grand-temps pour lui de faire ses bagages et de s'embarquer sur le prochain paquebot à destination de l'Europe ou de l'Amérique. Car les tropiques font du cerveau de l'homme blanc une ruine grouillant de vers, et la jungle de la côte occidentale est assurément la porte souterraine qui donne sur les gouffres sombres de l'Enfer.

Voici bien des années, je dirigeais le comptoir situé le plus en amont du Niger. J'occupais cette fonction parce que le commerçant, dont j'étais l'assistant, avait été emmené par bateau jusqu'à la Sierra Leone, une lance plantée dans la cuisse... un geste de remerciement de la part d'un renégat Jekra que la compagnie avait renvoyé.

J'étais jeune et j'étais inquiet. En amont du fleuve, les tam-tams grondaient continuellement et, de temps à autre, le corps décapité d'un Noir passait à la hauteur du comptoir, emporté par le courant, pour disparaître en aval. Deux grands chefs se faisaient la guerre dans l'arrière-pays interdit, avec toute la barbarie terrifiante qui caractérise une guerre entre Noirs. Les Krous et les autres Noirs travaillant au comptoir étaient nerveux et terrifiés : selon toute vraisemblance, le chef victorieux – quel qu'il fût – après avoir exterminé la tribu ennemie, gonflé d'orgueil et ivre de massacre, allait fondre sur le comptoir pour le piller et le détruire.

Les Noirs du comptoir étaient sur le point de déguerpir sans façon, et je redoutais

autant cela qu'une attaque de la tribu hostile. Car, avant de décamper, ils se livreraient au pillage et, pour ce faire, ils devraient me tuer. Oh, je vous le dis... la vie d'un Blanc au milieu d'une horde de Noirs hurlants n'est pas de tout repos et n'est pas faite pour calmer les nerfs !

Je dormais avec un pistolet glissé sous mon oreiller –, le jour, j'avais toujours deux carabines à portée de la main. Toute la nuit, les Krous écoutaient le grondement des tam-tams en amont et échangeaient des chuchotements apeurés, ils comprenaient la signification de ces tam-tams, et j'aurais souhaité en être capable également. Je connaissais les chefs qui se faisaient cette guerre sans merci... ils étaient venus au comptoir pour échanger du caoutchouc et du minerai de fer, à l'occasion de l'ivoire, contre des perles, des étoffes aux couleurs voyantes, et du rhum. J'avais vu leurs pirogues de guerre descendre rapidement le fleuve, de longues embarcations à la haute proue, magnifiquement construites... j'avais entendu le chant profond et guttural des rameurs... j'avais vu les muscles puissants ondoyer sous leur peau noire et luisante, tandis qu'ils plongeaient leurs pagaies dans l'eau au courant impétueux... les plumes des coiffes s'agitant au vent, les longues lances cruelles, les crânes blancs et grimaçants qui ornaient l'avant des pirogues.

Ces deux chefs se nommaient U'Guno et Bugbo. Ils se ressemblaient énormément, de jeunes animaux, grands et splendides, avec peu d'ambitions, à part se remplir la panse de pommes de terre farineuses, d'ignames et de riz, lamper de la bière indigène et du gin de contrebande, et remplir leurs cases royales de jeunes drôlesses nues.

Dans les deux cas, le véritable pouvoir à l'ombre du trône, celui qui poussait à la guerre, était un sorcier. Goslanghai était le maître en sorcellerie de Bugbo et Garo était celui d'U'Guno, et ils se haïssaient l'un l'autre comme seuls des sorciers peuvent se haïr. Chacun d'eux était passé maître dans son art, et chacun d'eux – sans l'autre – aurait régné en souverain incontesté sur les tribus du fleuve. C'est pourquoi, à présent, à leur instigation et en raison de leurs intrigues, Bugbo et U'Guno se glissaient silencieusement dans la jungle avec leurs guerriers, se tenaient en embuscade, incendiaient des villages, massacraient des non-combattants, se livraient à des escarmouches brèves et féroces, décapitaient des prisonniers, enlevaient des femmes... pillant, égorgeant, mutilant... avec le plus grand plaisir.

La nuit, les tam-tams grondaient tels les battements de cœur d'un fou furieux. De temps à autre, la lueur d'un village incendié apparaissait faiblement à travers et au-dessus de la jungle ; parfois, il me semblait même entendre les hurlements de terreur et les cris d'agonie de leurs victimes.

Le jour, un silence sinistre recouvrait la région, tel un suaire, les tam-tams se réduisaient à un chuchotement oppressant ; parfois, un vent fort, soufflant de l'arrière-pays, apportait l'odeur de la fumée... à laquelle se mêlait souvent, du moins j'en avais l'impression, une autre odeur, plus effroyable, les effluves acres et écoeurantes du sang fraîchement versé.

Désormais, chaque jour et chaque nuit, le fleuve charriait un ou plusieurs cadavres. Flottant sur l'eau sombre, ils passaient à proximité de la rive et étaient emportés par le courant vers la mer. Certains étaient calcinés, d'autres déchiquetés... certains présentaient

une seule plaie, d'autres étaient sans tête ou sans bras, découpés en lanières ou mutilés d'une horrible façon.

Puis, une nuit, dans les ténèbres précédant l'aube, les tam-tams en amont redoublèrent de fureur et grondèrent en un pandémonium infernal qui me fit quitter mon hamac d'un bond, pistolet au poing, une sueur glacée perlant sur mon front, les cheveux dressés sur ma tête. Tout là-bas, en amont du fleuve, brillait une lueur rouge : les tam-tams mugissaient et hurlaient comme s'ils allaient éclater... comme s'ils exprimaient le triomphe démentiel de ceux qui les martelaient frénétiquement, ivres de sang. Les Noirs du comptoir furent saisis de panique ; ils couraient dans tous les sens, se bousculant et poussant des cris frénétiques.

Leur baragouinage m'apprit en partie ce qui se passait : les tam-tams annonçaient que Bugbo avait remporté une grande victoire, U'Guno était mort et son village fortifié était la proie des flammes. Les guerriers de Bugbo dansaient parmi les monceaux de cadavres et réglaient leurs comptes en massacrant les prisonniers. Connaissant les coutumes des indigènes, j'eus le cœur soulevé en me représentant la scène de carnage, mais je n'avais pas le temps de m'apitoyer sur les vaincus... j'étais beaucoup trop occupé. Les Krous étaient en train de décamper en masse et certains descendaient le fleuve à bord de pirogues. Tous étaient certains que le lever du soleil verrait les démons triomphants de Bugbo fondre sur nous. Ce dernier s'était toujours montré amical, mais cela ne voulait rien dire pour un chef noir gorgé de sang. Ces gens-là ressemblent à des tigres qui ont goûté au sang versé... tout disparaît dans leur esprit, hormis le désir de massacrer, et ce désir n'est pas assouvi tant qu'ils n'ont pas égorgé tous ceux qu'ils peuvent trouver, incendiant et détruisant tout sur leur passage.

Ma foi, je rassemblai mon armée, neuf soldats Housa armés de carabines Martini et de longs poignards incurvés, et j'annonçai aux Krous et aux Jekras que j'attendais Bugbo de pied ferme... si jamais il venait, je leur donnerais sa tête pour en faire un charme puissant... de plus, s'ils tentaient d'abandonner le comptoir maintenant, je donnerais l'ordre aux Housas de les faucher comme du blé.

Ils savaient que j'étais décidé et que je pensais ce que je disais ; ils savaient que les Housas étaient de bons tireurs et qu'ils obéiraient à mes ordres sans poser de questions... que dis-je, ils ouvrirent le feu avec joie ! Aussi ils se retirèrent dans leurs cases et tremblèrent jusqu'au matin, tandis que les tam-tams mugissaient et grondaient dans la jungle, en un terrifiant péan de triomphe et de menace invisible. Je gardai les Housas en état d'alerte et effectuai des patrouilles aux abords du poste. Je surveillai notamment le fleuve, car c'est par là que les pillards viendraient... si jamais ils venaient.

Mais Bugbo ne se montra pas. Je devais apprendre par la suite qu'U'Guno lui avait infligé de telles pertes, avant de succomber, qu'il n'était guère en mesure d'attaquer quiconque. Lui et ses guerriers désiraient seulement se reposer et lécher leurs blessures.

Naturellement, à ce moment-là, je l'ignorais. Comme le soleil se levait, les tam-tams se calmèrent pour murmurer d'une manière indistincte et lugubre ; on aurait dit les chuchotements à demi audibles d'assassins en train de comploter, et ceci dura toute la journée. Et toute la journée, nous restâmes sur nos gardes, les nerfs à vif. À la tombée de la nuit, je redoublai de vigilance. Finalement, une pirogue descendit le fleuve sombre,

mais c'était une frêle embarcation, et un seul homme payait. De surcroît, il était blessé.

Les Housas me l'amènèrent... C'était un homme grand et efflanqué, d'un certain âge, aux traits cruels de rapace. Il était entièrement nu, à l'exception d'un collier d'os de doigts humains, et de quelques amulettes et bracelets de cuivre. Il saignait d'une vilaine blessure à la poitrine et était désarmé ; les Housas lui avaient pris sa seule arme. Ils me la montrèrent... un court sabre de fabrication indigène, poissé et maculé de sang, de cervelle et de cheveux. Il tenait dans sa main un curieux paquet rond, enveloppé dans une peau de singe et soigneusement attaché. Les Housas n'avaient pas osé le lui prendre, car il leur avait dit que c'était un fétiche très puissant et mortel. L'homme était Garo, le maître en sorcellerie du défunt U'Guno. Je m'adressai à lui dans l'idiome des tribus du fleuve, que je parlais aussi bien qu'un indigène à cette époque.

— En effet, maître, répondit-il, U'Guno est mort et ses guerriers jonchent le sol, comme les feuilles de la forêt après un vent violent. Le silence règne sur les ruines fumantes qui furent les villages fortifiés et le palais d'U'Guno, et ses épouses captives se lamentent en vain. *Aghee ! Wai-hai waghee !* Malheur aux épouses d'U'Guno ! Le ver ronge la racine et l'arbre majestueux s'écroule ! Le serpent frappe l'homme robuste et celui-ci meurt ! À présent les chacals rongent les crânes des puissants guerriers d'U'Guno, et les vautours ont festoyé. Que la malédiction des Dieux Noirs s'abatte sur Bugbo qui est vauté, vivant et le ventre plein, au milieu de ses épouses dodues.

— Et Goslanghai ? lui demandai-je en l'observant attentivement.

Je m'attendais à voir la fureur déformer son visage impassible. Mais je fus surpris. Car, à la place, un sourire hideux, telle une balafre lugubre, apparut sur son visage.

— Les Dieux Noirs ont saisi Goslanghai dans leurs mâchoires, dit-il. Son roi est vainqueur, mais le faux sorcier ne jettera plus jamais les dés de la prophétie. (Puis il ajouta une chose tout à fait étonnante :) Au milieu de la vie, nous sommes déjà morts !

Je fus indiciblement surpris et choqué, puis je me souvins qu'un malheureux missionnaire avait remonté le Niger un jour, et qu'il avait tenu une quantité de discours à Garo, dans l'intention de le détourner de ses croyances et de ses pratiques païennes... notamment celle d'offrir aux Dieux Noirs des sacrifices humains. De toute évidence, Garo avait retenu au hasard des phrases prononcées par le missionnaire blanc.

Je supposai que Goslanghai avait trouvé la mort au cours de la bataille, à l'instant de la victoire.

— Bugbo a attaqué le village d'U'Guno la nuit dernière, poursuivit le sorcier noir. Dans les ténèbres qui précèdent les premières lueurs de l'aube. Les guerriers de Bugbo ont égorgé les guetteurs, puis se sont glissés en silence vers les murs d'épines du village... nous ne nous attendions pas à une expédition guerrière à cette heure.

« Ils ont mis le feu au *boma*, puis, criant et rugissant, ils ont enfoncé les portes et se sont rués dans le village. U'Guno s'est vaillamment battu et ses hommes ressemblaient à des léopards fous de colère, mais ils étaient tous appesantis par le sommeil et la bonne chère. Au cours de la nuit, ils avaient fêté la destruction de Ka. l'un des villages de Bugbo. Bugbo et ses guerriers ressemblaient à des lions affamés ; bientôt, tous les hommes d'U'Guno étaient morts ou attachés et captifs. Alors les guerriers de Bugbo, las de se battre, ont commencé à brûler les cases et à attacher les femmes pour en faire leurs

esclaves, mais Geshla et ses guerrières étaient comme des tigresses qui flairent l'odeur du sang...

Je frissonnai malgré moi. Bugbo, comme nombre de chefs d'Afrique Occidentale, entretenait une armée d'Amazones, commandée par l'une de ses épouses, nommée Geshla. Tout spécialiste de l'histoire africaine connaît la férocité de ces femmes guerrières. Elles combattent aux côtés des hommes et, après la bataille, inmanquablement, assouvissent une effroyable vengeance sur les blessés et les captifs. Les femmes africaines, en raison de leur vie rude et des tâches pénibles, sont souvent supérieures aux hommes par la force pure ; quant à leur férocité de fauve, et à leur rapidité de pensée et d'action, il n'y a pas de comparaison possible.

— J'ai pris la fuite et me suis caché dans la jungle lorsque j'ai vu que la bataille était perdue, déclara Garo avec candeur. Dissimulé dans les fourrés, j'ai vu et entendu ce qui a suivi. Geshla et ses femmes allaient et venaient parmi les blessés et les achevaient, lentement, ici arrachant un œil, là coupant une oreille, ou tranchant des narines... et faisant d'autres choses, selon la coutume de ces femmes lorsque des hommes sans défense tombent entre leurs mains.

« U'Guno était étendu à terre. Un coup de lance lui avait tranché le tendon derrière son genou, mais sans atteindre la grosse veine qui se trouve là. De plus, ses bras étaient brisés, de telle sorte qu'il ne pouvait se tenir debout ou se battre. Alors Bugbo s'est moqué de lui et lui a craché au visage. Comme il s'apprêtait à lui fracasser le crâne avec sa massue, Goslanghai est intervenu et a dit que la vie d'U'Guno devait être épargnée.

Je hochai la tête, comprenant parfaitement. Tant que U'Guno était en vie, même mutilé et déchu, Goslanghai pouvait l'utiliser comme une menace suspendue au-dessus de la tête de Bugbo... Étant de sang royal, U'Guno aurait toujours des partisans parmi les tribus du fleuve, même si la sienne était exterminée. Goslanghai avait besoin de lui pour contrebalancer le pouvoir de Bugbo.

« Geshla s'est mise à hurler, telle une femme prise de folie, réclamant la vie d'U'Guno, mais Goslanghai était irrité. Prenant un *sjambok* en cuir de rhinocéros, il a fouetté son corps nu, de la tête aux pieds, jusqu'à ce qu'elle se torde à ses pieds et hurle pour une toute autre raison.

Je secouai la tête avec stupeur, en prenant conscience de l'étrange pouvoir que détenaient les sorciers. Ainsi Goslanghai pouvait en toute impunité châtier cette meurtrière aux mains rouges, en présence de son armée féroce, comme si elle était une femme comme les autres.

« Après avoir remis Geshla à sa place, Goslanghai a dit qu'il devait aller dans la jungle et faire de la magie pour voir ce qu'il convenait de faire avec U'Guno à présent. Ainsi il est parti seul, disparaissant dans les ténèbres, tandis que le carnage se poursuivait dans le village livré aux flammes. Les captives criaient et les hommes blessés, se tordant sous les mains sanglantes des guerrières de Geshla, hurlaient comme des chacals moribonds. Les cases incendiées s'effondraient et les guerriers de Bugbo dansaient au milieu des flammes, semblables à de noirs démons...

« Ma foi, le temps passa et Goslanghai ne revenait pas. Geshla, rendue folle furieuse par la douleur de sa punition, rôdait à proximité d'U'Guno et réclamait du sang, telle une

panthère blessée. Puis, soudainement, un jeune guerrier surgit dans le village en criant et raconta qu'il avait découvert un corps décapité au sein des ombres épaisses, à la lisière de la jungle. Il avait reconnu l'homme d'après ses amulettes et ses colliers. C'était le cadavre de Goslanghai !

« Bugbo, la bave aux lèvres, hurla que c'était l'œuvre d'un guerrier d'U'Guno qui avait échappé au massacre, mais Geshla rétorqua que les Dieux Noirs étaient furieux contre Goslanghai parce que celui-ci avait épargné la vie d'U'Guno, et qu'ils lui avaient arraché la tête à coups de dents. Sur ces mots, elle bondit vers le roi blessé et personne ne la retint.

« L'accablant de sarcasmes et lui crachant au visage, elle lui plongea un couteau dans le ventre et le tordit méchamment. Elle se moquait de lui, demandant si cela lui faisait du bien. Il ne poussa pas un seul cri, même si la sueur ruisselait sur son front. Alors, dans un accès de rage, elle le jeta à terre et lui trancha la tête, qu'elle ficha sur une lance devant le village incendié. Ensuite elle tua toutes les épouses favorites d'U'Guno, de la même façon : elle...

J'en avais suffisamment entendu. Surmontant mon envie de vomir, je demandai à Garo :

— Comment sais-tu tout cela ?

— J'ai tout vu, caché dans les fourrés, maître. Pendant que Geshla était occupée à tuer les femmes, j'ai pris la fuite et me suis glissé dans la jungle, telle une panthère blessée, jusqu'à ce que je trouve une pirogue sur la rive du fleuve. Ensuite je suis venu ici.

— Pour me demander protection ?

— Si tu panse ma blessure et me permets de rester ici jusqu'au matin, je repartirai et descendrai le fleuve jusqu'au delta où vit la tribu de ma mère.

J'acquiesçai.

— Tu auras de la nourriture et tu pourras dormir dans la réserve qui est vide. À ton avis, Bugbo compte-t-il nous attaquer et piller le comptoir ?

— Non, maître. Son armée est réduite de moitié. U'Guno et ses guerriers ont tué tellement d'hommes.

Je hochai la tête et frissonnai à nouveau en songeant aux atrocités de cette guerre féroce. À vrai dire, ma compassion pour les vaincus était modérée ; je savais que si la situation avait été inversée, les résultats auraient été à peu près les mêmes.

Je fis panser la blessure de Garo, lui donnai à manger, puis lui montrai la réserve où il pourrait dormir. Retenez bien ce passage, car il est d'une extrême importance pour ce qui arriva par la suite... et ce que j'ai raconté jusqu'à présent était seulement un prélude ! La réserve était construite sur le côté du magasin ; autrefois, une porte permettait d'aller d'un bâtiment à l'autre. Mais cette porte était condamnée à présent, pour une raison ou une autre, et clouée de l'intérieur... je veux dire, de l'intérieur de la réserve. Il y avait deux petites fenêtres dans les murs extérieurs, mais elles étaient munies de barreaux solides. Il n'y avait qu'une porte permettant de sortir de la réserve.

Je mis de faction un Housa armé devant cette porte, en apparence pour protéger Garo d'un éventuel assassin... mais surtout pour l'empêcher de se glisser au dehors, la nuit, et d'exciter mes indigènes par des discours incendiaires, ou de me trancher la gorge durant mon sommeil. Je ne me faisais aucune illusion à son sujet... je savais qu'il était

parfaitement capable de m'assassiner et d'incendier le comptoir si jamais il en avait l'occasion.

Ainsi, malgré la chaleur étouffante, je le mis dans la réserve, lui donnant quelques sacs de toile sur lesquels il pourrait s'étendre et dormir, puis je dis au Housa de verrouiller la porte. Comme je m'apprêtais à me coucher, je me souvins d'une question que je voulais poser à Garo, concernant les forces de Bugbo. J'ai oublié quelle était cette question ; les événements qui survinrent peu après – cette abomination à glacer le cœur – l'ont chassée de mon esprit et ont bien failli emporter ma raison en même temps !

En tout cas, je me rendis à la réserve, déverrouillai la porte et entrai. J'avais emporté une bougie pour m'éclairer. Comme je la posais sur une caisse vide, je remarquai le comportement étrange de Garo. Il se tenait accroupi, le dos à la cloison, de toute évidence absorbé dans la contemplation d'un objet volumineux qu'il tenait dans ses mains. Lorsque j'entrai, il se leva précipitamment et cacha cet objet dans son dos. J'en eus seulement un aperçu fugitif, à la lueur de la bougie, mais cela suffit pour m'emplir de peurs sans nom. Les cheveux se dressèrent sur ma tête et je frissonnai violemment.

Je notai que la peau de singe, maculée de taches sombres, qui avait contenu l'objet, gisait sur le sol.

— Que caches-tu dans ton dos ? demandai-je.

Il haussa ses maigres épaules, d'un air indifférent, mais ses yeux ressemblaient à des gouffres, où était tapie l'obscurité bestiale de la jungle.

— Rien, maître, marmonna-t-il.

Je tapotai la crosse de mon pistolet, d'un geste significatif, et il s'inclina devant l'inévitable. Il tendit l'objet à bout de bras. Je fus pris de nausées et j'oubliai ce que je voulais lui demander. Je contemplais la tête tranchée de Goslanghai, le sorcier de Bugbo. Les yeux vitreux me regardaient fixement, la peau était grisâtre, le menton pendait d'une manière révoltante, découvrant des dents qui ressemblaient curieusement à des crocs. Ces dents avaient fait la renommée de Goslanghai, de son vivant. Elles présentaient une étrange difformité, saillant comme les défenses d'un sanglier des lèvres charnues et crispées par un rictus. On disait que le sorcier à l'apparence bestiale avait déchiqueté des gorges humaines avec ces dents.

Le visage de Garo était empreint d'une satisfaction infernale et ses yeux brillaient d'un plaisir malicieux comme il constatait mon horreur. Le dégoût m'envahit.

— Espèce de noir démon ! Tu as tué Goslanghai lorsqu'il est parti seul dans la jungle pour accomplir des rites magiques qui auraient sauvé U'Guno... tu as sacrifié ton roi, le promettant à d'horribles tortures et à la mort, uniquement pour assouvir ta vengeance égoïste. Car Goslanghai désirait épargner U'Guno, selon tes propres termes.

— C'est vrai, répondit Garo calmement, mais U'Guno a toujours été un imbécile et il ne m'était plus d'aucune utilité. J'ai tué Goslanghai et j'ai pris sa tête, puis je suis revenu sur mes pas, me dirigeant de l'autre côté du village. Je m'apprêtais à fuir lorsque le jeune guerrier a surgi, annonçant la mort du sorcier. Geshla a crié que c'était l'œuvre des Dieux Noirs. Aussi personne n'est parti à ma recherche et je suis resté pour assister à la mort d'U'Guno et de ses épouses...

— Donne-moi cette tête, grondai-je. Je vais la jeter dans le fleuve.

Il recula d'un air entêté, en secouant sa tête au crâne rasé.

— Maître, j'ai perdu mon roi et mon pouvoir, et il ne me reste plus que ma magie. Je veux garder la tête de Goslanghai comme fétiche, et tout le pouvoir qui était le sien sera à moi. Avec sa force ajoutée à la mienne, je m'établirai au sein d'une autre tribu. Si tu prends cette tête, tu peux avoir la mienne, également, car tu devras me tuer pour la prendre.

Je réfléchis rapidement. Tous mes indigènes avaient les nerfs à fleur de peau, même les Housas. Si je les appelais au milieu de la nuit pour qu'ils prennent de force ce sinistre trophée au sorcier, leurs esprits, toujours proches d'une rouge démente, risquaient fort de céder entièrement ; ce serait l'émeute et le délire. Il résisterait, un Housa devrait l'abattre, et j'aurais un beau gâchis sur les bras, avec les indigènes devenant fous furieux et les Anglais me demandant des explications.

Au grand jour, les choses seraient différentes. Aussi j'acquiesçai, tout en songeant à un plan subtil. Je n'avais aucunement l'intention de laisser le meurtrier descendre le fleuve, en emportant son horrible relique, mais je fis semblant d'être d'accord.

— Entendu, grommelai-je, mais que les Housas ne la voient pas !

Il hocha la tête. Comme je me détournais, j'aperçus du coin de l'œil un rictus triomphal et méprisant sur ses lèvres.

Je réussis à m'endormir, mais mon sommeil fut agité et interrompu par des cauchemars épouvantables. Dans l'obscurité qui précède l'aube, je fus réveillé par un Askari au visage livide. Il avait été envoyé par le Housa de garde devant la porte de la réserve. Le soldat avait entendu à l'intérieur des bruits d'une nature tellement inhabituelle qu'il n'avait pas osé ouvrir la porte pour voir ce qui se passait ; aussi avait-il appelé l'un de ses compagnons, lui demandant de venir me chercher.

Je me rendis aussitôt à la réserve. Je trouvai le Housa accroupi devant la porte verrouillée. Il tremblait comme s'il s'attendait à ce qu'un monstre effroyable la fasse voler en éclats et se jette sur lui. Tout était silencieux à présent, mais seule une loyauté innée l'avait empêché de prendre les jambes à son cou. Il était incapable de décrire les bruits qu'il avait entendus ; un étrange gargouillement avait retenti, et un bruit violent – comme des membres humains s'agitant frénétiquement – enfin un son indescriptible comme si de grandes lèvres flasques marmonnaient quelque chose. À cet instant j'entendis un bruit sourd et un frisson glacé transperça mon âme... pourtant c'était seulement un coup léger ou un choc sourd.

On apporta des torches et j'ouvris la porte, pistolet au poing. Les Housas se groupèrent derrière moi, prêts à se battre si nécessaire, mais leurs carabines tremblaient dans leurs mains musclées.

Garou le sorcier gisait sur le sol. Il était mort. Son visage convulsé avait perdu toute ressemblance humaine ; ses yeux vitreux exprimaient une horreur qui m'a hanté jusqu'à ce jour. Sa gorge avait été déchiquetée et horriblement mutilée comme par une bête sauvage. Je regardai prudemment autour de moi. La porte donnant sur l'entrepôt était toujours clouée et hermétiquement fermée ; les toiles d'araignée la recouvraient, intactes. Les barreaux aux fenêtres étaient tous à leur place. Près du cadavre du sorcier gisait la tête non enveloppée de l'autre sorcier, son ennemi. Et lorsque les indigènes aperçurent la

tête, même les Housas s'enfuirent en criant... ce fut la première et la dernière fois que je les vis se comporter de la sorte.

À présent une question se posait : qui ou *qu'est-ce* qui avait tué Garo ? Si le tueur était venu du dehors, il était nécessairement entré par la porte devant laquelle était posté le Housa. Aucun fauve assez gros pour tuer un homme de cette façon n'avait pu se glisser par l'une des fenêtres, entre les barreaux. La sentinelle s'était-elle assoupie, assez longtemps pour que l'assassin puisse entrer ? Dans ce cas, où était-il, car, depuis que les bruits avaient commencé à l'intérieur, la porte n'avait pas été ouverte de nouveau, ce fait était certain. Et lorsque j'étais arrivé, la porte était verrouillée *de l'extérieur*. Le Housa avait-il laissé entrer et sortir quelqu'un, celui qui avait commis cette exaction ? S'il l'avait fait, pour quelle raison ? Cet homme était parfaitement loyal et originaire d'une région côtière située à des centaines de miles au nord. Il n'avait ni amis ni parents parmi les tribus du fleuve. Et il était impossible de le corrompre avec des présents, car l'homme était riche en perles, tabac, couteaux et calicot. Alors, comment l'un des ennemis de Garo avait-il pu savoir où il se trouvait ? Non, la terreur de la sentinelle avait été trop grande ; il était impossible de feindre une telle épouvante. Le corps de Garo était encore chaud, *et quel était ce bruit que j'avais entendu ?*

Il ne restait plus qu'une seule et monstrueuse possibilité... *Garo avait été tué par quelque chose qui était entré dans la réserve en même temps que lui, et qui se trouvait toujours avec lui lorsque j'étais entré dans la pièce !*

Même si je devais vivre un millier d'années, jamais je ne pourrai oublier ce que cette pièce me révéla alors dans la lueur des torches... ce qui m'amena à faire jeter dans le fleuve le cadavre de Garo et cette maudite tête... et ce qui m'amena à démissionner et à quitter le comptoir en toute hâte. Engageant une course de vitesse contre l'effondrement mental et physique qui était imminent, je le savais, je descendis le fleuve et pris le premier bateau à destination de mon Irlande natale. Là-bas, durant des semaines, je restai alité, en proie au délire, terrifiant ma douce famille par des cauchemars noirs et odieux, surgissant d'une boue fétide, telle une abjecte maladie rapportée des marécages de la jungle d'Afrique, pour hanter le cottage à l'air sain et parfumé, purifié par le soleil et les vents doux et frais de Connaught.

Car – je prends Dieu à témoin – le bruit que j'entendis, alors que je me tenais en tremblant devant cette sinistre porte, était exactement celui qu'aurait pu faire une tête humaine tombant de la poitrine d'un homme et roulant sur le sol. *Et lorsque je regardai la tête de Goslanghai, je vis que les crocs semblables à des défenses ruisselaient d'un liquide rouge et que les lèvres épaisses et bleuies étaient hideusement maculées de sang.*

Les doigts de la mort

*Aussi longtemps que la nuit recouvre la terre
D'ombres sinistres et menaçantes.
Que Dieu nous préserve du baiser de Judas
D'un homme mort dans les ténèbres.*

Le vieil Adam Farrel gisait, mort, dans la maison où il avait vécu seul durant ces vingt dernières années. Menant une vie de reclus, taciturne et grincheux, il n'avait pas eu d'amis, et deux hommes seulement avaient assisté à ses derniers instants.

Le docteur Stein se leva et regarda par la fenêtre. La nuit tombait.

— Vous avez toujours l'intention de passer la nuit ici ? demanda-t-il à son compagnon.

Ce dernier – un nommé Falred – acquiesça.

— Mais certainement. Je pense que tel est mon devoir.

— Veiller un mort est une coutume plutôt inutile et primitive, fit remarquer le docteur, en s'apprêtant à partir. Mais je suppose que nous devons la respecter, ne serait-ce que par simple décence. Peut-être réussirai-je à convaincre quelqu'un de venir jusqu'ici et de vous tenir compagnie.

Falred haussa les épaules.

— Cela m'étonnerait. Farrel n'était guère aimé... et il évitait les gens. Moi-même je le connaissais à peine, mais cela ne m'ennuie pas de passer la nuit auprès d'un cadavre.

Le docteur Stein retira ses gants en caoutchouc. Falred le regarda faire avec un intérêt qui équivalait presque à de la fascination. Un léger frisson, involontaire, le parcourut comme il se souvenait du contact de ces gants... lisses, froids et visqueux, comme les doigts de la mort.

— Vous allez peut-être vous sentir seul au cours de la nuit, si je ne trouve personne, ajouta le docteur Stein comme il ouvrait la porte. Vous n'êtes pas superstitieux, au moins ?

Falred éclata de rire.

— Absolument pas. À dire vrai, d'après ce que j'ai entendu dire du caractère de Farrel, je préfère veiller son cadavre plutôt que d'avoir été son hôte de son vivant.

La porte se referma et Falred commença sa veillée funèbre. Il prit place sur l'unique fauteuil que comportait la pièce, jeta un regard négligent à la forme dissimulée par les draps, sur le lit en face de lui, puis se plongea dans la lecture d'une revue à la lueur ténue de la lampe qui était posée sur la table grossièrement taillée.

Dehors, les ténèbres s'amoncelaient rapidement. Finalement, Falred interrompit sa lecture et posa la revue. Il regarda à nouveau vers la forme qui avait été le corps d'Adam Farrel et se demanda pour quelle raison – par quelle singularité de la nature humaine – la vue d'un cadavre était non seulement déplaisante, mais inspirait une telle peur chez tant de personnes. Pour beaucoup, le fait de voir des choses mortes était un rappel de la mort à venir... l'ignorance, décida-t-il paresseusement, puis il se demanda ce que la vie avait bien

pu apporter à ce vieillard rébarbatif et revêche. Il n'avait eu ni proches parents ni amis, et sortait rarement de la maison où il était mort. On colportait à son propos les histoires habituelles d'un magot amassé par le vieil avare, mais cela intéressait si peu Falred qu'il n'eut même pas à surmonter la tentation de fouiller la maison à la recherche d'un hypothétique trésor soigneusement caché.

Il reprit sa lecture avec un haussement d'épaules. Cette tâche était plus fastidieuse qu'il n'avait pensé. Au bout d'un moment, il s'aperçut que toutes les fois qu'il levait les yeux de sa revue et que son regard se posait sur le lit avec son sinistre occupant, il sursautait involontairement, comme si, durant quelques instants, il avait oublié la présence du mort et que ce fait lui était rappelé d'une façon désagréable. Ce frisson était léger et instinctif, mais il se sentait presque furieux contre lui-même. Il prit conscience, pour la première fois, du silence complet et oppressant qui enveloppait la maison... un silence apparemment partagé par la nuit, car aucun bruit ne parvenait de la fenêtre. Adam Farrel avait choisi une demeure isolée, fuyant des voisins éventuels, et il n'y avait aucune maison à proximité.

Falred se secoua comme pour chasser de son esprit des spéculations importunes, puis reprit sa lecture, une fois de plus. Une soudaine bourrasque s'engouffra par la fenêtre ; la flamme de la lampe vacilla, puis s'éteignit brusquement. Falred, jurant entre ses dents, tâtonna dans le noir, à la recherche d'allumettes, et se brûla les doigts sur le verre de la lampe à pétrole. Il gratta une allumette, réalluma la lampe et, jetant un regard vers le lit, eut un horrible choc. Le visage d'Adam Farrel le regardait fixement de ses yeux vitreux et sans expression, soulignés par les traits grisâtres et ridés. Comme Falred frissonnait instinctivement, sa raison lui expliqua ce qui s'était passé : le drap avait été négligemment ramené sur le visage du mort, et le brusque courant d'air l'avait déplacé et fait voler de côté.

Pourtant cela avait quelque chose de sinistre et de terriblement suggestif... comme si, profitant de l'obscurité, la main du mort avait rejeté le drap de côté... comme si le cadavre était sur le point de se lever...

Falred, un homme imaginaire, haussa les épaules devant ces idées macabres et traversa la pièce pour remettre le drap en place. Les yeux vitreux semblaient le regarder avec malveillance... une méchanceté qui transcendait la hargne d'Adam Farrel, de son vivant. L'œuvre d'une imagination trop vive, se dit Falred, et il recouvrit le visage gris, frémissant comme sa main touchait involontairement la peau froide... lisse et visqueuse, le contact de la mort. Il éprouvait l'aversion naturelle des vivants pour les morts. Puis il retourna à son fauteuil et à sa revue.

Après un moment, le sommeil le gagnant, il décida de s'étendre sur le divan qui faisait partie des quelques meubles de la pièce, par quelque étrange lubie du propriétaire d'origine. Il laissa la lampe allumée, en se disant que c'était plus conforme à l'usage : on laissait toujours des cierges allumés lors d'une veillée funèbre. En fait, il ne voulait pas s'avouer qu'il ressentait déjà une certaine aversion à l'idée de dormir dans l'obscurité à proximité du cadavre. Il s'assoupit se réveilla en sursaut et regarda vers la forme dissimulée par le drap sur le lit. Le silence régnait sur la maison ; dehors il faisait très sombre.

Minuit approchait, avec son emprise singulière sur l'esprit humain. Falred regarda à nouveau vers le lit sur lequel était étendu le corps et trouva la vision de la forme recouverte par le drap des plus répugnantes. Un idée fantastique était née dans son esprit et l'obsédait à présent : sous le drap, le corps sans vie était devenu une chose différente et monstrueuse, un être hideux et doué de conscience, l'observant avec des yeux qui le fixaient et le brûlaient à travers le tissu du drap. Cette idée – une pure imagination, bien sûr – il en trouvait l'explication dans les légendes de vampires, de morts-vivants, de revenants... les terrifiants attributs dont les vivants affublaient les morts depuis des siècles innombrables, depuis que l'homme primitif avait reconnu dans la mort quelque chose d'horrible et de distinct de la vie. L'homme craignait la mort, songea Falred, et une partie de cette crainte se reportait sur les morts ; c'est pourquoi ils étaient également craints. Et la vue des morts produisait d'effroyables pensées, faisait surgir des peurs confuses, héritées de souvenirs ancestraux, tapies dans les recoins sombres de l'esprit humain.

En tout cas, cette chose silencieuse et cachée lui portait sur les nerfs. Un moment, il eut l'idée de découvrir le visage d'Adam Farrel, en se basant sur le principe que la familiarité engendre le mépris. La vue des traits, calmes et figés dans la mort, dissiperait, pensa-t-il, toutes ces suppositions insensées qui le tourmentaient malgré lui. Mais la pensée de ces yeux morts le fixant dans la lueur de la lampe lui fut insupportable ; aussi, il éteignit finalement la lampe et s'allongea de nouveau. Cette peur l'avait envahi d'une façon tellement insidieuse et progressive qu'il ne s'était pas rendu compte de son étendue.

Une fois la lampe éteinte, cependant, et l'obscurité lui cachant la vue du cadavre, les choses reprirent leur nature et leurs proportions véritables, et Falred s'endormit presque aussitôt, un léger sourire aux lèvres comme s'il songeait à sa précédente folie.

Il se réveilla brusquement. Combien de temps avait-il dormi, il l'ignorait. Il se mit sur son séant, son cœur battant la chamade, une sueur froide perlant sur son front. Il sut instantanément où il se trouvait, se souvint de l'autre occupant de la pièce. Mais qu'est-ce qui l'avait réveillé ? Un rêve... oui, à présent il s'en souvenait... un rêve hideux au cours duquel le mort s'était levé du lit et avait traversé la chambre d'un pas raide, avec des yeux de braise et un horrible rictus figé sur les lèvres grisâtres. Pendant ce temps, Falred était resté allongé, apparemment immobile et réduit à l'impuissance. Puis, comme le cadavre tendait vers lui une main atrocement noueuse, il s'était réveillé.

Il s'efforça de scruter l'obscurité, mais la pièce était plongée dans des ténèbres épaisses ; dehors, tout était tellement sombre qu'aucun rai de lumière n'entrait par la fenêtre. Il tendit une main tremblante vers la lampe, puis il se rejeta en arrière, comme si un serpent était dissimulé dans les ténèbres. Le fait de se trouver assis dans le noir, à proximité d'un cadavre diabolique, était déjà affreux, mais il n'osait pas allumer la lampe, de peur que sa raison ne fût soufflée comme une chandelle par ce qu'il risquait de voir. Une horreur nue et irraisonnée s'était totalement emparée de son âme ; à présent, il ne mettait plus en doute les peurs instinctives qui avaient surgi en lui. Toutes ces légendes qu'il avait entendues lui revenaient à la mémoire, en même temps que la croyance en elles. La mort était une chose hideuse, une horreur à faire chanceler la raison, imprégnant les hommes sans vie d'une malveillance terrifiante. De son vivant. Adam Farrel avait été

un homme hargneux mais inoffensif ; maintenant il était une abomination, un monstre, un démon tapi dans les ombres de la peur, prêt à bondir sur l'humanité avec des griffes trempées dans la mort et la démence.

Falred était assis, immobile, son sang se glaçant dans ses veines, tandis qu'il menait sa bataille silencieuse. Quelques lueurs de raison commençaient à effleurer son esprit et à mordre sur son épouvante lorsqu'un bruit furtif l'amena à se figer de nouveau. C'était le chuchotement du vent de la nuit près de la fenêtre, mais son imagination affolée lui souffla que c'était le pas furtif de la mort et de l'horreur. D'un bond il quitta le canapé, puis resta debout, indécis. Il voulait s'enfuir, mais il était trop hébété pour réfléchir d'une façon consciente. Il avait même perdu tout sens de l'orientation. Son esprit était sous l'emprise d'une peur abjecte. Les ténèbres l'enveloppaient en des vagues épaisses qui submergeaient son cerveau. Ses mouvements étaient purement instinctifs. Il avait l'impression d'être chargé de lourdes chaînes ; ses membres répondaient paresseusement, comme ceux d'un faible d'esprit.

Une épouvante immonde grandissait en lui : il était certain que le mort se trouvait derrière lui et s'approchait sans bruit. Il ne pensait plus à allumer la lampe ; il ne pensait plus à rien. La peur emplissait tout son être ; il n'y avait pas de place pour autre chose.

Lentement il s'éloigna au sein des ténèbres, marchant à reculons –, il tendait les mains derrière lui et cherchait instinctivement son chemin. Au prix d'un incroyable effort, il se débarrassa en partie des brumes de l'horreur qui s'accrochaient à lui, puis, une sueur glacée recouvrant son corps, il essaya de s'orienter. Il ne voyait absolument rien, mais le lit se trouvait de l'autre côté de la pièce, en face de lui, et il s'en éloignait à reculons. C'était là-bas que gisait le mort, selon toutes les lois reconnues de la nature ; si la chose se trouvait derrière lui – comme il en avait la sensation – alors les vieilles histoires étaient vraies : la mort donnait aux corps sans vie une animation surnaturelle, et les morts rôdaient dans les ténèbres pour exercer leur volonté abominable et maléfique sur les enfants des hommes. Alors – grand Dieu ! – qu'était l'homme sinon un enfant vagissant, perdu dans la nuit et assailli par des créatures terrifiantes venues des sombres abysses et des gouffres insoupçonnés de l'espace et du temps ? Il ne parvint pas à ces conclusions par un raisonnement logique ; elles jaillirent dans son esprit éperdu d'horreur. Il continua de marcher à reculons, tâtonnant, se cramponnant à la pensée que le mort *devait* se trouver en face de lui.

Puis ses mains tendues derrière lui touchèrent quelque chose... quelque chose de lisse, de froid et de visqueux... comme les doigts de la mort. Un horrible cri retentit dans les ténèbres, suivi du bruit de la chute d'un corps.

Le lendemain matin, lorsqu'ils entrèrent dans la maison du mort, ils trouvèrent deux cadavres dans la pièce. Le corps d'Adam Farrel, recouvert par le drap, gisait sur le lit ; de l'autre côté de la chambre, le corps de Falred était étendu par terre, sous l'étagère où le docteur Stein avait oublié ses gants... des gants en caoutchouc, lisses et visqueux pour une main tâtonnant dans l'obscurité... la main de quelqu'un fuyant sa propre peur... des gants en caoutchouc, lisses, froids et visqueux, comme les doigts de la mort.

Les démons du Lac Noir

L'horreur du cottage

Je me souviens, comme si c'était hier, du temps lourd et suffocant de cette fin d'après-midi. Un silence tendu semblait recouvrir les bois et le lac, comme si la forêt elle-même retenait son souffle en une attente terrifiée. Je m'aperçus que cette atmosphère m'affectait d'une manière étrange, faisant naître en moi un pressentiment sans nom et une vive inquiétude, comme un homme perçoit la présence d'un serpent caché dans les herbes avant de le voir ou de l'entendre. Lorsque le téléphone de mon cottage au bord du lac sonna brusquement, d'une façon discordante, je sursautai violemment. D'un bond je l'atteignis ; je sus aussitôt que sa sonnerie inhabituelle annonçait quelque chose sortant de l'ordinaire. C'était une ligne commune, reliant mon cottage à celui de mes voisins, les Grissom, qui se trouvait à trois miles d'ici sur la rive sud du lac.

Comme je décrochais, je fus pétrifié en entendant la voix de Joan Grissom crier au bout de la ligne, exprimant une horreur éperdue et une peur mortelle.

— Steve ! Steve ! Pour l'amour de Dieu, venez vite !

— Que se passe-t-il, Joan ? m'exclamai-je.

J'entendais faiblement d'autres bruits sur la ligne... des bruits qui me firent trembler comme une peur indicible surgissait en moi.

— *Quelque chose !* cria-t-elle. Oh, Seigneur, cela brise les fenêtres ! C'est venu des bois ! *Cela* a tué Jack et Harriet ! Je l'ai vu les tuer !

— Où est Dick ? croassai-je, les lèvres sèches.

— Il est allé à sa cabane de pêche ce matin et il n'est pas revenu ! hurla-t-elle, presque hystérique. Oh ! Steve, ce n'est pas humain ! Ce n'est pas un animal, non plus ! Je lui ai tiré dessus... j'ai déchargé le pistolet de Dick sur cette *chose*, par la fenêtre ! Et cela s'est contenté de rire ! Oh, mon Dieu, sauvez-moi ! *La chose est entrée !*

Sa voix monta et se changea en un cri terrifiant, tandis que j'entendais un grand fracas, comme celui du bois volant en éclats et du métal cédant avec un bruit sec. Joan cria encore une fois, exprimant une horreur et un désespoir affreux... puis son cri s'interrompit brusquement. À l'autre bout de la ligne retentit un éclat de rire, spectral et bestial, qui changea en glace le sang dans mes veines. Et ce fut le silence absolu.

Lâchant le téléphone, je sortis en trombe de la maison et bondis dans ma voiture qui était garée près du porche. Le soleil descendait à l'horizon, au-dessus des bois de pins maussades ; le reflet de ses rayons obliques changeait en sang la surface du lac. Comme je démarrais sur les chapeaux de roue et fonçais sur la route longeant la rive, le paysage tout entier me devint brusquement odieux... sombre et ensanglanté, c'était le décor approprié pour l'horreur qui avait soudain fait irruption dans la vie paisible de ceux qui habitaient la rive ouest du Lac Noir.

Je me souviens de ce trajet de trois miles comme d'un morceau d'éternité frénétique ; le grondement du moteur emplissait mes oreilles, tandis que la voiture filait entre le scintillement des eaux du lac et la pénombre éternelle de la forêt. Je ne vis aucun être

humain. La rive est du lac était bordée de cottages, mais les Grissom et moi étions les seuls à habiter sur la rive ouest, plus isolée. Mariés depuis trois ans, ils formaient un jeune couple, et tous deux étaient des amis d'enfance. L'horreur qui avait fondu sur eux me laissait abasourdi et stupéfait. S'ils avaient des ennemis, je n'en savais rien ; et il n'y avait pas dans les bois des bêtes carnassières assez grosses pour attaquer des êtres humains.

Mais je ne perdis pas de temps à me livrer à de vaines conjectures. J'étais moins un organisme doué de raison qu'un bloc de muscles et de nerfs frémissants, me portant aveuglément au secours d'amis menacés par un danger effroyable. J'eus l'impression que le trajet durait des heures ; pourtant quelques minutes seulement s'écoulèrent. Je freinai brutalement, dans un crissement de pneus, faisant voler du sable devant le cottage entouré d'une palissade blanche, qui était bâti bord du lac.

Je sortis de la voiture d'un bond... et me figeai sur place, momentanément hébété d'horreur.

Jack Richards et Harriet Wilkins, des amis des Grissom, venaient fréquemment de la ville pour passer des week-ends avec eux. La voiture d'Harriet était garée à proximité. Ils entraient certainement dans la cour lorsque le tueur mystérieux avait surgi des bois de pins. Harriet était vraisemblablement morte la première. Elle était embrochée sur la palissade, comme un oiseau prédateur embroche un oiseau plus petit sur un buisson d'épineux. Son corps doux et svelte était affaissé sur la palissade, empalé sur l'un des piquets à la pointe acérée, dont l'extrémité brisée et maculée de sang saillait entre ses seins. Sa tête était rejetée en arrière, entre ses épaules, dans un dernier spasme d'agonie ; son magnifique visage était levé vers le ciel, un masque exsangue d'horreur nue. *Quelque chose* l'avait soulevée du sol pour l'empaler sur le piquet avec une force terrifiante.

— Joan ! criai-je en poussant la barrière.

Aucune réponse ne me parvint de la maison silencieuse, mais dans la cour je faillis trébucher sur un autre cadavre. Je venais de trouver Jack Richards. Je crus tout d'abord qu'il était étendu sur le dos, car son visage était levé vers moi et me regardait sans me voir, horriblement empourpré et les yeux vitreux. Puis je me rendis compte que son corps était allongé sur le ventre. *Mais la tête avait été tournée sur son cou brisé de telle sorte que le visage se trouvait entre les épaules, fixant le ciel.* Je fus pris de vertige en réalisant ce que cela impliquait. Jack Richards était un jeune athlète, grand et robuste, presque aussi fort que moi, et beaucoup plus agile, une vedette du football et un fameux lutteur à l'université. Pourtant *quelque chose* possédant des mains terrifiantes lui avait tordu le cou comme à un poulet...

Je me détournai et courus vers le cottage. Comme je courais, j'eus l'impression qu'un poing glacé se refermait sur mon cœur.

Obligé de laisser fréquemment sa femme seule dans ce cottage isolé, Dick Grissom avait mis de solides barreaux d'acier aux fenêtres. Il était impossible à un homme de force moyenne de les déloger. Je savais que j'aurais été incapable d'en bouger ne serait-ce qu'un seul, et je suis un homme très fort. Pourtant, les barreaux à l'une des fenêtres pendaient sur le côté, recourbes et tordus comme s'ils avaient été en cire. Certains avaient même été complètement arrachés de l'appui de la fenêtre. La porte de devant avait volé en éclats...

fracassée *de l'intérieur*.

Osant à peine respirer, j'entrai ; mais je ne vis pas ce que je redoutais de voir... le corps mutilé de Joan gisant sur le plancher. Le téléphone se trouvait là où elle avait dû le laisser tomber lorsque le monstre inconnu s'était jeté sur elle et l'avait saisie. Il y avait les traces d'une lutte farouche dans la pièce. J'aperçus un pistolet près de la fenêtre et je le ramassai vivement. C'était celui de Joan ; il empestait la poudre brûlée. Chaque chambre contenait une douille vide. Toutes les balles avaient été tirées, à une distance trop courte pour que même une femme puisse rater sa cible... et Joan était bonne tireuse. Au nom de Dieu, qu'est-ce qui pouvait ainsi se moquer des balles ? Et où était cette créature ? Et où était Joan ? La réponse était évidente. L'agresseur était reparti en emportant Joan. Je fis demi-tour et sortis du cottage en courant ; la tête me tournait à cette pensée.

La porte de devant avait été brisée de l'intérieur. La *chose* s'était glissée dans la pièce, après avoir arraché les barreaux de la fenêtre ; elle avait dû ressortir par la porte, en la fracassant et en l'arrachant de ses gonds. J'aperçus sur le jambage, à une hauteur anormale, l'empreinte sanglante d'une petite main. Joan s'était certainement agrippée au mur, se débattant et résistant pitoyablement tandis qu'on l'enlevait. Cela semblait indiquer que son ravisseur la portait sur son épaule... au moins, cela suggérait qu'il avait la *forme* d'un homme. Pourtant Joan avait hurlé au téléphone que ce n'était pas un être humain.

Renonçant à résoudre cette énigme, je sortis en hâte et m'engouffrai dans ma voiture. La brute avait disparu, et elle avait emmené Joan... où, je ne pouvais le savoir. Mon esprit était plongé dans un tel trouble que j'avais toutes les peines du monde à réfléchir d'une façon cohérente. J'ignorais dans quelle direction aller. Finalement je décidai que le mieux était de rejoindre Dick dans sa cabane de pêcheur, située à quatre miles au sud, et de l'informer de ce qui était arrivé. Ensemble nous trouverions bien un moyen de suivre la piste du démon et de sa victime.

*

* *

Le soleil couchant illuminait le faite des pins lorsque j'arrivai en vue de la cabane de Dick. J'avais certainement pulvérisé tous les records de vitesse jamais réalisés sur cette route. La cabane se trouvait presque au bord de l'eau, au sein d'un bosquet de chênes et de cyprès.

Je freinai brutalement à une centaine de mètres de la cabane dont j'apercevais le toit parmi les arbres. Une voiture inconnue était garée sur le bas-côté de la route, parmi des buissons épars. Comme la voiture s'arrêtait en dérapant et que je coupais le moteur, mon cœur fit un bond dans ma poitrine : je venais d'entendre un gémissement étouffé dans cette automobile !

Je descendis, traversai la route d'un bond et ouvris brutalement la portière de l'automobile inconnue... je baissai les yeux vers Joan Grissom, allongée sur la banquette, pieds et poings liés, bâillonnée. Du sang maculait ses épaules et sa robe en lambeaux, mais elle était vivante et consciente, car ses yeux étaient grands ouverts... dilatés, en fait,

par une peur qui me rendit fou d'angoisse.

— Joan !

J'arrachai le bâillon de sa bouche et entrepris de défaire maladroitement ses liens.

— Ne perdez pas du temps avec moi ! me supplia-t-elle d'une voix éperdue. Sauvez Dick ! il est en danger... *la chose* ! Rackston Bane... lorsque j'ai épousé Dick, Bane a juré de se venger... il est revenu pour nous tuer tous les deux... *oh* !

Ce fut son cri et la lueur terrifiée dans ses yeux – comme elle regardait par-dessus mon épaule – qui me firent volter sur mes talons. Ce mouvement me sauva la vie, car la matraque, au lieu de me fracasser le crâne, s'abattit violemment sur mon épaule.

Comme je titubais sous l'impact, je reconnus l'homme qui s'était approché sans bruit et m'avait frappé... un métis au teint basané, nommé Strozza. Il était au service de Dick Grissom comme chauffeur ; celui-ci l'avait renvoyé une semaine plus tôt.

Je passai aussitôt à l'action. Alors qu'il brandissait à nouveau sa matraque, je balançai mon poing gauche et le frappai sous le cœur. Je sentis ses côtes craquer. Il suffoqua et chancela ; j'en profitai pour le frapper au visage, de mon poing droit. J'avais l'intention de lui briser la mâchoire, mais mon poing l'atteignit à la bouche, faisant gicler du sang et des dents. Il s'effondra sur la route, assommé.

Puis le craquement d'une brindille sous un pas furtif m'amena à me retourner... et je fus confronté à l'Horreur !

Au premier regard je crus que c'était un singe en voyant ce monstre énorme et couvert de poils qui se tenait là, le corps inerte de Dick Grissom négligemment jeté sur son épaule gigantesque.

Mais ce n'était pas un singe. J'avais chassé des gorilles dans les forêts du Cameroun, et cette créature leur ressemblait seulement un peu plus qu'elle n'avait une apparence humaine. Elle se tenait debout comme un homme et portait des pantalons déchirés et crottés. Mais elle était velue d'une façon terrifiante, non pas couverte d'une fourrure comme un animal, mais de longs poils comme un homme incroyablement poilu. Son visage était aplati, sans poils, avec d'énormes narines et des lèvres épaisses qui se retroussèrent pour découvrir des crocs jaunis. Le monstre était aussi grand que moi : il était une incarnation terrifiante de la force primitive, avec ses membres puissamment musclés, son torse bombé et ses épaules énormes. Mais ce n'était pas un animal ; en dépit de son corps simiesque et de sa face bestiale, les yeux porcins et rouges étincelaient d'une intelligence maléfique et monstrueuse... néanmoins humaine, d'une manière répugnante.

En me voyant, il laissa glisser mollement le corps de Dick vers le sol, puis s'avança vers moi avec un rictus de goule. Il leva hideusement de longs bras qui se terminaient par des mains gigantesques, noircies de sang séché. Pourtant mon dégoût et ma peur avaient disparu, submergés par une fureur écarlate. Je n'étais pas armé, mais cette créature était un homme malgré tout, et je n'avais encore jamais rencontré un adversaire humain de taille à m'affronter à mains nues.

Je poussai un cri féroce et bondis vers lui... utilisant la vieille feinte de boxe, j'évitai ses bras qui cherchaient à me saisir. Puis je le frappai sous le cœur de mon poing gauche, mettant dans ce coup la moindre once de chair, de muscles et de fureur. Ce coup de poing était encore plus violent que celui qui avait brisé les côtes de Strozza, et l'impact

engourdit mon bras gauche jusqu'au coude. Pourtant la brute ne s'effondra pas ; elle grogna et vacilla légèrement sur ses pieds immenses. Ce fut tout. Ses côtes ressemblaient à des cercles en acier.

J'avais balancé mon poing droit, aussitôt après mon gauche, me dressant sur mes orteils dans mon élan. Je le frappai à la mâchoire et du sang gicla. Mais, un instant plus tard, les bras gigantesques se refermèrent sur moi pour m'écraser et me broyer. Je n'eus pas le temps de le saisir à bras le corps, pas le temps de lutter et de lui opposer une force de levier. Avant que je puisse faire un geste, le monstre me souleva et me tint au-dessus de sa tête pointue... Durant une fraction de seconde fugace, je vis son visage ensanglanté qui me lorgnait méchamment... puis il me jeta violemment à terre, la tête la première. En même temps que l'impact vinrent les ténèbres et l'inconscience.

Haine Vaudou

Je ne restai pas évanoui très longtemps –, lorsque j'ouvris les yeux, la nuit n'était pas encore tombée. Le soleil avait disparu derrière les arbres et le miroitement sanglant s'estompait sur la surface du lac. Un instant je restai étendu, sans bouger, essayant de recouvrer mes esprits ; ce fut seulement cela qui me sauva la vie, comme je devais l'apprendre très vite. Le silence recouvrait les bois de pins et le lac sombre. De l'endroit où j'étais étendu, j'apercevais le toit de la cabane de pêche, et ma voiture. Mais l'autre automobile avait disparu. Ni les Grissom, ni Strozza ou le monstre n'étaient en vue. Puis, avant que je puisse remuer un muscle pour me lever, je pris conscience d'un poids étrange sur ma poitrine. Je baissai les yeux pour voir ce que c'était... un frisson glacé parcourut mon échine et ma langue se colla contre mon palais.

Sur ma poitrine était blottie une horreur velue aux nombreuses pattes, noire, avec de fantastiques taches argentées... une araignée géante, aussi large que ma main.

Les faits incroyables s'accumulaient. Jamais je n'aurais imaginé voir une telle créature en Amérique : c'était l'une de ces monstruosité engendrées dans les jungles aux miasmes putrides de l'Afrique qui, depuis longtemps, s'était inclinée devant la loi du Malin et de ses effroyables serviteurs. On l'appelait la Tisseuse de Suaire, en raison de sa sinistre habitude de tisser sa toile sur des cadavres. Très peu d'hommes blancs en avaient jamais vu. Mais, tandis que je restais immobile à fixer ses yeux rouges, une scène affreuse appartenant à un lointain passé jaillit dans mon esprit... une aube sur un autre continent, alors que je quittais la jungle avec mes boys terrifiés pour entrer dans un village dévasté par une guerre tribale. De nombreux cadavres gisaient dans les rues et tous étaient recouverts d'une toile luisante qu'argentaient les premiers rayons du soleil... une toile tissée par les monstres velus, blottis sur les poitrines des cadavres. Les Tisseuses de Suaire étaient venues des marais et avaient tissé leurs linuels brillants, comme ce démon allait bientôt tisser le sien. Et je savais que sa morsure était mortelle.

À cet instant, toute l'horreur de ma situation présente m'apparut. La Tisseuse de Suaire croyait que j'étais mort ; si je bougeais, elle enfoncerait ses crocs mortels dans ma chair et je connaîtrais une mort hideusement lente, un feu liquide embrasant mes veines, ma chair noircissant et se putréfiant sous mes yeux. Je ne bougeai pas, crispé de tout mon être, osant à peine respirer. La créature blottie sur ma poitrine me regardait fixement. Comment pouvait-elle croire que j'étais mort, alors que les yeux me sortaient de la tête et que mes membres étaient baignés d'une sueur glacée, dans mon épouvante ? Je serrai les dents, luttant farouchement pour calmer mes nerfs tendus à se rompre. Un instinct aveugle me hurlait de pousser un cri et de me lever d'un bond, de projeter au loin la chose hideuse d'un revers de la main. Mais la raison me maintenait dans une chape d'acier ; j'étais tellement immobile et tendu que mon dos commençait à me faire mal. Mais je ne pouvais pas rester allongé éternellement ; tôt ou tard, inévitablement, je ferais un mouvement, involontairement... alors ce serait la morsure et la longue agonie qui

prendrait fin seulement dans la mort. Et pendant ce temps on emmenait Dick et Joan Grissom vers un sort innommable.

À l'instant où cette tension devenait insupportable, un claquement sec retentit derrière moi, quelque chose traça un sillon brûlant sur ma poitrine, et l'araignée fut déchiquetée et projetée une douzaine de pas plus loin. Elle retomba sur le sol en des fragments velus qui se tordaient et se contractaient hideusement. En un seul mouvement je fus debout, hébété et persuadé que l'araignée m'avait mordu. Puis je pris conscience que le claquement que j'avais entendu était un coup de feu ; la douleur cuisante n'avait pas été causée par les crocs de l'araignée, mais par une balle qui avait frôlé et brûlé ma peau.

Je me retournai et aperçus deux silhouettes qui se dirigeaient vers moi dans la lumière du crépuscule. Un homme et une femme au teint jaunâtre... probablement des quarterons. L'homme était grand, au corps mince et osseux ; de nombreuses cicatrices rendaient son visage encore plus sinistre et mauvais. Ses cheveux longs n'étaient pas crépus comme ceux d'un nègre. Il était pieds nus ; et ses vêtements étaient déchirés, comme par des ronces, et maculés de boue. Il tenait à la main un revolver encore fumant.

La femme était plus jeune, svelte et élancée. Ses cheveux étaient coiffés d'une façon étrangement barbare ; elle portait une sorte de tunique, très échancrée et sans manches, qui lui tombait seulement jusqu'aux genoux, serrée à la taille par une ceinture en peau de serpent où était glissée une dague à la lame effilée. Les traits réguliers, elle était très belle, à sa façon sauvage et exotique.

— Qui diable êtes-vous ? grognai-je en vacillant légèrement.

Je tremblais, encore sous le choc de ce que je venais de vivre, et mon corps était meurtri par la terrible chute que j'avais faite.

— Je m'appelle Bartholomew La Tour, et voici ma sœur Celia, répondit l'homme avec un accent français. Nous sommes venus de Haïti, suivant la trace d'un ennemi... votre ennemi, si vous êtes un ami de Joan Grissom.

— Où l'ont-ils emmenée ? demandai-je. Je dois me lancer à leur poursuite... je dois la retrouver... Rackston Bane...

Ses yeux étincelèrent comme il me demandait :

— Vous connaissez Rackston Bane ?

— Je l'ai connu jadis, marmonnai-je en palpant délicatement ma tête. Un jeune dandy aux manières raffinées... le fils d'un homme très riche... il désirait Joan. Lorsqu'elle l'a éconduit pour épouser Dick, il l'a très mal pris. Je ne savais pas qu'il avait proféré des menaces. Il a disparu depuis trois ans. J'ai entendu dire qu'il était parti en Chine.

— Il est retourné vers le pays où il était né, dit Bartholomew d'un ton sévère. Il était le fils d'un négociant américain, établi à Pékin —, le jeune Bane a passé les premières années de sa vie là-bas, s'imprégnant des idées chinoises plus que cela n'est bon pour un Blanc. Il ne les a pas oubliées quand il est venu vivre en Amérique.

« Lorsque la jeune fille l'a éconduit, il est reparti en Asie pour mettre au point un plan de vengeance démoniaque. Abattre la jeune fille et son heureux rival, comme un Américain aurait pu le faire, n'était pas suffisant pour Rackston Bane. Son esprit avait été perverti par l'Orient. C'est pourquoi il a parcouru les dédales visqueux de l'Orient,

constituant sa troupe d'horreurs et dressant son plan diabolique.

« C'est à Haïti qu'il est devenu mon ennemi ! (Dans la pénombre, ses yeux brillèrent, aussi rouges que des braises sur une eau noire.) Ma sœur et moi avons suivi sa piste. Nous savons où se trouve sa forteresse...

— Alors montrez-moi le chemin, au nom de Dieu ! l'interrompis-je. Ses serviteurs ont emmené Dick et Joan... tous deux sont peut-être déjà morts, alors que nous restons ici à discuter !

— Ils sont partis vers le sud, longeant la rive du lac, dit Bartholomew en marchant vers ma voiture. Vous pouvez nous faire confiance ! Nous avons des comptes à régler avec Rackston Bane !

Sans plus de commentaire ou de questions, je bondis et me mis au volant. D'un mouvement souple, Celia prit place sur le siège à côté de moi, tandis que son frère s'installait sur la banquette arrière. Un instant plus tard, nous roulions à toute allure. La route menant vers le sud était presque indistincte à présent ; la nuit tombait rapidement et quelques étoiles se reflétaient sur les eaux sombres qui donnait son nom au Lac Noir.

— Sa forteresse se trouve sur l'Ile du Cannibale, déclara Bartholomew comme nous filions sur la route. C'est là-bas qu'il se cache avec ses serviteurs. Celia a découvert sa tanière ; elle a été faite prisonnière par lui, mais elle a réussi à s'échapper. Depuis, nous le surveillons, mais nous n'osons pas agir sans aide. Le plan de Bane était parfait. Aujourd'hui il a chargé son serviteur velu, Esau, et le métis originaire de la Somalie italienne, Strozza, d'enlever Grissom et sa femme, et de les lui amener. Nous étions cachés dans les bois, à proximité de la cabane de pêche de Grissom, lorsqu'ils sont arrivés en voiture, avec la femme. Nous avons vu Esau se jeter à l'improviste sur Grissom et l'assommer. Nous avons vu Esau se battre avec vous, et nous avons vu Strozza placer l'araignée sur votre poitrine, tandis que vous gisiez sur le sol, évanoui. Strozza était un sorcier en Afrique orientale ; et il emporte toujours cette créature diabolique avec lui, pour des cas spéciaux comme celui-ci. Nous n'avons pas osé venir à votre aide... nous avons attendu qu'ils repartent. Strozza, les côtes cassées, gémissait de douleur. Nous avons tiré lorsqu'ils étaient trop loin pour entendre la détonation.

« Nous avons suivi Bane depuis Haïti jusqu'à ce lac. Des jours durant, nous sommes restés dans les bois. Nous étions trop terrifiés pour prévenir ses futures victimes, trop terrifiés pour tenter d'intervenir. À présent, avec votre aide, nous sommes prêts à agir. Un homme capable d'affronter Esau à mains nues et de survivre à ce combat...

— Quel est ce monstre ? demandai-je.

— Il appartient à une tribu d'hommes-bêtes qui vivent dans une région inexplorée de Mongolie. Bane l'a appelé Esau parce qu'il est couvert de poils².

— Joan a tiré sur lui.... commençai-je.

— Son pistolet ne contenait que des cartouches à blanc. Grissom a renvoyé Strozza parce qu'il croyait que c'était un voleur. Il l'a surpris dans la chambre de sa femme. En fait, Strozza exécutait les ordres de Bane ; il a retiré les balles du pistolet de la femme, pour les remplacer par des cartouches à blanc.

— Elle était couverte de sang, fis-je dans un gémissement. Elle est peut-être en train d'agoniser !

— Le sang provenait des mains d'Esau...le sang de l'homme et de la femme qu'il a tués, répondit Celia. La femme blanche n'a pas été blessée.

— Qu'a donc fait Bane à votre frère ? lui demandai-je.

— Bartholomew était un prêtre vaudou, déclara-t-elle avec franchise. Bane est arrivé à Haïti, dans sa quête de serviteurs, et il a pris fait et cause pour un prêtre avec lequel mon frère s'était querellé. À cause de la fourberie de Bane, mon frère et moi avons été contraints de fuir Haïti. Si jamais des prêtres du culte vaudou nous capturent, ils nous tueront. Mais nous tuerons d'abord Rackston Bane. Je ne mourrai pas avant de l'avoir vu mort... j'ai fait ce serment au Grand Serpent.

« Il m'a capturée et il m'aurait tuée, mais j'ai appris ses secrets et me suis échappée. L'un de ses Malais est tombé amoureux de moi ; je lui avais fait boire un philtre concocté à Haïti, il y a longtemps. Avec sa complicité, je me suis enfuie. Pas le Malais. Sans aucun doute Bane l'a fait écorcher vif.

Le ton insouciant sur lequel elle dit tout cela me fit prendre conscience que, bien que le hasard ait fait de moi leur allié, Bartholomew et Celia étaient aussi démoniaques que l'homme que nous pourchassions... prêtre et prêtresse d'un culte abominable et sanglant. Mais cela n'avait guère d'importance. Cette nuit, pour secourir mes amis, j'aurais conclu une alliance avec le Diable lui-même.

*

* *

Il y a presque autant de différence entre les deux extrémités du lac, long et de forme ovale, qu'il y en a entre l'Amérique moderne et l'ancienne Égypte. Les rives de l'extrémité nord montent vers un sol ferme, boisé de pins et de chênes, tandis que l'extrémité sud est recouverte par un marécage de cyprès pratiquement impénétrable, un endroit sauvage, infesté de serpents et d'alligators, évité de tous, sauf de ceux qui fuient la loi. Beaucoup avaient trouvé une fin pitoyable dans ce marécage.

La route, un simple sentier de terre qu'empruntaient des pêcheurs de temps à autre, montrait les traces laissées par la voiture que nous suivions. Puis ces traces se dirigeaient vers le bord du lac. Comme je m'apprêtais à tourner dans cette direction, Bartholomew me dit :

— Ils sont allés à l'endroit où ils avaient caché un canot à moteur. Continuez tout droit. Nous aussi, nous avons un canot dissimulé sur la rive, en face de l'Ile du Cannibale.

L'Ile du Cannibale avait une sinistre histoire, ce qui lui avait valu son nom. Quelques années auparavant, un nègre s'était échappé du pénitencier et avait trouvé refuge dans cette île. Menant une vie quasi sauvage, il avait régressé et s'était livré au cannibalisme. Plusieurs personnes, tant des Blancs que des Noirs, avaient été victimes de ce démon. Je faisais partie du groupe d'hommes qui le traqua finalement jusqu'à son antre. La vision de bras et de jambes d'êtres humains, suspendus dans son « fumoir » comme de vulgaires quartiers de viande, fut l'une des plus répugnantes qu'il m'ait jamais été donné de contempler. L'homme réussit pourtant à nous échapper... il s'enfuit vers les marécages et disparut à jamais... probablement dévoré par les alligators. Mais le nom de Jeg Buckle

était toujours synonyme d'horreur.

— Que compte faire Bane de ses prisonniers ? demandai-je avec appréhension.

— Sa vengeance sera lente, sanglante et atroce, répondit Celia. Il leur arrachera souffrance et humiliation, jusqu'à la dernière once, avant de leur accorder la faveur de la mort.

La route se resserra, puis disparut complètement. J'arrêtai la voiture. Nous avions déjà atteint la lisière du marécage et des mares d'eau noire miroitaient sous la voûte sombre des cyprès.

— Notre embarcation est dissimulée pas très loin d'ici, dit Bartholomew en descendant de voiture. Sans aucun doute, Esau et Strozza ont déjà rejoint l'île avec leurs prisonniers. Nous n'avons pas de temps à perdre.

— Pourquoi sont-ils venus en voiture ? demandai-je. Ils auraient pu faire tout le trajet en canot à moteur.

— Des pêcheurs auraient pu les apercevoir, depuis l'autre rive du lac. Bane est rusé. Il est venu ici de nuit et personne ne l'a vu. Nous sommes les seuls à savoir qu'il se trouve dans cette île. Et il repartira tout aussi secrètement... à moins que nous n'intervenions.

Nous avançons à tâtons sous la faible clarté des étoiles... du moins, c'était le cas pour moi. Mes compagnons semblaient trouver leur chemin d'instinct, ou bien ils voyaient dans l'obscurité aussi bien que des chats.

Nous atteignîmes la rive bordée de cyprès et Celia, cherchant parmi les roseaux, en tira un canoë. Au loin un alligator poussa un mugissement et se vautra bruyamment dans la vase. Nous grimpâmes dans le canoë ; Bartholomew et moi primes les pagaies. En silence, nous dirigeâmes la frêle embarcation sur l'eau sombre vers la masse indistincte que formait l'île du Cannibale, située à quelques centaines de mètres de la rive.

— Il n'y a qu'une seule façon d'accéder à ce que Bane appelle son Château, chuchota Celia. (Ses yeux luisaient comme ceux d'un chat dans l'obscurité.) C'est un ruisseau étroit qui serpente depuis le cœur de l'île, entre des berges recouvertes de cyprès. Ses serviteurs descendent et remontent cette petite rivière en bateau. Autrement, il est impossible d'accoster... toute l'île est truffée de pièges... pièges en acier, pièges à fusil, dards empoisonnés. Nous devons remonter la rivière jusqu'au Château.

— Et si nous rencontrons ses serviteurs alors qu'il descendent le cours d'eau ?

— Nous nous battons ! répondit-elle farouchement.

Je hochai la tête. J'étais armé d'une hache que j'avais trouvée dans la cabane de pêche de Dick. Bartholomew avait son revolver. Celia avait sa dague.

Nos pagaies faisaient moins de bruit qu'un oiseau de nuit plongeant pour attraper une grenouille comme nous glissions sur la large bande de ténèbres luisantes et approchions du versant est de l'île du Cannibale. J'entrevis la rivière : elle ressemblait à un canyon s'ouvrant dans la muraille sombre et compacte des cyprès qui poussaient sur la berge et s'avançaient vers l'eau. Nous dirigeâmes le canoë vers son embouchure et nous cessâmes de pagayer. Bartholomew saisit une grosse racine qui sortait de l'eau, à proximité d'un minuscule banc de sable. Puis il tendit le cou, essayant de percer les ténèbres, trop épaisses même pour ses yeux habitués à la jungle.

— Ce silence ne me plaît pas du tout, murmura-t-il. Aucun cri d'oiseau le long de la

rivière ! Si nous tombions dans une embuscade et trouvions tous la mort, il ne resterait plus personne pour s'occuper de Bane. Il est préférable qu'un seul d'entre nous court ce risque. Attendez-moi ici ; je vais remonter le cours d'eau et voir si la voie est libre.

Apparemment sa parole faisait loi pour sa sœur, car elle sauta du canoë sur le banc de sable, sans rien dire. Je l'imitai ; pour le moment, il était plus sage de me laisser guider par ces gens qui étaient habitués à des intrigues sombres et sinistres. Lorsqu'il faudrait vraiment se battre, je serais de quelque utilité.

Restés sur le banc de sable et nous enfonçant lentement dans le sable spongieux, nous vîmes Bartholomew s'éloigner vers les ténèbres qui recouvraient le cours d'eau. Il disparut aussi silencieusement qu'un fantôme. La rivière était étroite ; une muraille presque solide de cyprès et de chênes poussait sur chaque berge, leurs branches se rejoignant et formant une voûte qui occultait les étoiles. Ce fut comme s'il disparaissait dans un tunnel. Nous attendîmes, Celia et moi, changeant de position de temps à autre comme nos pieds s'enfonçaient dans la vase. Je murmurai :

— Votre frère se comporte comme s'il n'avait pas peur de Bane.

— Il ne craint pas la mort, chuchota-t-elle. Seulement que sa vengeance échoue. Nous avons besoin d'un allié comme vous. Nous redoutons Esau. Cette brute a le cerveau d'un homme dans un corps de singe. Ceux de sa race ne sont ni de véritables animaux ni de véritables hommes. Ils ont cessé d'évoluer, pour une raison ou pour une autre, il y a des milliers de siècles... Oh ! qu'était-ce ?

Cela ressemblait à un faible cri provenant de la rivière sombre. Nous attendîmes en silence ; je remarquai que le banc de sable n'était pas relié au rivage. Nous nous trouvions à une certaine distance de l'endroit où le sol était suffisamment élevé et ferme, de chaque côté de la rivière, pour pouvoir vraiment être appelé une berge. Pour rejoindre cette berge, il fallait franchir et escalader des racines de cyprès, sur plusieurs mètres... en faisant un boucan du diable... ou bien remonter à la nage le cours d'eau infesté d'alligators. Au moment où je me rendais compte que si Bartholomew ne revenait pas avec le canoë, nous serions dans un sacré pétrin, Celia saisit mon bras et me siffla à l'oreille : — Bartholomew ! Il revient !

Elle avait une meilleure vue que moi. Pourtant, peu après, j'aperçus un museau camus se détacher des ombres et glisser silencieusement vers nous. C'était le canoë, dérivant au gré du courant, s'approchant aussi silencieusement qu'une barque fantomatique sur le Styx. Je ne compris pas pourquoi Celia, agrippant mon bras, se mit à trembler violemment.

— Je vois le canoë, chuchota-t-elle. Mais je n'aperçois pas Bartholomew !

Maintenant, l'embarcation était suffisamment proche pour que j'en distingue les contours, mais aucune silhouette n'était visible. Si Bartholomew se trouvait dans le canoë, il était étendu de tout son long. L'avant du canoë vint heurter doucement le sable humide. Celia se pencha avec une rapidité farouche et saisit le plat-bord. Je fis de même ; comme je l'approchais du banc de sable, je fus certain, d'après sa légèreté, qu'il n'y avait personne dedans. Mais il y avait autre chose.

Celia l'aperçut la première ; elle laissa échapper une plainte rauque. Puis, lâchant le plat-bord, elle se redressa en vacillant, les bras tendus comme pour repousser quelque

destin funeste. Je regardais stupidement, et même lorsque je vis l'objet gisant au fond du canoë, je ne compris pas ce qui était arrivé. Je tendis la main vers l'objet ; à l'instant où mes doigts le touchèrent, je compris enfin. Je dus serrer les dents de toutes mes forces pour réprimer le cri d'horreur qui me venait aux lèvres. Dans le silence frémissant, je saisis l'objet macabre par ses longs cheveux et le brandis vers la faible clarté des étoiles : celle-ci brilla d'un éclat blanchâtre sur des yeux vitreux et des dents découvertes par un effroyable rictus. Je tenais dans ma main la tête tranchée de Bartholomew La Tour !

Des mains dans les ténèbres

Comme toute l'horrible vérité se faisait en moi et me frappait de plein fouet, l'objet abominable glissa de mes doigts moites et tomba dans l'eau sombre, où il disparut aussitôt. Celia ne fit aucun mouvement pour essayer de le retrouver, et je savais que c'était inutile. La tête de Bartholomew allait pourrir dans la vase du fond du lac jusqu'au jour du Jugement Dernier, à moins qu'un alligator ne s'en empare et ne la croque comme un morceau de choix... quelle fin pour un grand prêtre de Haïti !

Celia réagit avec la soudaine et farouche détermination d'une panthère cernée par les chasseurs. Elle me poussa vers le canoë.

— Ils nous ont envoyé sa tête ! siffla-t-elle. Ils savent que nous sommes là ! Monte dans la canoë et remonte la rivière ! Ne crains rien ! Je serai près de toi. Je vais nager jusqu'à la terre ferme et me glisser le long de la berge...

— Attends ! Les alligators..., commençai-je, mais elle était déjà partie.

D'un mouvement souple, elle entra silencieusement dans l'eau sombre et disparut. En nageant, elle ne faisait pas plus de bruit qu'un poisson. Elle était partie si brusquement que je restai un instant à battre des paupières dans sa direction.

Je repris finalement mes esprits et, montant dans le canoë, commençai à pagayer vers la rivière sombre. Quelque part, au sein de ce tunnel de ténèbres, étaient embusqués des démons à forme humaine... *mais était-ce bien des êtres humains ?*... qui venaient de trancher la tête d'un homme. Celia nageait inexorablement dans ces eaux sombres, risquant sa vie à chaque instant, et je ne pouvais pas faire moins... moi qui tirais vanité de mon courage et de mon ardeur au combat. Aussi je remontai le cours d'eau noir comme l'encre, crispé et terrifié, avec la sensation que chaque coup de pagaie serait le dernier.

Ce que Celia comptait faire, je l'ignorais, mais je me doutais vaguement qu'elle avait l'intention de pourvoir aux dents d'un piège dont j'étais l'appât vivant.

Jusqu'à cette nuit je m'étais toujours considéré comme un homme courageux, avec une certaine suffisance, mais ce que je ressentais à présent, tandis que je pagayais vers le haut de ce chenal macabre, me disait que j'étais un lâche... à moins que le courage ne consiste à réfréner et à dominer cette peur qui réduit en poussière la raison d'un homme, qui liquéfie la moelle dans ses os et change en glace le sang de ses veines. Je continuai d'avancer en aveugle au sein des ténèbres, discernant de temps à autre la lueur des étoiles à travers la voûte épaisse et sombre des branchages qui ployaient au-dessus du cours d'eau. La masse d'ombre un peu plus foncée qui s'étendait de chaque côté, signalant les berges, me servait de point de repère pour guider ma course.

Le bruit de ma pagaie semblait étonnamment fort dans le silence oppressant. Puis, soudainement, dans les ténèbres, une grande main difforme me saisit par les cheveux... d'au-dessus de moi.

Si mes cheveux avaient été aussi longs que ceux de Bartholomew La Tour, je serais certainement mort à cet instant, comme il avait dû mourir. Mais ces doigts simiesques ne

réussirent pas à attraper mes cheveux trop courts et glissèrent de ma tête comme je me baissais instinctivement. Quelque chose frôla mes cheveux en sifflant... une machette ou une canne-rasoir abattue avec force pour me décapiter.

Tendant les mains au hasard, j'attrapai un poignet épais comme je me dressais d'un bond. Le canoë se retourna brusquement et je fus précipité dans l'eau, entraînant un homme dans ma chute. Il était couché à plat ventre sur les branches entrelacées au-dessus de moi ; ma prise sur son poignet le fit tomber violemment sur moi. En tombant, il poussa un cri d'une voix rauque et gutturale que je reconnus aussitôt... c'était la voix d'un homme que je croyais mort depuis longtemps. Jeg Buckle !

J'ai gardé un souvenir confus de cette horrible lutte dans cette rivière sombre et infestée d'alligators, aux prises avec ce cannibale ! Comme nous tombions, je le saisis à la gorge et lui plongeai la tête sous l'eau, me maintenant à la surface du fait de la résistance de son corps qui se débattait sous moi. Toute la force de ses doigts griffant mes poignets ne réussit pas à me faire lâcher prise. À un moment, je me retrouvai sous l'eau, puis ma tête émergea à la surface. Les mouvements convulsifs de Jeg devinrent de plus en plus faibles, comme il était à demi étranglé, suffoquait et se noyait. Dans une ultime explosion de fureur et de dégoût, je lui tordis le cou, lui brisant certainement les vertèbres cervicales, et le repoussai sous moi, avec mes coudes, mes genoux et mes pieds, le piétinant et l'enfonçant dans la vase du fond du cours d'eau... À ce moment, un mugissement retentit, quelque chose plongea dans l'eau, provoquant de grandes éclaboussures, et la rivière autour de moi grouilla soudainement de formes squameuses.

Quelque chose m'arracha des mains le corps de Jeg. Éperdu d'horreur, je me retournai et nageai frénétiquement vers la berge la plus proche. Les démons squameux des noirs marécages étaient venus chercher leur dû... leurs yeux brillaient autour de moi, semblables à des feux maléfiques. Des mâchoires gigantesques claquèrent derrière moi comme je me hissais hors de l'eau et m'agrippais à des racines de cyprès. Je restai cramponné là, haletant et ruisselant d'eau, un bon moment. À cet endroit, la berge était escarpée. Je m'apprêtais à gravir le talus pour longer la rive lorsque j'entendis un bruit de pas furtifs. Je vis quelque chose, une masse sombre, se découper dans la clarté ténue des étoiles, là où il n'y avait rien eu, un instant plus tôt, une trouée de végétation qui recouvrait la berge au-dessus de moi. Lentement, comme je restais immobile, cramponné aux racines et scrutant les ténèbres, la forme devint plus distincte... c'était la silhouette sombre d'un homme qui se tenait là-bas, un bras levé. Et ce bras tenait quelque chose qui ressemblait à une hache. J'étais pris au piège. En dessous de moi, la rivière grouillait des monstres visqueux des marais ; au-dessus de moi, un autre tueur attendait que je grimpe le talus et arrive à portée de sa hache.

Puis il y eut un choc sourd, suivi d'une exclamation rauque et d'un gargouillement. La silhouette disparut brusquement. Un instant plus tard, quelque chose de lourd roula au bas de la pente et heurta l'eau bruyamment. Des formes visqueuses se ruèrent aussitôt dans cette direction.

— Steve ! appela doucement une voix. Steve Gorman ! Grimpe en haut de la berge ! C'est moi, Celia La Tour !

Je me mis à trembler si violemment – la réaction nerveuse à tout ce qui venait de se

passer – que j'eus toutes les peines du monde à lui obéir. Pourtant je gravis le talus en m'agrippant aux racines. Un instant plus tard, je me trouvais auprès de la jeune femme, à peine visible dans les ombres sous les arbres.

— J'ai nagé jusqu'à la rive et me suis glissée le long du cours d'eau, en retrait des arbres, murmura-t-elle. Ils t'attendaient, guettant le bruit de ton canoë... mais ils ne se doutaient pas que quelqu'un se trouvait sur la berge, derrière eux. J'ai poignardé l'un de ces chiens, là-bas... je n'aurais jamais pensé qu'un homme était embusqué, à plat ventre sur les branches au-dessus de l'eau, puis j'ai entendu les bruits de la lutte. Je m'approchais silencieusement de cet autre chien lorsqu'il t'a entendu te hisser sur la berge. Il est venu dans cette direction et je l'ai suivi. Partons à présent !

*

* *

Les ténèbres étaient absolues autour de nous, mais elle me guida le long d'un étroit sentier. Celui-ci serpentait parmi les arbres, s'éloignant de la rivière. De temps à autre, Celia faisait un écart pour éviter un certain endroit, me faisant signe de l'imiter.

— Des pointes en acier, creuses et remplies de venin de serpent à sonnette, murmura-t-elle. Plantées dans le sol pour que les intrus éventuels marchent dessus. Le Malais me les avait montrées.

Quelques instants plus tard, j'aperçus une lueur au sein des arbres, puis nous atteignîmes une clairière. Je compris que nous nous trouvions au centre de l'île. Elle était entourée d'une muraille de taillis et d'arbres qui occultait les lumières ; il était impossible pour quelqu'un se trouvant sur le lac, ou même à proximité de l'île, de les apercevoir. À l'endroit où Jeg Buckle avait autrefois bâti sa cabane, il y avait une vaste bâtisse en rondins. Les fenêtres étaient brillamment éclairées : de la maison parvinrent jusqu'à nos oreilles le claquement de coups de fouet et les grognements qu'un homme pousse involontairement lorsqu'il serre désespérément les dents pour réprimer des hurlements de douleur. Une femme sanglotait hystériquement.

Je me dirigeai vers la porte, serrant dans ma main une grosse branche que j'avais ramassée pour me servir de gourdin, mais Celia me retint par le bras.

— Attends ! siffla-t-elle. Nous avons tué trois de ses serviteurs, mais il y en a d'autres... et Esau !

Elle frissonna comme elle prononçait ce terrible nom. De toute évidence elle redoutait l'homme-singe plus que toutes les autres abominations de Bane.

— Je ne vois pas de gardes à l'extérieur de la maison, chuchota-t-elle. Allons jeter un coup d'œil par cette fenêtre.

Un instant plus tard, nous étions blottis près d'une étroite fenêtre munie de barreaux épais. Nous aperçûmes une scène qui m'emplit de dégoût, de fureur et d'horreur. Une pièce immense s'offrait à nos regards, aux murs de rondins et au plafond de poutres massives. Tout au fond, à l'opposé de l'unique porte, il y avait une estrade surélevée, à trois ou quatre pieds du plancher. Sur celle-ci, dans un étrange fauteuil d'ébène orné de dragons sculptés, était assise une fantastique silhouette. Je compris que cet homme était

Bane... je ne l'aurais pas reconnu, mais il ne pouvait s'agir que de lui. Il portait les robes de soie et la toque ornée d'un bouton de corail des Mandarins ; ses fines moustaches noires étaient entortillées et tombantes, à la façon d'un Mandchou. Hormis sa peau blanche et ses yeux qui n'étaient pas bridés, il aurait été difficile d'affirmer que ce n'était pas un Chinois. Dans son désir insensé de vengeance, l'homme était devenu un véritable indigène.

Sur un fauteuil plus petit à côté de lui, était assise Joan, attachée mais sans bâillon. Son visage était blême, ses yeux flamboyaient de colère et d'horreur devant ce qu'elle était obligée de contempler : la forme nue de son mari suspendu par les poignets à l'une des poutres du plafond, face à l'estrade, de telle sorte que ses orteils ne puissent pas toucher le sol, faute de quelques centimètres. Près de lui se tenait un gigantesque Chinois, nu jusqu'à la taille ; ses moustaches en crocs, ses muscles noueux et son énorme estomac indiquaient qu'il appartenait à la caste des bourreaux professionnels de Chine. Il maniait un instrument que je reconnus... un fouet constitué d'une douzaine de brins de fil métallique très fin, employé dans certaines régions de l'Asie par les maris trompés pour fouetter jusqu'à la mort l'homme soupçonné d'avoir eu des relations coupables avec leur épouse. L'utilisation même de ce fouet, dans le cas présent, était une insulte ignoble et mortelle. Et le châtiment était terrible. Les brins de métal s'enroulaient autour de la chair nue en sifflant, coupaient la peau comme des couteaux. Déjà le corps de Dick était strié de lignes rouges, du cou jusqu'aux genoux, et des ruisselets de sang coulaient le long de ses jambes. Il serrait les dents et ne poussait pas un seul cri. Pourtant les coups s'abattaient sur lui avec une telle violence qu'il tournoyait sur lui-même, suspendu à la corde qui le maintenait, et du sang coulait de ses poignets, là où les liens étaient profondément entrés dans sa chair.

Au sein d'une brume de fureur écarlate, j'aperçus Strozza. Son visage basané était crispé par la souffrance, mais il contemplait la scène avec un sourire cynique. Près de lui se tenait un Noir au corps rabougri et aux cheveux crépus ; ses cicatrices tribales m'apprirent que c'était un cannibale du Congo.

— Laissez-moi entrer ! haletai-je. Bane ! Je vais tuer cet infâme démon...

Mais Celia me saisit le bras, en proie à une soudaine terreur.

— Esau ! Je ne vois pas Esau dans la pièce ! Cela signifie qu'il rôde quelque part au dehors ! Oh ! mon Dieu, nous devons être prudents...

Un bruit retentit brusquement dans notre dos. Nous nous retournâmes... pour être confrontés à une silhouette redoutable qui venait de surgir des ombres et s'avancait pesamment vers nous, levant ses grands bras.

— *Esau !* s'écria Celia avec horreur.

Comme elle poussait ce cri, elle brandit sa dague et bondit vers lui, telle une panthère. L'un des grands bras la repoussa de côté et le projeta sur le sol, où elle resta étendue, assommée. Puis Esau s'approcha lentement de moi. D'un bond, je me portai à sa rencontre et abattis mon gourdin sur le dessus de sa tête, de chaque once de force contenue dans mon corps. Ce coup aurait écrasé comme un œuf le crâne d'un homme ordinaire. Une fois de plus, l'homme-bête fut sauvé par son énergie primitive. Mon gourdin se brisa et vola en morceaux. Esau chancela, mais ne tomba pas. Avant que je

puisse recouvrer mon équilibre, emporté par l'élan de ce coup terrifiant, il balança lourdement son énorme poing et me frappa à la tempe, avec l'impact d'un marteau de forge. À nouveau, l'oubli et le néant me submergèrent et m'engloutirent.

Les crocs de la démence

Comme je reprenais lentement connaissance, une lumière dans mes yeux m'éblouit momentanément. Un grognement incessant retentissait à mes oreilles. Puis les brumes se dissipèrent dans mon cerveau et je vis que la lumière provenait d'une chandelle fichée sur une tablette dans la cloison de rondins. J'étais assis sur un sol de terre battue, adossé au poteau qui soutenait la toiture ; mes bras étaient tordus et ramenés derrière moi, autour de ce poteau, et mes poignets étaient attachés.

Ma prison était une petite cabane de rondins. Brusquement je reconnus l'endroit où je me trouvais. Un violent frisson me parcourut. C'était la cabane qui avait servi de « fumoir » à Jeg Buckle, des années auparavant... le « fumoir » où il suspendait les membres tranchés des pauvres diables qu'il avait assassinés et découpés en morceaux afin d'assouvir son abominable faim. J'aperçus les clous rouillés sur les cloisons, qu'il avait utilisés... saisi d'une onde de répulsion, je tirai sauvagement sur mes liens. Jeg Buckle était mort de mes propres mains, pour finir dans la panse des effroyables sauriens auxquels il avait échappé si longtemps. Pourtant son souvenir formait comme une aura immonde qui imprégnait la cabane que ses mains couvertes de sang avaient construite. Puis le grognement que j'avais entendu en reprenant connaissance chassa de mon esprit toute pensée cannibale. Avec un cri, je me rejetai contre le poteau et ramenai mes jambes sous moi.

En face de moi était accroupi un chien, un énorme bâtard aux poils gris ; ses yeux étaient des braises de feu verdâtre, ses mâchoires étaient recouvertes d'une bave dégoulinante. Un chien enragé ! Une chaîne solide mais fine était passée autour de son cou ; elle courait jusqu'à un dispositif de roues dentées, fixé sur les rondins du mur. Comme je regardais fixement ce mécanisme infernal, toute la vérité se fit en moi, et des gouttes de sueur glacée coulèrent sur mon visage.

Le chien faisait des bonds continuels dans ma direction, essayant d'arriver jusqu'à moi ; à chaque fois qu'il bondissait et tirait sur sa chaîne, les roues dentées tournaient et la chaîne se dévidait de quelques centimètres, pas plus. Une traction constante ne libérerait pas la chaîne : le chien ne pouvait pas faire un bond aussi puissant. Mais, à chaque bond, la longueur de la chaîne augmentait et l'écart entre la bête enragée et moi diminuait. Il finirait par m'atteindre, et...

Je commençai frénétiquement à me contorsionner et à tirer sur les cordes qui enserraient mes poignets. Je ramenai mes pieds sous moi et essayai de lever mes bras attachés. le long du poteau, afin de me redresser. Une fois debout, je pourrais au moins me servir de mes pieds pour me défendre. Mais, quelques centimètres plus haut, les cordes s'accrochèrent à quelque chose... la tête brisée d'un grand clou, profondément enfoncé dans le poteau. Semblable à un homme qui s'agrippe à un brin d'herbe, j'entrepris de frotter et de scier mes liens contre le morceau de métal rouillé.

Et le chien bondissait... bondissait... bondissait ! Centimètre par centimètre, il se

rapprochait de moi ! Je frottais éperdument les cordes sur le clou ; mes nerfs étaient tendus à se rompre, la sueur ruisselait sur mon visage. D'après ce que j'avais vu des méthodes de Bane, je ne croyais pas que la chaîne fût assez longue pour permettre au chien de me sauter à la gorge et de me déchiqueter, m'accordant ainsi une mort rapide et relativement clément. Non, la chaîne se déviderait juste assez pour qu'il puisse me happer et me mordre les jambes. Alors une mort lente me serait réservée... mourant de faim dans la cabane d'un cannibale, en compagnie d'un chien enragé, jusqu'à ce que les souffrances et le délire de la rage s'emparent de moi !

Les cordes commençaient à céder, mais le chien était tout près de moi. Je m'ébrouai pour faire tomber la sueur de mes yeux et redoublai d'efforts. À chaque fois qu'il bondissait vers moi, de la bave éclaboussait mes vêtements, et je me rejetais en arrière avec dégoût, comme si c'était le venin d'un cobra. Je pouvais presque sentir son haleine chaude et démentielle lorsque je plongeais mon regard horrifié dans ces yeux de braise. Ils luisaient étrangement, tels les yeux de fantômes engendrés par l'Enfer.

Les cordes s'effiloçaient, brin après brin. Si jamais je parvenais à me libérer, il me faudrait agir avec la rapidité et la prudence d'un serpent qui frappe. Qu'un seul de ces crocs ruisselants de bave transperce simplement la peau de ma main, et j'étais condamné à une mort horrible ! Les cordes cédèrent comme je bandais mes muscles dans un effort désespéré qui amena un grognement sur mes lèvres... au même instant, la chaîne se brisa également !

On avait mal calculé la solidité de cette chaîne ou sous-estimé la force du chien, il me sauta droit à la gorge, comme je ramenaï vivement mes mains de derrière mon dos. J'étais en train de me relever de ma position accroupie lorsque nous en vînmes aux prises. Ma main droite – avec une force et une précision qui étaient dues aux circonstances – le saisit à la gorge, évitant les mâchoires ruisselantes de bave, et, dans le même mouvement, le projeta violemment contre la paroi de rondins. Sa tête heurta la cloison et craqua comme unealebasse sèche. Le chien retomba sur le sol où il resta étendu, secoué d'ultimes convulsions. Il n'était plus une menace et avait cessé de souffrir... à jamais.

Épuisé et tremblant comme une feuille, je titubai et m'adossai au poteau, puis je retroussai mes manches pour examiner frénétiquement mes mains et mes bras. Je n'avais pas une seule égratignure. Pas un croc, ou une griffe, ne m'avait touché. Alors vint le contrecoup, et une onde de fureur écarlate submergea ma peur... une fureur souvent frustrée cette nuit, mais, désormais, plus rien ne pouvait l'empêcher d'exploser et de se déchaîner.

La porte était verrouillée de l'extérieur. Elle céda sous l'impact de mon corps, comme je me jetais de toutes mes forces contre le battant. Le verrou de métal tint bon, mais les gonds furent littéralement arrachés. Emporté par mon élan, je me retrouvai sous la clarté des étoiles. Je ramassai le verrou de métal... une barre longue de trois pieds, plus épaisse que le pouce d'un homme... et jetai des regards féroces à la ronde. La cabane se trouvait à une centaine de mètres de la grande maison. Des cris s'en échappèrent à cet instant, qui changèrent mon sang en glace, sans calmer pour autant la fureur écarlate qui bouillait dans mon cerveau.

Je n'avais pas fait une douzaine de pas lorsqu'une silhouette surgit des ténèbres et se

jeta sur moi. C'était l'Africain au corps rabougri ; il brandissait une hache comme il courait vers moi. J'arrêtai avec la barre de fer le coup violemment assené vers moi ; des étincelles jaillirent comme les deux armes s'entrechoquaient et tintaient bruyamment. Un instant plus tard, mon poing gauche lui brisait la mâchoire et l'étendait à terre, sans connaissance ou agonisant... peu m'importait de le savoir. Je ramassai sa hache et courus vers la fenêtre la plus proche.

*

* *

Bane était toujours assis sur son estrade – les yeux de braise, tordant d'une main nerveuse sa fine moustache – mais Joan n'était plus assise à côté de lui. Elle était étendue, entièrement nue, sur une sorte d'autel devant l'estrade. Et auprès d'elle, sous son regard éperdu d'horreur, il y avait une cage métallique aux mailles épaisses, longue de sept pieds et large de quatre. Elle était ouverte sur le dessus, mais des pointes tournées vers le bas, le long de ses rebords, empêchaient ses sinistres occupants de s'en échapper en rampant. Car elle contenait une grappe de formes qui se tordaient et sifflaient... des *moccasins*³ encore plus mortels que des serpents à sonnette. Dick Grissom était suspendu au-dessus de la cage, à moins d'un mètre. Son corps était horriblement lacéré par ces coups de fouet infernaux. Il était suspendu à l'horizontale, son visage et son torse tournés vers le bas, ses bras et ses jambes tirés en arrière, dans son dos, et attachés ensemble. Une corde passée autour de ses poignets et de ses chevilles le faisait pendre dans le vide selon un angle qui menaçait de lui briser la colonne vertébrale et de lui arracher muscles et ligaments. Cette position était un supplice atroce, et sa peau frémissante était couverte d'une sueur glacée. Pourtant c'était la mort visqueuse, attendant au-dessous de lui, qui produisait cette lueur d'épouvante immonde dans ses yeux écarquillés.

La corde au bout de laquelle il était suspendu passait par une poulie fixée dans une poutre ; l'autre extrémité était attachée à un anneau de fer, enchâssé dans un poteau de la cloison. Près de ce poteau se tenait Esau... une monstruosité velue dans la lueur de la lampe. Quel caprice du Destin avait arrêté l'évolution de son peuple oublié, en des temps incroyablement lointains, pour en faire des créatures qui n'étaient ni des hommes ni des singes ? C'était un homme de Néandertal... il appartenait à une époque qui se perdait dans les brumes de l'Aube de la Terre.

Bane prononça un mot. Esau détacha la corde, abaissa Dick de quelques centimètres, puis attacha la corde à nouveau. Les serpents dans la cage en-dessous dressèrent la tête en sifflant et cherchèrent à frapper et à atteindre l'homme qui se trouvait encore hors de leur portée. Joan, attachée sur l'autel, suppliait Bane d'une voix hystérique, brisée par l'émotion et la terreur, l'implorant d'épargner la vie de Dick.

Puis je vis autre chose... Une croix en forme de X avait été érigée sur l'estrade, derrière le fauteuil de Bane... sur celle-ci était crucifiée Celia La Tour, les mains et les pieds transpercés de pointes de fer. Elle était toujours consciente ; ses yeux, fixés sur Bane, brillaient d'une terrible lueur.

Bane tenait quelque chose dans ses mains... une cage métallique à l'intérieur de laquelle un grand rat gris courait d'un côté et de l'autre, couinant et mordant les tiges d'acier. Sur une table à côté était posé un bol de bronze ; une lanière de cuir était fixée à l'un de ses côtés. Près du bol, il y avait un brasero où rougeoyaient des braises.

Bane déclara avec un sourire sardonique :

— Tu vivras assez longtemps, Dick Grissom, pour assister à un exquis divertissement ! Ce bol de bronze va être posé et attaché sur le corps splendide et nu de ta femme... et le rat sera emprisonné à l'intérieur du bol ! Il est affamé et fou de peur. Avec les braises, nous chaufferons progressivement le bol jusqu'à ce que, poussé par la douleur, le rat commence à ronger un chemin pour sortir. Il ne peut pas ronger le bronze, mais il *peut* ronger la chair... et se frayer un chemin à travers ce corps rose et adorable que tu as tenu si souvent dans tes bras !

Dick poussa un horrible gémissement que ses propres souffrances n'avaient pu lui arracher.

— Pour l'amour de Dieu, Bane, tuez-moi de la façon que vous voudrez, mais épargnez Joan !

— Non ! hurla Joan. Tuez-moi mais laissez partir Dick !

— Ceci est inutile, dit Bane, tel un empereur prononçant un jugement. J'ai décidé que vous deviez mourir tous les deux, en même temps. Pendant que le rat sera en train de ronger et de déchiqueter tes entrailles, tes derniers instants seront encore plus poignants... puisque tu verras ton époux précipité dans cette cage remplie de reptiles !

— Tu ne peux pas faire ça ! s'exclama Dick d'une voix haletante.

— Qui m'en empêcherait ? rétorqua Bane. Personne ne sait que je suis dans cette île, en dehors de vous et de Gorman. Gorman agonise en ce moment, dans le fumoir de Jeg Buckle... et avant longtemps vous serez morts tous les deux !

— Mais pourquoi ? gémit Joan d'une façon pitoyable. Pourquoi s'acharner ainsi sur nous ?

Les yeux de Bane flamboyèrent étrangement.

— Tu m'as couvert de honte en me préférant ce bâtard ! gronda-t-il à l'adresse de Joan. Une femme ne peut insulter impunément un Fils du Soleil ! Lorsque tu m'as rejeté, ce n'est pas seulement moi que tu as trompé, mais tous les morts vénérés de l'ancienne Chine ! C'est une insulte au sang d'un millier de mandarins !

Je compris alors que Bane avait perdu la raison. Bien que de race blanche, une étrange déformation de son esprit l'avait amené à croire qu'il appartenait entièrement au pays où il était né. Sous l'emprise de cette hallucination démentielle, rien ne pourrait l'empêcher de se comporter comme un mandarin de la Chine antique, dans des circonstances semblables... rien, excepté la hache que je tenais à la main.

Je la brandis pour l'abattre sur les barreaux de la fenêtre, puis je me ravisai. Ils étaient en fer, solidement fixés dans le bois. À cet instant, dans la grande pièce, Celia La Tour éclata brusquement d'un rire terrifiant.

— Du sang ? Ce plancher sera couvert de sang avant que la nuit se termine ! De ton sang, Rackston Bane ! Je ne t'ai pas poursuivi en vain depuis l'autre bout du monde.

Bane tourna la tête et posa sur elle un regard énigmatique.

— Descends-la de la croix, ordonna-t-il.

Strozza s'avança, une paire de tenailles à la main. Comme tous les regards convergeaient vers la jeune femme clouée sur la croix, je m'éloignai de la fenêtre et contournai rapidement la maison jusqu'à la porte. J'essayai de la pousser sans bruit, mais elle était verrouillée de l'intérieur. Je regardai par un interstice dans le battant.

Strozza avait retiré les clous qui maintenaient Celia sur la croix. Elle était tombée et se traînait sur l'estrade, incapable de se tenir debout sur ses pieds mutilés. Bane s'était levé et baissait les yeux vers elle.

— Relève-la ! ordonna-t-il brusquement.

Strozza glissa ses bras sous les aisselles de Celia, la souleva et la soutint.

— Tu vivras jusqu'à ce que tu me vois mort, hein ? déclara Bane lentement. C'est ce que tu as juré, n'est-ce pas ?

— Oui, j'ai fait ce serment ! répondit-elle, fixant Bane de son regard hypnotique.

— Menteuse ! cracha-t-il comme un chat. Ton dieu n'est qu'un serpent... il ne saurait l'emporter sur les dieux antiques de la Chine ! Voici la preuve que tu mens !

Avant que je comprenne ce qu'il avait l'intention de faire, il sortit vivement une dague des replis de ses robes et la plongea dans la poitrine de la jeune femme. Strozza la lâcha et elle s'affaissa mollement. Pourtant, malgré cette horrible blessure dans son sein, elle redressa la tête vers lui, arborant toujours son sourire terrifiant, et dit :

— Ce n'est pas suffisant ! Le Grand Serpent m'a promis que je vivrais jusqu'à ce que je te vois mort !

Rendu fou furieux, j'abattis ma hache sur la porte. Les panneaux se brisèrent et volèrent en éclats. Me frayant un passage parmi les débris du battant, je fis irruption dans la pièce, hache en avant.

Bane volta sur ses talons et me lança un regard courroucé. Strozza se trouvait près de la porte, figé sur place par la stupeur. Ma hache fracassa son crâne de traître et l'étendit raide mort sur le plancher. Puis je m'élançai vers l'estrade. À ce moment, Esau se porta à ma rencontre en écartant ses bras simiesques.

Je bondis en poussant un grognement de satisfaction féroce. En cet instant, j'étais aussi primitif qu'Esau ! À deux reprises, il m'avait vaincu... mais, cette fois, toutes les chances étaient de mon côté. Je me glissais entre ces bras qui se refermaient pour me saisir, et j'abattis ma hache sur sa tête, de toute la force de mes bras et de mes épaules. Le craquement des os se brisant sous le fer, comme la hache fendait en deux son horrible crâne, fit s'irradier un feu d'exultation farouche à travers mes veines. Titubant et chancelant, cherchant aveuglément à me saisir – la tête ouverte en deux et sa cervelle en jaillissant –, Esau était toujours debout, soutenu par la terrifiante vitalité de son espèce. Mais il s'agissait des spasmes ultimes d'un organisme trop primitif pour mourir instantanément. Ses bras robustes se refermèrent sur moi et me serrèrent convulsivement, puis il frissonna et devint inerte... heureusement pour moi, car je sentis mes côtes craquer au cours de cette brève étreinte !

Comme les bras d'Esau me lâchaient et glissaient le long de son corps, j'aperçus le Chinois qui s'avançait vers moi. Il brandissait au-dessus de son épaule droite un grand sabre incurvé de bourreau. Au prix d'un effort surhumain, je projetai le corps trapu d'Esau

dans sa direction. Esau le heurta de plein fouet. Le Chinois chancela et assena un coup sauvage, me manquant de peu. Avant qu'il puisse recouvrer son équilibre, je lui fracassai le crâne avec ma hache.

Puis je me tournai vers Bane et entrevis le reflet bleuté d'un pistolet dans sa main. Je lançai ma hache, le manquai, et bondis. Je savais que du plomb brûlant allait me déchiqueter avant que je puisse l'atteindre, mais si je vivais assez longtemps pour tuer ce porc de mes mains nues... Tous deux, nous avons oublié Celia La Tour.

Elle avait rampé jusqu'aux pieds de Bane. Comme il bondissait vers le rebord de l'estrade, braquant le revolver sur moi, elle se redressa sur ses genoux, passa ses bras autour des jambes de Bane et le souleva de toute sa force de tigresse.

Une détonation retentit dans la pièce, suivie d'un hurlement terrifiant comme Bane basculait en avant... *et tombait dans la cage aux serpents !* J'eus la vision fugitive d'une masse hideuse qui se dressait et se tordait... d'une myriade de têtes qui frappaient, encore et encore... d'un corps secoué de soubresauts, presque recouvert par des formes immondes. Puis le hurlement cessa. Celia La Tour éclata de nouveau d'un horrible rire, un flot de sang jaillissant de ses lèvres.

— Le Grand Serpent avait promis que je vivrais, le temps de le voir mourir ! haleta-t-elle.

Et ce fut ainsi qu'elle mourut, toujours en riant.

Seule sa vitalité primitive lui avait permis de vivre aussi longtemps après avoir reçu ce coup de dague dans la poitrine... néanmoins, c'était une chose tout à fait incroyable !

En tremblant, je poussai la grande cage sur le côté, puis détachai la corde et descendis Dick jusqu'au sol. Je le délivrai en hâte, puis desserrai les liens de Joan. Ce fut seulement lorsque je les vis tomber dans les bras l'un de l'autre que je m'assis sur un banc, submergé par une soudaine faiblesse. Les premières lueurs de l'aube grisâtre filtraient par les fenêtres, et je les contemplai avec hébétude, tel un homme au sortir d'un cauchemar.

Le vol des aigles

Bien que les canons aient cessé de tirer, leur grondement semblait résonner encore, d'une façon obsédante, dans les collines qui dominaient les flots d'azur. À une lieue du rivage, le perdant de ce combat naval se balançait doucement sur les eaux écarlates ; juste hors de portée de canon, le vainqueur s'éloignait, s'inclinant dangereusement. C'était une scène assez commune sur la Mer Noire en cette année 1595 de Notre-Seigneur.

La galère à la haute proue qui donnait vertigineusement de la bande était un corsaire de Barbarie. La mort avait fait une ample moisson à son bord. La dunette surélevée était jonchée de morts –, des cadavres pendaient mollement en travers de la lisse portant les marques du combat ; ils étaient entassés sur la passerelle suspendue au-dessus du pont où les rameurs aux corps mutilés gisaient parmi leurs bancs mis en pièces. Même dans la mort, ceux-là n'avaient pas l'apparence d'hommes nés pour l'esclavage ; de grande taille et le teint sombre, ils avaient des traits de rapace. Dans des enclos, autour du grand mât, des chevaux fous de peur se cabraient et hennissaient.

Groupés à l'arrière, les survivants étaient au nombre de vingt ; du sang coulait de leurs nombreuses blessures. Ils étaient grands et minces, pour la plupart, en hommes qui ont passé toute leur vie sur une selle. La peau brunie et tannée par le soleil, ils ne portaient pas de barbe, mais des moustaches tombantes ; leur crâne était rasé, à l'exception d'une mèche de cheveux sur le dessus. Vêtus de pantalons amples et de grandes bottes, certains étaient coiffés de *kalpaks*, certains de casques d'acier, d'autres étaient tête nue. Certains portaient des cottes de mailles ; d'autres étaient nus jusqu'à la taille, enserrée de larges ceinturons ; leurs bras et leurs épaules musclés, brûlés par le soleil, étaient presque noirs. Ils tenaient à la main des sabres. Leurs yeux noirs se portaient sans cesse d'un côté et de l'autre. Leurs traits à tous avaient quelque chose d'aquilin... quelque chose de sauvage et d'indompté.

Ils se tenaient auprès d'un homme étendu sur la poupe. Celui-ci se mourait. Ses moustaches tombantes étaient striées de gris, son visage était couturé d'anciennes cicatrices. Sa *svitka* était largement entrouverte, laissant voir sa chemise maculée du sang qui coulait d'une blessure au flanc.

— Où est Ivan... Ivan Sablianka ? marmonna-t-il.

— Il est ici, *asavul*, répondirent-ils en chœur, comme un guerrier de grande taille s'avavançait.

— Me voici, mon oncle, dit-il en tirant sur sa moustache, l'air incertain.

Il était plus grand que n'importe lequel d'entre eux, et puissamment bâti. Bien que vêtu comme les autres, il était différent d'eux, d'une façon subtile. Ses yeux immenses étaient aussi bleus que les eaux d'une mer profonde ; sa mèche de cheveux et ses moustaches avaient la couleur de l'or travaillé.

Il se pencha pour écouter les paroles de l'*asavul* moribond.

— Il nous a échappé, frères, chuchota ce dernier. Des *sotniks* ont-ils survécu à la bataille ?

— Non, petit oncle, répondit un guerrier efflanqué, occupé à nouer un bandage de

fortune autour de son avant-bras tailladé. Tashko a avalé une balle du mauvais côté, et...

— En effet, j'ai vu les autres mourir, murmura le vieillard. Je suis le seul officier parmi vous, et j'agonise. Ivan... *kunaks*... votre tâche n'est pas terminée. Lorsque nous étions réunis autour du corps de Skol Ostap, notre hetman, nous avons fait le serment, sur notre honneur de Cosaque, de ne pas avoir de cesse jusqu'à ce que nous ayons rapporté la tête du démon qui l'avait tué, sur les rives du Dniepr, le Père des Fleuves. Nous l'avons pourchassé à travers la mer Noire, à bord de l'une de ses propres galères. À présent, au cours de l'engagement, il a réussi à nous repousser et à s'enfuir de nouveau. Mais il n'ira pas bien loin ; nous avons criblé son rafiote de boulets de canon, il va se diriger vers le rivage et accoster. Vous avez des chevaux... poursuivez-le ! Jusqu'à Istambul... jusqu'en Enfer s'il le faut ! Ivan, tu es *essaul* maintenant. Lance-toi à sa poursuite ! Meurs ou rapporte la tête d'Osman Pasha... qui... a tué... Skol... Ostap...

La tête de l'*asavul* s'inclina sur sa poitrine poissée de sang. Les Cosaques ôtèrent leurs *kalpaks* et se signèrent maladroitement. Puis leurs regards convergèrent vers Ivan Sablianka. Celui-ci mâchonnait sa moustache, l'air pensif. Il jeta un coup d'œil à la voile latine qui pendait mollement dans l'air sans vent, puis il scruta le rivage. Aucun port ni aucune ville n'était visible le long de cette côte déserte et sauvage. À partir du littoral commençaient des collines peu élevées et boisées ; elles s'élevaient rapidement vers des montagnes bleutées dans le lointain, aux cimes enneigées où le soleil déclinant lançait des reflets rougeâtres. Pour une raison connue de lui seul, Ivan en savait plus sur les mers et les navires que ses compagnons, mais il n'avait pas une idée exacte de l'endroit où ils se trouvaient. Ils avaient traversé la Mer Noire ; c'est pourquoi ils se trouvaient certainement en territoire musulman. Sans aucun doute ces collines étaient infestées de Turcs... il désignait toutes les races musulmanes de ce terme méprisant.

Il observa la galère qui s'éloignait lentement. Son équipage avait réussi à se soustraire à l'étreinte mortelle ; le navire se traînait vers une petite rivière sinuant entre les gorges encaissées des collines avant de se jeter dans la mer. De la poupe, il distinguait encore une haute silhouette, coiffée d'un casque sur lequel se reflétait le soleil. Ivan se souvint des traits sous ce casque, entrevus dans la fureur de la bataille ; un nez aquilin, une barbe noire, des yeux gris, qui avaient suscité chez le Cosaque l'impression fugace d'un demi-souvenir. C'était Osman Pasha, devenu depuis peu le fléau du Levant.

Ivan alla jusqu'à l'une des grandes rames servant de gouvernail. Il lui était impossible de poursuivre le corsaire jusqu'à l'embouchure de la rivière, mais il pourrait sans doute diriger la galère vers le rivage, jusqu'à un promontoire descendant en pente douce depuis les collines.

— Togrukh et Yermak, manœuvrez l'autre barre de gouvernail, ordonna-t-il. Dmetri et Konstantine, calmez les chevaux. Vous autres, bande de chiens galeux, pansez vos blessures ; ensuite descendez sur le pont et courbez vos échine sur les rames. Si l'un de ces porcs de Barbarie vit encore, fracassez-lui le crâne et jetez-le par-dessus bord.

Mais il n'y avait pas de survivants. Ceux que les boulets de canon tirés par leurs anciens compagnons avaient épargnés... les Cosaques les avaient taillés en pièces, comme ils brisaient leurs chaînes et tentaient de grimper vers le pont supérieur.

Ils commencèrent à nager avec application, pour amener la galère jusqu'au rivage. Le

soleil se couchait ; une brume ressemblant à une fumée délicatement bleutée flottait au-dessus des eaux sombres. Leur adversaire avait disparu après un coude de la rivière, entre les falaises, pour remonter son cours. Ivan et ses compagnons manœuvraient le navire avec obstination. La lisse à tribord était presque immergée ; les Cosaques abandonnèrent leurs rames et montèrent rapidement sur le pont supérieur. Les chevaux hennissaient de nouveau, fous de peur en voyant l'eau recouvrir le pont.

Les Cosaques scrutaient le rivage, infesté, pour ce qu'ils en savaient, de tribus hostiles, mais ils ne dirent rien. Ils obéissaient aux ordres d'Ivan avec une confiance aussi aveugle que s'il avait été élu *ataman* lors d'une assemblée régulière dans le *Sjetsch*, cette forteresse des hommes libres qui se dresse près de l'embouchure du Dniepr.

Cinq ans auparavant, Ivan avait rejoint cette Fraternité, où les hommes menaient une vie nouvelle, en même temps qu'ils changeaient de nom. Il parlait d'une façon hésitante la langue des Moscovites. Au début, il avait éveillé la méfiance, par sa répugnance à faire le signe de la croix, bien qu'il affirmât croire en Dieu. Après bien des discussions, il avait accepté un compromis, en traçant dans l'air une croix avec son épée. Mais il avait très vite fait la preuve de sa loyauté au cours des batailles contre les Musulmans, et, quelles qu'aient été sa langue et sa vie de jadis, à présent il était un Cosaque à part entière.

Son épée avait été une innovation parmi des hommes pour qui une lame incurvée était la règle. Une épée droite, longue de quatre pieds et demi, large et à double tranchant. Moins d'une demi-douzaine d'hommes sur la frontière étaient capables de la manier. Il la serrait dans ses doigts à présent, tandis qu'il était appuyé sur la barre de gouvernail inutile et regardait fixement le promontoire qui apparaissait de plus en plus proche de la galère sur le point de sombrer.

Dans la fertile vallée d'Ekrem, d'autres événements étaient en train de se produire. La rivière qui serpente entre des bandes de terre cultivée et des pâturages était teintée de rouge et les montagnes se dressant de chaque côté contemplaient une scène presque aussi ancienne qu'elles. L'horreur avait fondu sur les paisibles habitants de cette vallée, sous la forme de cavaliers à la rapacité de loups surgis de nulle part. Ils ne tournèrent pas leurs regards vers le château niché sur la pente abrupte de la montagne ; là-bas, d'autres oppresseurs étaient aux aguets.

Le clan d'Ilbars Khan, le Turcoman, chassé de Perse à la suite d'une querelle tribale et fuyant vers l'Ouest, prélevait à présent un tribut sur les villages arméniens de la vallée d'Ekrem. Ceci était un simple raid, destiné à prendre du bétail, des esclaves et du butin. Mais Ilbars Khan était un homme ambitieux et nourrissait des rêves grandioses. Dans le passé, des royaumes avaient été taillés dans ces collines.

Mais pour le moment, à l'instar de ses guerriers, il était ivre de massacre. Les cabanes des Arméniens n'étaient plus que des ruines fumantes. Les granges avaient été épargnées parce qu'elles abritaient du fourrage, ainsi que des meules de foin. Dans toute la vallée, les cavaliers au corps svelte lançaient leurs chevaux au galop, tailladant et décochant des flèches barbelées. Des hommes hurlaient comme l'acier les transperçait ; des femmes criaient comme elles étaient jetées, nues, en travers de la selle des pillards.

Les cavaliers, portant des peaux de mouton et des *kalpaks* de fourrure avaient envahi les rues du plus important des villages... un amas malpropre de cabanes, en pierre et en boue séchée. Débusqués de leurs cachettes dérisoires, les villageois s'agenouillaient, demandant grâce en vain ; lorsqu'ils cherchaient à fuir, ils étaient impitoyablement renversés et piétinés par les chevaux de leurs bourreaux.

Ce fut au cours de ce divertissement qu'Ilbars Khan perdit toute chance de se tailler un royaume. Il éperonna sa monture, passant entre les cahutes et se dirigeant vers la prairie, à la poursuite d'un pauvre diable à qui la peur de la mort donnait des ailes. La pointe de la lance d'Ilbars Khan le transperça entre les omoplates. La hampe se brisa et les sabots de son cheval piétinèrent le corps secoué de soubresauts comme il s'éloignait au galop.

— *Allah il allah !* hurlaient les guerriers sanguinaires, de la bave mouchetant leurs barbes.

Les yatagans sifflaient et s'enfonçaient dans les corps avec un choc sourd, fendaient chair et os. Un fuyard se retourna et poussa un cri éperdu : Ilbars Khan fondait sur lui, son ample cafetan flottant dans le vent et se déployant comme les ailes d'un épervier. À cet instant, les yeux écarquillés de l'Arménien aperçurent, comme dans un rêve, le visage barbu avec son nez mince et crochu, la manche retombant du bras levé qui brandissait une lueur d'acier incurvée. À cet instant également, le Turcoman vit la silhouette décharnée et voûtée, vêtue de haillons, les yeux au regard sauvage sous les cheveux plats et hirsutes, le reflet lumineux sur le canon d'un mousquet. Un cri de désespoir jaillit des lèvres de l'homme traqué... aussitôt recouvert par le grondement assourdissant du fusil à

pierre. Un nuage de fumée tourbillonnante enveloppa les deux silhouettes, au sein duquel un arc d'acier étincelant trancha l'obscurité, tel le scintillement d'un éclair. Un cheval sans cavalier surgit du nuage de fumée et s'éloigna au galop, ses rênes flottant librement. Une bourrasque soudaine chassa la fumée.

L'une des silhouettes gisant à terre se redressa sur un coude. C'était l'Arménien dont la vie s'écoulait rapidement par une horrible plaie béante en travers du cou et de l'épaule. Respirant avec difficulté, il baissa ses yeux vers l'autre forme. Le *kalpak* du Turcoman – contenant la plus grande partie de sa cervelle – se trouvait sur le sol, quelques mètres plus loin, emporté par la balle tirée à bout portant. La barbe d'Ilbars Khan était pointée vers le ciel, avec une expression comique de surprise. Le bras de l'Arménien refusa de le soutenir plus longtemps et il s'affaissa, le visage dans la poussière. Sa bouche s'emplit de boue. Il la cracha, teintée de rouge. Un rire affreux sortit de ses lèvres écumantes, puis il roula sur le dos, griffant la terre de ses doigts. Lorsque les Turcomans horrifiés arrivèrent sur les lieux, il était mort, ses lèvres figées en un abominable rictus. Il avait reconnu sa victime.

Les Turcomans, pareils à des vautours autour d'un mouton mort, étaient accroupis et discutaient au-dessus du cadavre de leur khan. Leurs paroles étaient aussi maléfiques que leur expression. Lorsqu'ils se relevèrent, le sort de tous les Arméniens vivant dans la vallée d'Ekrem avait été prononcé.

Les granges, meules de foin et étables – épargnées par Ilbars Khan – furent livrées aux flammes. Tous les prisonniers furent égorgés, les enfants jetés vivants dans les flammes, les jeunes filles violées, éventrées et jetées dans les rues ensanglantées. Près du cadavre du khan s'empilaient des têtes tranchées. Les cavaliers arrivaient au galop, brandissant par les cheveux ces lugubres trophées, et les lançaient vers la sinistre pyramide. Tout endroit susceptible de cacher un malheureux grelottant de terreur était aussitôt défoncé et fouillé.

L'un des guerriers, sondant de sa lance une meule de foin, discerna un mouvement dans la paille. Poussant un glapisement de loup, il fondit sur la meule et en sortit sa victime, l'amenant à la lumière. Il exprima grossièrement sa joie en voyant qui il avait capturé. C'était une jeune fille, mais en aucune façon l'une de ces femmes arméniennes, grasses et trapues. Lui arrachant la cape qu'elle cherchait à ramener sur son corps élancé, il reprit ses yeux de la beauté de la jeune femme, à peine dissimulée par les vêtements d'une danseuse persane. Au-dessus de son *yasmaq* diaphane, ses yeux noirs, ombrés par de longs cils teints de kohl, étaient écarquillés par la peur.

La jeune femme se débattit silencieusement comme l'homme l'empoignait brutalement et l'entraînait vers son cheval. Aussi soudaine et mortelle qu'un cobra, elle arracha une dague de son ceinturon et la plongea dans le cœur de son ravisseur. Il poussa un grognement et s'effondra, sa peau de mouton teintée de rouge. Elle bondit comme un panthère vers sa monture ; ses mouvements étaient si souples qu'elle parut voler vers la selle à haut pommeau. L'étalon hennit et sa cabra ; pourtant, elle l'obligea à volter et le lança au galop vers le haut de la vallée. Derrière elle, la meute se mit à pousser des cris et à la poursuivre. Des flèches sifflèrent autour de sa tête ; elle frissonna comme les traits la frôlaient en sifflant.

Éperonnant son cheval, elle le guida vers la paroi montagneuse au sud de la vallée, où s'ouvrait un défilé étroit. Ici la route était dangereuse ; les Turcomans tirèrent sur les rênes de leurs chevaux pour ralentir leur allure parmi les pierres et les blocs de rochers. La jeune fille, elle, encourageait toujours sa monture, filant comme une feuille chassée par le vent. Elle avait sur eux une avance de plusieurs centaines de pas lorsqu'elle arriva devant un amas de gros rochers où poussaient des tamaris. Un petit ruisseau s'écoulait parmi ces rochers qui se dressaient, telle une île, au milieu du défilé. Des hommes se trouvaient là.

Elle les aperçut parmi les rochers et ils lui crièrent de s'arrêter. Elle crut tout d'abord qu'il s'agissait d'un autre groupe de Turcomans, puis elle comprit sa méprise. Ils étaient grands et solidement bâtis ; des cottes de mailles étincelaient sous leurs manteaux et leurs turbans blancs étaient enroulés autour de casques à pointe en acier. Si les Turcomans étaient des chacals, ceux-là étaient des éperviers. Elle s'en rendit compte en un instant ; le désespoir aiguissait ses sens. Elle vit les gueules de mousquets dépassant des rochers et aperçut la flamme de mèches allumées. Elle prit aussitôt une décision. Sautant à bas de sa selle, elle courut en haut de la pente, vers les rochers, et tomba à genoux en criant :

— Aidez-moi, au nom d'Allah, le Miséricordieux, le Compatissant !

Un homme sortit de derrière les buissons et s'avança vers elle. À sa vue, elle poussa un nouveau cri, d'incrédulité, cette fois.

— Osman Pasha ! (Puis, se souvenant de sa situation désespérée, elle étreignit les genoux de l'homme et gémit :) *Yah khawand*, protège-moi ! Sauve-moi des loups qui me poursuivent !

— Pourquoi devrais-je risquer ma vie à cause de toi ? demanda-t-il avec indifférence.

— Je t'ai vu à la cour du padishah ! s'écria-t-elle frénétiquement en arrachant son voile. J'ai dansé devant toi. Je suis Ayesha, la Persane.

— Bien des femmes ont dansé devant moi, rétorqua-t-il.

— Alors je vais te donner un *talisman*, dit-elle à bout d'arguments. Écoute !

Elle lui chuchota un nom à l'oreille : il sursauta comme s'il avait été piqué. Redressant vivement la tête, il la fixa du regard comme pour sonder son âme. Un instant, il resta immobile, telle une statue ; ses yeux gris étaient songeurs. Puis, grimpant sur un énorme rocher, il fit face aux cavaliers qui survenaient au galop. Il leva une main.

— Passez votre chemin en paix, au nom d'Allah !

Pour toute réponse, des flèches sifflèrent à ses oreilles. Il sauta vers le sol et fit un geste rapide. Des mousquets se mirent à gronder depuis les rochers ; des volutes de fumée montèrent en tournoyant des taillis. Une douzaine de cavaliers roulèrent à bas de leurs selles ; les autres battirent précipitamment en retraite, hurlant de terreur. Ils firent demi-tour et repartirent à vive allure vers le bas de la vallée.

Osman Pasha se tourna vers Ayesha, qui avait modestement remis son voile. C'était un homme de grande taille ; ses yeux avaient la dureté de l'acier glacé. Ses manières exprimaient une franchise brutale, chose rare chez un Oriental. Il portait une cape de soie écarlate et un corselet aux mailles d'acier ouvragées de fils d'or. Son turban vert était maintenu autour de son casque ciselé d'argent par une broche ornée de gemmes. L'eau

salée, la poudre et le sang avaient maculé ses habits ; pourtant leur richesse était toujours évidente, même en ces temps de splendeur.

Ses hommes se rassemblèrent autour de lui ; quarante pirates des pays barbaresques, robustes et hérissés d'armes. Dans une cuvette, en retrait de la butte, des chevaux d'une race plutôt médiocre étaient à l'attache.

— Ma fille, déclara Osman Pasha d'une voix bienveillante que démentait son regard cruel, je viens de me faire des ennemis dans ce pays étranger en prenant ta défense... parce que tu as chuchoté un nom à mon oreille. Je t'ai crue...

— Si j'ai menti, que je sois écorchée vive !

— Il en sera ainsi, lui promit-il d'une voix douce. Et j'y veillerai personnellement. Tu as prononcé le nom du prince Orkhan. Que sais-tu de lui ?

— Depuis trois ans, je partage son exil.

— Où est-il ?

Elle désigna les montagnes qui surplombaient la vallée lointaine, où les tourelles du château étaient à peine visibles parmi les rochers escarpés.

— Dans cette forteresse là-bas, tenue par Afdal Shirkuh, le Kurde.

— La prendre d'assaut ne doit être guère facile, réfléchit-il.

— Fais venir le reste de tes éperviers des mers ! s'écria-t-elle. Je connais le moyen de t'introduire au cœur de cette place forte !

Il secoua la tête.

— Ceux que tu vois là constituent toute mon armée. (Remarquant son incrédulité, il ajouta) : Tu es étonnée et cela ne saurait me surprendre. Je vais t'expliquer...

Avec la franchise déconcertante que ses compagnons musulmans trouvaient si inexplicable, Osman Pasha traça à grands traits sa chute. Il ne lui dit rien de ses triomphes : ceux-ci étaient trop connus pour qu'il fût utile de les relater à nouveau. Cinq années plus tôt, il avait fait son apparition sur les eaux de la Méditerranée en tant que *reis* du fameux corsaire Seyf ed-din Ghazi. Bientôt il l'emportait en puissance sur son maître et formait sa propre flotte, ne prêtant allégeance à personne, pas même aux beys de Barbarie. Au début, il fut l'allié du Grand Turc, et accueilli avec faveur à la Sublime Porte ; puis il avait exaspéré le sultan Murad par ses attaques contre des bâtiments turcs.

Alors qu'il pillait les côtes des Dardanelles, le corsaire était tombé dans un piège tendu par une flotte ottomane ; tous ses navires, sauf deux, avaient été détruits. Le sultan avait épargné sa vie, lui confiant une mission qui revenait quasiment à une sentence de mort. En effet, le sultan lui donna l'ordre de faire voile à travers la mer Noire, de se diriger vers l'embouchure du Dniepr et de détruire un autre ennemi des Turcs... Skol Ostap, le hetman des Cosaques Zaporogues, dont les incursions sur les colonies musulmanes rendaient fou de rage le sultan.

Les Cosaques changeaient régulièrement de *Sjetsch* – leur camp fortifié – allant d'île en île pour éviter une attaque surprise. Mais un traître, un Grec, avait conduit le corsaire jusqu'à l'île sur le Dniepr, alors occupée par les guerriers libres. À cette époque, nombre d'entre eux étaient partis combattre les Tatars sur l'autre rive du fleuve. Le raid audacieux avait échoué en partie, concernant notamment la capture de Skol Ostap – gisant sans défense, une vieille blessure – du fait de la résistance farouche des Cosaques restés

auprès de lui. Au milieu de la bataille, le gros des forces Cosaques était revenu, après avoir taillé en pièces les Tatars. Osman avait fui, abandonnant l'un de ses navires entre leurs mains. Il connaissait le châtiment sanctionnant un tel échec : au lieu de rejoindre la flotte turque qui attendait au large de la côte, il avait mis le cap sur la mer Noire, aussitôt pris en chasse par les Cosaques, à bord du navire capturé par eux, obligeant son équipage à ramer tels des esclaves. Leur acharnement le surprenait ; il ignorait en effet qu'un éclat d'obus tiré par ses canons avait tué Skol Ostap, rendant fous furieux ses *kunaks*.

Il avait été rattrapé alors que le littoral était en vue. Une bataille avait suivi. Seule la révolte des rameurs à bord du navire capturé par les Cosaques avait permis au corsaire de remporter une légère victoire.

— Aussi, une fois atteinte la petite rivière, nous avons échoué la galère sur la berge. Nous aurions pu la radoubler, mais la flotte du sultan contrôle toute la mer Noire... et lorsqu'il apprendra mon échec, il donnera sans nul doute l'ordre de m'abattre à vue. Nous avons trouvé un village en amont de la rivière ; des Musulmans vivant de la pêche et cultivant des vignes. Là, nous nous sommes procurés des chevaux pour nous enfoncer au cœur des montagnes, sans savoir ce que nous cherchions exactement... une route pour quitter les colonies ottomanes ou un nouveau royaume à fonder.

Ils avaient poursuivi leur route à travers les montagnes, des jours durant, et redoutaient de tomber sur des avant-postes turcs. Osman Pasha était certain que des messagers rapides avaient déjà apporté la nouvelle de sa condamnation d'un bout à l'autre de l'empire. Indépendamment de leurs défauts, les sultans turcs étaient implacables dans leur vengeance. Il errait à l'aventure, sans plan précis, et s'en remettait à la chance.

Ayesha écouta attentivement, puis, sans faire de commentaires, commença son propre récit. Comme Osman le savait parfaitement, lorsqu'un sultan montait sur le trône, il faisait tuer ses frères et les enfants de ses frères. Cette coutume, discutable d'un point de vue moral, avait sauvé l'empire de nombre de guerres civiles désastreuses. En effet, chaque prince ottoman considérait que le trône lui revenait de droit. Parfois, au lieu de la flèche fatale, c'était la prison.

Tel avait été le sort du prince Orkhan, fils de Selim l'Ivrogne et frère de Murad III. Lorsque Selim était mort, après une vie de débauche, Murad avait remporté la course vers la capitale. C'était une autre coutume en vigueur parmi les Turcs : la couronne revenait au premier des fils du défunt sultan à se présenter à Istambul après l'annonce du trépas. Les vizirs et beys, redoutant une guerre civile, acclamaient et reconnaissaient le premier arrivé. Et celui-ci, à son tour, achetait les Janissaires en leur faisant des présents somptueux, puis entreprenait d'éliminer ses frères. Pourtant, même avec cet avantage, Murad qui était un faible, n'aurait pu l'emporter sur son frère au tempérament impétueux, sans la favorite de son harem, Safia, une Vénitienne appartenant à la famille Baffo. En réalité, c'était elle qui régnait sur la Turquie : du fait de ses ruses – ainsi les Vénitiens appelés à l'aide de Murad –, Orkhan fut contraint de s'exiler.

Il se réfugia à la cour de Perse, mais découvrit que le shah échangeait des lettres avec Safia, afin de l'empoisonner. Au cours d'une tentative pour aller en Inde, il avait été capturé par une tribu nomade, les Bashkirs : reconnu, il avait été vendu aux Ottomans. Orkhan pensa que son sort était définitivement réglé, mais Murad n'osa pas le faire

étrangler. En effet, Orkhan était resté populaire auprès du peuple, et tout particulièrement auprès des Mameluks d'Égypte assujettis mais toujours prêts à se révolter, et des *Sipahis*, les propriétaires terriens indépendants d'Anatolie. Aussi il fut conduit et enfermé dans un château proche d'Erzeroum, et on lui procura tous les plaisirs et toutes les formes de luxure, dans le but d'amollir sa nature fouguese.

Ceci était en train de se produire, déclara Ayesha. Elle était l'une des danseuses envoyées pour le distraire. Elle était tombée follement amoureuse du beau prince et, au lieu de chercher à le détruire, s'était efforcée de lui faire retrouver sa force et sa virilité. Elle avait si bien réussi – sans être jamais soupçonnée, néanmoins – que le prince avait été emmené, dans la plus grande hâte et en secret, d'Erzeroum et escorté vers les montagnes sauvages au-dessus d'Ekrem, pour être confié à la garde d'El Afdal Shirkuh, un chef cruel, à moitié brigand. Sa famille vivait dans ce château depuis plus d'une génération. Il se comportait comme un seigneur féodal envers les habitants de la vallée, leur imposait un lourd tribut et les dépouillait... sans les protéger.

— Nous sommes ici depuis plus d'une année, conclut Ayesha. Le prince Orkhan a sombré dans l'apathie. En le voyant, jamais on ne reconnaîtrait le jeune aigle conduisant ses cavaliers égyptiens contre les Janissaires. La captivité, le vin et le *bhang* ont abruti ses sens. Il reste assis sur ses coussins, comme en transe, et s'anime seulement lorsque je chante ou danse pour lui. Pourtant, dans ses veines coule le sang des conquérants et il est l'image même de son grand-père, Suliman le Magnifique. Hélas, à présent, il ressemble à un lion assoupi...

« Lorsque les Turcomans ont fait irruption dans la vallée, je me suis glissée hors du château pour rechercher Ilbars Khan. J'avais entendu parler de ses ambitions et j'espérais qu'il serait suffisamment audacieux pour venir en aide à Orkhan. Que les ailes du jeune aigle sentent à nouveau le vent, et il prendra son essor, secouant la torpeur de son cerveau ! Il redeviendra Orkhan le Splendide ! Mais je suis arrivée pour assister à la mort d'Ilbars Khan : ensuite les Turcomans sont devenus pareils à des chiens enragés. J'ai pris peur et me suis cachée, mais ils m'ont découverte.

« O seigneur, aide-nous ! Quelle importance si tu n'as pas de navires et disposes seulement d'une poignée d'hommes ? Des royaumes ont été bâtis avec encore moins ! Lorsqu'on saura que le prince est libre – et que tu es avec lui –, les gens accourront en foule vers nous ! Les seigneurs féodaux, les *Timariotes*, l'ont toujours soutenu. En vérité, s'ils avaient connu l'endroit de sa captivité, ils auraient démantelé cette forteresse pierre après pierre ! Le sultan est abruti par la boisson. Le peuple déteste Safia et son fils bâtard, Muhammad.

« La plus proche garnison turque se trouve à trois jours de route d'ici. La vallée d'Ekrem est isolée ; seuls les nomades kurdes et les malheureux Arméniens la connaissent. On peut sans danger rêver à un empire. Toi aussi tu es un hors-la-loi : unissons nos efforts pour délivrer Orkhan et le mettre sur le trône qui lui revient légitimement ! S'il est Padishah, fortune et honneurs te reviendront, alors que Murad ne t'offre rien... sinon une flèche barbelée ! »

Elle était à genoux et agrippait de ses doigts blancs la cape d'Osman ; ses yeux noirs flamboyaient de passion. Osman resta silencieux, mais des lueurs glacées dansaient dans

ses yeux gris acier. Il savait que la jeune fille disait la vérité. Orkhan était resté populaire, et il ne sous-estimait pas son propre pouvoir. Faiseur de roi ! C'était un rôle dont il avait toujours rêvé. Et cette aventure insensée, avec la mort ou un trône pour récompense, était de nature à exalter son âme fouguese. Il éclata de rire et – quels que fussent les crimes qui entachaient ses mains – son rire était aussi sonore et impétueux qu'un vent de tempête.

— Nous aurons besoin des Turcomans, déclara-t-il.

La jeune fille battit des mains et poussa un cri de joie.

— Halte, *kunaks* !

Ivan Sablianka tira sur les rênes de son cheval et regarda autour de lui. tendant son cou musclé. Derrière lui, ses compagnons s'arrêtèrent, dans un cliquetis d'armes. Ils se trouvaient dans un défilé étroit, flanqué de pentes abruptes, recouvertes de sapins rabougris. Devant eux, une petite source coulait parmi les arbres disséminés et ruisselait le long d'une rigole tapissée de mousse.

— De l'eau, enfin ! grogna Ivan. Pied à terre !

Les Cosaques mirent pied à terre, ôtèrent les selles et laissèrent les chevaux fourbus s'abreuver tout leur soûl, avant d'étancher leur propre soif. Depuis des jours ils suivaient la piste des Barbaresques. Le seul signe de vie qu'ils eussent aperçu depuis leur départ de la côte était un amas compact de huttes parmi les rochers, abritant des créatures vêtues de peaux, à l'aspect indéfinissable : elles s'étaient enfuies en hurlant à leur approche. Le village avait été pillé par les Barbaresques ; les Cosaques eurent bien du mal à trouver de quoi nourrir les chevaux. Pour les hommes, il n'y avait rien à manger.

Leurs fontes, qu'ils avaient remplies de vivres au village proche de la rivière, étaient vides à présent. Les Barbaresques avaient prélevé un lourd tribut sur les entrepôts, et les Cosaques, venant après eux, les avaient entièrement pillés. Il y avait peu d'herbe pour les chevaux dans ces montagnes. À présent, les Cosaques étaient sans nourriture, tant pour les hommes que pour les chevaux, et ils avaient perdu la piste de ceux qu'ils poursuivaient.

Le soir précédent, à la tombée de la nuit, constatant qu'ils rattrapaient leur proie, comme le montraient les traces récentes, ils avaient continué de l'avant, à une allure téméraire, dans l'espoir de fondre sur le camp des Barbaresques au milieu de la nuit. Mais, dans les ténèbres, ils s'étaient égarés dans un dédale de ravines encaissées et avaient erré au hasard. À présent, avec l'aube, ils avaient trouvé de l'eau, mais ils étaient perdus et leurs chevaux étaient harassés. Pourtant les Cosaques n'eurent pas un seul mot de reproche à l'adresse d'Ivan, dont l'imprudence était responsable de leur situation présente.

— Prenez un peu de repos, grommela-t-il. Togrukh, tu monteras la première garde, avec Stefan et Vladimir. Lorsque le soleil sera au-dessus de ce sapin, tu en réveilleras trois autres. Je pars en reconnaissance dans cette gorge.

Il s'éloigna à grand pas vers le haut du défilé et disparut bientôt au sein de la végétation luxuriante. Les pentes se changèrent en de hautes falaises dont les parois à pic se dressaient depuis le sol jonché de rochers. Puis, avec une soudaineté terrifiante, une forme sauvage, à l'apparence hirsute, bondit d'un enchevêtrement de fourrés et se dressa devant le Cosaque. La respiration d'Ivan siffla entre ses dents comme son épée étincelait au soleil. Il retint son geste en voyant que la créature était désarmée.

C'était un homme desséché et rabougri, semblable à un gnome, vêtu de peaux de mouton. Ses yeux hagards et brillants notèrent chaque détail du gigantesque Cosaque, depuis sa mèche de cheveux jusqu'aux bottes à talon d'argent, la cotte de mailles glissée

dans des pantalons amples, les crosses des pistolets dépassant de la large ceinture de soie.

— Dieu de mes pères ! s'exclama le vagabond dans la langue des Cosaques. Que fait un membre de la Fraternité Libre dans cette région infestée de Turcs ?

— Qui es-tu ? grogna Ivan avec circonspection.

— J'étais le fils d'un *kral* des Arméniens, répondit l'autre avec un rire féroce. Appelle-moi Kral. Pour un proscrit, un nom est aussi bon qu'un autre. Que viens-tu faire ici ?

— Qu'y a-t-il après ce défilé ? répliqua Ivan.

— Au-delà de cette crête, tu trouvera un entrelacs de petits ravins et de rochers. Si tu poursuis ton chemin à travers ce labyrinthe, tu arriveras en vue de la vallée d'Ekrem. Jusqu'à hier, c'était la demeure de ma tribu... aujourd'hui elle ne contient que des ossements calcinés.

— Y a-t-il de la nourriture là-bas ?

— Oui... et la mort aussi. Une horde de Turcomans occupe la vallée.

Alors qu'Ivan méditait ces paroles, un bruit de pas le fit se retourner vivement. Il aperçut Togrukh qui venait dans sa direction.

— *Hai !* (Ivan fronça le sourcil.) Je t'avais dit de monter la garde pendant que les *kunaks* dormaient !

— Les *kunaks* ont trop faim pour dormir, rétorqua le Cosaque d'un air maussade, lançant un regard méfiant vers l'Arménien.

— Que le diable t'emporte, Togrukh, gronda le grand guerrier. Je ne suis pas un magicien pour faire apparaître de la nourriture comme cela ! Ils devront ronger leurs pouces jusqu'à ce que nous trouvions un village à piller...

— Je peux t'amener à un endroit où il y a assez de nourriture pour contenter toute une armée, l'interrompit Kral.

— Ne te moque pas de moi, *ermenie*. fit Ivan d'une voix lourde de menaces. Tu viens de dire que les Turcomans...

— Non ! s'écria Kral. Je parle d'un endroit, tout près d'ici, ignoré des Musulmans, où nous entreposons secrètement nos réserves de nourriture. Je m'y rendais justement lorsque je t'ai aperçu.

Togrukh lança un regard à Ivan qui sortit et arma un pistolet.

— Alors montre-nous le chemin, dit le Zaporogue, mais je te préviens... au premier faux mouvement, *bang !* Je te loge une balle dans la tête !

De nouveau l'Arménien éclata de son rire sauvage et insolent, puis leur fit signe de le suivre. Il se dirigea vers la falaise la plus proche, tâtonna parmi les buissons et découvrit ainsi une fissure dans la paroi rocheuse. Les invitant d'un geste à l'imiter, il se baissa et se glissa à l'intérieur.

— Dans cette tanière de loup ? fit Togrukh d'un ton soupçonneux.

Mais Ivan suivit l'Arménien, bientôt imité par Togrukh. Ils se retrouvèrent non pas dans une caverne, mais dans une étroite crevasse. Au-dessus de leurs têtes, un étroit ruban de ciel bleu apparaissait entre les parois abruptes. Une quarantaine de pas plus loin, ils débouchèrent dans un vaste espace de forme circulaire, cerné de hautes parois : au premier regard, cela faisait penser à une ruche monstrueuse.

— Ce sont les tombes d'un peuple très ancien et inconnu, déclara Kral. Leurs

ossements sont tombés en poussière depuis longtemps. Mon peuple avait emmagasiné dans ces cavernes des réserves de nourriture, pour les temps de famine. Prenez tout ce que vous voudrez, puisqu'il n'y a plus d'Arméniens pour en profiter.

Ivan regarda avec curiosité autour de lui. Il avait l'impression de se trouver au fond d'un gigantesque puits. Le sol était formé par une roche dure, usée et polie comme par des pieds depuis dix mille générations. Les parois étaient percées de centaines d'anfractuosités, sombres et profondes, disposées en des alignements réguliers ; les rangées se superposaient jusqu'en haut de la paroi, d'une manière vertigineuse. Tout en haut apparaissait un rond resserré de ciel bleu où planait un vautour, formant un point noir.

— Ton peuple aurait dû vivre dans ces cavernes, dit Togrukh. Un seul homme pourrait défendre l'entrée de cette crevasse contre toute une horde.

L'Arménien haussa les épaules.

— Ici il n'y a pas d'eau. Lorsque les Turcomans ont déferlé dans la vallée, nous n'avons pas eu le temps de nous réfugier dans la montagne. Mon peuple était pacifique ; il désirait seulement cultiver la terre.

Togrukh secoua la tête, incapable de comprendre de telles natures. Kral était en train de tirer des sacs de cuir contenant du blé, du riz, du fromage et de la viande séchée, ainsi que des outres remplies de vin aigre, entassées dans les anfractuosités du bas.

— Va chercher quelques-uns de nos hommes ; ils t'aideront à porter ces sacs, *kunak*, ordonna Ivan, les yeux fixés vers le ciel. Moi, je reste ici, avec Kral.

Togrukh s'éloigna d'un pas fier, ses talons d'argent tintant sur le sol, et Kral tira Ivan par la manche.

— À présent, est-tu convaincu que je suis loyal envers toi, *effendi* ?

— Oui, par Dieu, répondit Ivan en mâchonnant une poignée de figes sèches. Tout homme qui me conduit à de la nourriture est nécessairement un ami. Mais où se trouvaient les villages de ce peuple très ancien ? Ils ne pouvaient pas faire pousser du blé dans ce défilé rocheux au dehors !

— Ils vivaient dans la vallée d'Ekrem.

— Dans ce cas, pourquoi n'enterraient-ils pas leurs morts plus près ? La route doit être longue et pénible pour venir ici, depuis la vallée d'Ekrem.

Les yeux de Kral brillèrent comme ceux d'un loup affamé.

— C'est le secret qui se trouve au cœur de ces collines, secret connu seulement de mon peuple. Pourtant je te le révélerai, puisque tu as confiance en moi.

— Eh bien, Kral, dit Ivan en mangeant avec délices, nous autres Zaporogues n'avons pas besoin de mentir et de nous cacher. Nous étions sur les traces de ce démon à l'âme noire. Osman Pasha le corsaire ; il se trouve quelque part dans ces montagnes...

— Osman Pasha est seulement à trois heures de marche d'ici, lui apprit Kral.

— Ha ! (Ivan jeta ses figes et saisit son épée ; ses yeux bleus flamboyaient d'impatience.) Conduis-moi jusqu'à lui !

— Prends garde, *kubadar* ! s'écria Kral. Il dispose de quarante corsaires, armés de mousquets, retranchés dans le défilé de Diva. Arap Ali et cent cinquante Turcomans se sont mis sous ses ordres. Combien de guerriers as-tu, *effendi* ?

Ivan tira sur sa moustache, sans répondre, la mine renfrognée. Il se gratta la tête, se demandant ce qu'un *ataman* aurait fait en de telles circonstances. Réfléchir intensément lui donnait toujours envie de dormir, et il détestait cet effort. La tête lui tournait et ses bras musclés frissonnaient, si grand était son désir de dégainer sa grande épée et d'oublier l'ennui de la réflexion en assenant de formidables coups. Bien qu'il fût le meilleur bretteur du *Sjetsch*, il n'avait jamais exercé les fonctions de chef. À présent, il maudissait cette obligation... prendre des décisions et donner des ordres à ses compagnons. Il était plus perspicace que ses *kunaks*, mais il savait que ce n'était pas une grande preuve de sagesse. Comme lui, ils étaient impétueux et imprévoyants. Bien commandés, ils étaient invincibles ; sans un chef de valeur ils gaspilleraient leur vie inutilement, pour une lubie. Il avait commis une erreur en continuant de l'avant, la veille, après la tombée de la nuit ; pourtant, ce fait ne leur était sans doute pas venu à l'esprit. Kral l'observait attentivement, déchiffrant les diverses expressions qui se lisaient sur le visage du Cosaque, plongé dans un abîme de perplexités.

— Osman Pasha est-il ton ennemi ?

— Mon ennemi ! répéta Ivan d'un ton ulcéré. Si je l'attrape, je garnirai ma selle avec sa peau !

— *Pekki* ! Alors viens avec moi, *Kazak*, et je te montrerai ce qu'aucun homme – à part les Arméniens – n'a vu depuis un millier d'années !

— Qu'est-ce ? demanda Ivan avec méfiance.

— Une route mortelle pour nos ennemis !

Ivan fit un pas, puis s'arrêta.

— Attends. Voici mes frères. Tu entends comme ils jurent, ces chiens !

— Renvoie-les avec de la nourriture, chuchota Kral, comme une demi-douzaine de guerriers surgissaient de la crevasse et regardaient autour d'eux avec stupéfaction.

Ivan leur fit face d'un air important, jambes écartées, torse bombé, pouces glissés dans son ceinturon.

— Prenez ces sacs et portez-les jusqu'à la source, *kunaks*, fit-il avec un grand geste. Je vous avais bien dit que je trouverais de la nourriture.

— Et toi ? s'enquit Togrukh, piqué par le démon de la curiosité, tout en mâchonnant une tranche de *pasderma*, de la viande de mouton séchée au soleil.

— Ne t'inquiète pas pour moi ! rugit Ivan. Ne suis-je pas *essaul* ? J'ai à parler avec Kral. Retournez au camp, mangez et buvez tout votre soûl, et que le diable vous emporte !

Comme le claquement de leurs bottes diminuait au fond du passage, Kral le précéda, grimpant une série de marches taillées dans la paroi rocheuse. L'escalier se terminait au-dessus de la dernière rangée de tombes et aboutissait à l'entrée d'une caverne beaucoup plus grande que les autres. Ivan pouvait se tenir debout dans cette caverne ; il s'aperçut qu'elle s'étendait et disparaissait dans les ténèbres.

— Les premiers habitants de la vallée d'Ekrem empruntaient ce passage souterrain pour apporter leurs morts jusqu'ici, dit Kral. Nous allons suivre ce tunnel ; à l'autre extrémité, nous nous trouverons au dos du château du Kurde, el Afdal Shirkuh. qui surplombe Ekrem.

— À quoi cela nous servira-t-il ? grogna Ivan.

— Écoute bien ! (Kral s'accroupit dans la pénombre et s'adossa à la paroi de la caverne.) Hier, lorsque le massacre a commencé, j'ai lutté un moment contre ces chiens de *Turki*. Tous mes compagnons sont tombés autour de moi, égorgés et mutilés ; alors, j'ai fui la vallée, vers la montagne, suivant la gorge de Diva. Au milieu de cette gorge, il y a un grand amoncellement de rochers, dissimulés par des fourrés, où avaient pris position des soldats inconnus. Je me suis retrouvé parmi eux avant de m'en rendre compte. Ils m'ont frappé avec les canons de leurs pistolets, et attaché ; puis ils m'ont demandé ce qui se passait dans la vallée. En effet, tandis qu'ils descendaient le défilé, ils avaient entendu des coups de feu et des cris. Faisant halte, ils s'étaient retranchés parmi les rochers. Ils comptaient envoyer des éclaireurs en reconnaissance. Ces hommes étaient des pirates de Barbarie et leur chef se nommait Osman Pasha.

« Alors qu'ils me questionnaient une jeune fille a surgi comme une folle, sur un cheval au galop ; les Turcomans étaient à ses trousses. Sautant à terre, elle a imploré l'aide d'Osman Pasha ; je l'ai tout de suite reconnue. C'était la danseuse persane demeurant au château. Une salve de mousquets a dispersé les Turcomans ; ensuite Osman Pasha a parlé avec la jeune fille, Ayesha, m'oubliant complètement. Je me trouvais à proximité ; aussi ai-je entendu toute leur conversation.

« Depuis plus d'une année, Shirkuh a un prisonnier de marque dans son donjon. Je le sais parce que j'ai apporté au château du grain et des moutons... pour être payé à la façon des Kurdes, avec des injures et des coups. *Kazak*, le prisonnier est Orkhan, le frère de Murad, le *Padishah* ! »

Le Cosaque poussa un grognement de surprise.

— Ayesha a appris tout cela à Osman, et a juré de l'aider à délivrer le prince. Comme ils parlaient, les Turcomans sont revenus et se sont arrêtés à bonne distance, vindicatifs mais prudents. Osman les a hélés et a eu une longue conversation avec Arap Ali, le nouveau chef de ces brigands depuis la mort de leur khan. Finalement le Turcoman a escaladé la barrière des rochers et s'est assis près du feu, pour partager le pain et le sel avec Osman. C'est ainsi que tous les trois ont dressé un plan pour délivrer le prince Orkhan et le mettre sur le trône.

« Ayesha a découvert une entrée secrète permettant d'accéder au château. Aujourd'hui, peu avant le coucher du soleil, les Turcomans doivent se présenter devant le château et l'attaquer. Tandis qu'ils attireront ainsi l'attention des Kurdes sur eux, Osman et ses pirates s'introduiront dans le château par cette entrée secrète. Ayesha leur ouvrira la porte ; ils iront chercher le prince et s'enfuiront dans les collines pour recruter des soldats. Comme ils parlaient, la nuit est tombée ; j'ai rongé mes cordes et je me suis échappé.

« Tu as soif de vengeance... voilà l'occasion de te venger et de devenir riche ! Je vais te montrer comment prendre au piège Osman. Tue-le... tue la jeune fille... massacre toute la bande, sauf Orkhan. Tu pourras extorquer une importante somme d'argent à Safia, en échange du prince. Elle paiera volontiers pour écarter Orkhan de sa route, ou pour le faire étrangler. »

— Conduis-moi, grogna le Cosaque, toujours incrédule.

Kral tâtonna dans un recoin de la caverne, parmi des sacs de grain, et en sortit une

torche qu'il alluma avec une pierre à briquet. Comme il s'éloignait dans le tunnel, le Zaporogue le suivit, dégainant sa grande épée.

— Ne me joue pas un mauvais tour, Kral, prévint-il. Sinon ta tête volera de tes épaules !

Le rire de l'Arménien résonna, féroce et amer, dans la pénombre.

— Quel intérêt aurais-je à livrer des Chrétiens à ceux qui ont massacré mon peuple ?

Le sol lisse du tunnel, où trois chevaux auraient pu avancer de front, descendait en pente douce. De temps à autre, de courtes volées de marches permettaient d'accéder aux niveaux inférieurs. Ivan n'avait aucune idée de la distance qu'ils avaient parcourue lorsqu'il entendit le bruit d'une cascade. Le tunnel se terminait en cul-de-sac et aboutissait brusquement à un énorme bloc de pierre, de forme symétrique. Une lumière grisâtre filtrait sur les rebords. Kral éteignit la torche ; Ivan l'entendit grogner et souffler dans les ténèbres. La dalle de pierre pivota et tourna sur le côté ; un rideau d'argent étincela devant les yeux du Cosaque.

Ils se trouvaient à l'entrée du souterrain : celle-ci était dissimulée par une nappe d'eau se déversant du haut de la falaise. Depuis le bassin couvert d'écume au pied de la chute d'eau, un étroit ruisseau s'écoulait rapidement vers le bas de la gorge. Kral désigna un promontoire rocheux : il s'éloigna de l'orifice de la caverne et longea le bassin. Ivan le suivit, après avoir soigneusement enveloppé dans sa ceinture de soie ses cornes de poudre et ses mèches de pistolet. Traversant d'un bond le mince rideau liquide, il se retrouva dans une gorge qui s'enfonçait à travers les collines comme un couteau acéré. Elle ne dépassait jamais une largeur de cinquante pas et était flanquée de parois abruptes. Aucune végétation ne poussait nulle part, à l'exception d'une mince frange le long du cours d'eau. Celui-ci serpentait au fond du canyon pour s'élancer par une étroite crevasse dans la falaise opposée. Il se jetait finalement dans la rivière qui traversait la vallée d'Ekrem. La cascade dissimulait complètement l'entrée du tunnel et l'ouverture secrète.

Ivan suivit Kral en haut de la gorge sinueuse. En moins de trois cents pas, ils avaient perdu de vue la chute d'eau. Seul un vague murmure parvenait à leurs oreilles. Le sol montait rapidement. Peu après, Kral se rejetait en arrière, saisissant le bras de son compagnon. Un arbre rabougri saillait de la paroi rocheuse ; l'Arménien se tapit derrière celui-ci et tendit le doigt.

Le Zaporogue grogna. Devant eux, la gorge se poursuivait encore sur quatre-vingts pas et se terminait par un cul-de-sac. Sur la droite, la falaise semblait se modifier d'une curieuse manière. Ivan la considéra un long moment avant de comprendre qu'il regardait un mur construit par l'homme. Ils se trouvaient quasiment au dos d'un château bâti sur les falaises, dans un creux de terrain. Son mur se dressait à pic depuis le bord d'une profonde crevasse. Aucun pont n'enjambait ce ravin et la seule entrée apparente dans la muraille était une porte massive, bardée de fer.

— La fille, Ayesha, s'est échappée par ce sentier, lui apprit Kral. Cette gorge s'étend presque parallèlement à l'Ekrem. Elle se resserre à l'ouest et rejoint finalement la vallée où se trouvaient les villages de mon peuple. Les Kurdes ont obstrué l'entrée avec des rochers ; de cette façon, le sentier est invisible depuis la vallée extérieure, à moins de connaître son existence. Ils empruntent rarement ce chemin et ignorent tout du tunnel

derrière la cascade, ou des Cavernes des Morts. Ayesha ouvrira cette porte à Osman.

Ivan mordillait sa moustache. Il désirait ardemment mettre à sac le château, mais ne voyait aucun moyen d'y accéder. Le ravin était trop large pour qu'un homme puisse le franchir d'un bond, et il n'y avait pas de saillie rocheuse, le long de la lèvre opposée, où s'agripper.

— Par Allah, Kral, dit-il, j'aimerais bien jeter un coup d'œil à cette fameuse vallée.

L'Arménien considéra le corps puissant du Cosaque et secoua la tête.

— Il y a une voie que nous appelons la Route de l'Aigle, mais elle n'est pas faite pour toi.

— Par Dieu ! rugit Ivan, piqué au vif. Un païen vêtu de peaux de bêtes serait un meilleur grimpeur qu'un Zaporogue ? Je te suivrai partout où tu oseras aller !

Kral haussa les épaules et, faisant demi-tour, redescendit vers le fond de la gorge. Alors qu'ils arrivaient en vue de la chute d'eau, il s'arrêta devant ce qui ressemblait à une cheminée peu profonde, rongée par les intempéries, s'élevant le long de la paroi. Regardant plus attentivement, Ivan aperçut une série de trous – des prises pour les mains – peu profonds, creusés dans la roche.

— Que les chiens te dévorent, Kral, grommela-t-il. Un singe serait incapable de grimper en haut de cette paroi !

Kral eut un sourire sans joie.

— Défais ta ceinture et je t'aiderai.

L'orgueil d'Ivan le disputait à sa curiosité. D'un mouvement brusque il se débarrassa de ses bottes à talon d'argent, puis déroula sa ceinture... une solide longueur de soie. Il noua une extrémité à son ceinturon d'épée, et l'autre à la ceinture de l'Arménien. Puis ils entreprirent cette escalade vertigineuse. Le Cosaque grimpait à la suite de Kral, s'agrippant à la paroi, enfonçant dans les cavités ses orteils et ses doigts. À maintes reprises, son sang se changea en glace comme il glissait et manquait tomber ; une demi-douzaine de fois, seul Kral le sauva d'une mort certaine. Mais ils arrivèrent finalement en haut de l'arête rocheuse. Ivan s'assit, laissant pendre ses pieds dans le vide, et s'efforça de recouvrer son souffle. La gorge sinuait sous eux, semblable à la trace d'un serpent. Il regarda au-delà de la paroi opposée, au sud, et contempla la vallée d'Ekrem traversée par la rivière au cours sinueux.

De la fumée montait toujours, flottant paresseusement, des étendues noircies qui, la veille encore, avaient été des villages. Au fond de la vallée, sur la berge droite de la rivière, un certain nombre de tentes en peau étaient dressées. Ivan aperçut des hommes aller et venir à proximité de celles-ci. Les Turcomans, lui apprit Kral, et il montra du doigt, en haut de la vallée, l'ouverture d'un défilé étroit où les pirates de Barbarie avaient établi leur campement. Pourtant le château retenait toute l'attention d'Ivan.

Il était solidement posé sur un promontoire rocheux qui saillait des falaises et dominait la vallée. Le château était tourné vers la vallée, entièrement entouré d'un mur massif, haut de vingt pieds. Une porte imposante, flanquée de tours percées de meurtrières pour les archers, commandait la pente descendant vers la vallée.

Celle-ci n'était pas très escarpée et pouvait être gravie facilement, mais elle était à découvert et n'offrait aucun abri. Ivan jura.

— Le diable lui-même ne pourrait prendre d'assaut ce château. Comment pourrions-nous arriver jusqu'au frère du sultan, avec tous ces rochers ? Conduis-moi plutôt à Osman Pasha. Je veux ramener sa tête au *Sjetsch* !

— Sois moins impatient si tu désires garder la tienne. *Kazak*, répliqua Kral d'un ton sévère. Que vois-tu dans cette gorge ?

— Seulement un tas de pierres nues et une frange de verdure le long du ruisseau, grommela Ivan en tendant son cou musclé.

Kral eut un rictus cruel.

— *Taib* ! As-tu remarqué que cette frange est plus dense sur le côté droit, lequel est aussi plus élevé ? Écoute-moi attentivement ! Cachés derrière la chute d'eau, nous pouvons guetter l'arrivée des pirates de Barbarie en haut de la gorge. Ensuite, pendant qu'ils seront occupés au château de Shirkuh, nous nous dissimulerons parmi les fourrés, le long du ruisseau, et les attaquerons à l'improviste, à leur retour. Nous les tuerons tous, sauf Orkhan, que nous ferons prisonnier. Ensuite nous emprunterons de nouveau le tunnel, jusqu'aux chevaux, et repartirons vers ton pays.

— Ce plan me plaît, fit Ivan en tortillant sa longue moustache. Nous prendrons une galère aux Turcs. Nous nous en approcherons à la nage, de nuit, un sabre entre les dents, et grimperons à bord. Ensuite un bref combat... taillader et pourfendre ! Voilà ce que nous ferons. Nous couperons les têtes des *begs* et obligerons les autres à ramer pour quitter cette côte. Qu'est-ce ?

Kral se raidit. Des cavaliers quittaient au galop le camp éloigné des Turcomans et cravachaient leurs montures pour qu'elles traversent la rivière peu profonde. Le soleil lançait des reflets lumineux sur les pointes des lances. Sur les remparts du château, des casques apparurent et étincelèrent.

— L'attaque ! s'écria Kral, le regard de braise. *Janam* ! Ils ont changé leurs plans ; ils devaient attaquer seulement au coucher du soleil ! *Chabuk*... vite ! Nous devons être redescendus avant l'arrivée des autres. Autrement nous serons pris au piège comme des rats !

Il regarda vers le bas du défilé, disparaissant à l'ouest telle une entaille parmi les collines, et plissa les yeux pour apercevoir le reflet métallique d'un bouclier ou d'un casque. Apparemment, il n'y avait personne. Ils revinrent rapidement vers la cheminée naturelle, et le gigantesque guerrier entreprit de redescendre, poussant des jurons amers comme il s'écorchait les coudes contre la paroi.

La descente lui parut encore plus périlleuse que la montée, mais ils se retrouvèrent finalement dans la gorge. Kral se hâta vers la cascade, une silhouette voûtée, furtive et grotesque avec ses peaux de mouton. Il poussa un soupir de soulagement comme ils atteignaient le bassin, suivaient la saillie rocheuse et s'élançaient sous la chute d'eau. Comme ils s'avançaient vers l'obscurité du souterrain, Kral saisit le bras bardé de fer d'Ivan. Au-dessus du vacarme de l'eau se déversant de la falaise, il avait entendu le cliquetis de l'acier heurtant la pierre. Ils regardèrent à travers l'écran : sa lueur argentée rendait chaque chose irréaliste et spectrale, tout en les dissimulant aux yeux de quiconque se trouvant au dehors. Ils avaient regagné leur refuge juste à temps.

Un groupe d'hommes apparut dans le défilé... des hommes de grande taille, portant

des hauberts et des casques enturbannés. À leur tête s'avavançait un homme plus grand que les autres, à la barbe noire et aux traits de rapace. Ses yeux gris parurent sonder les yeux bleus du gigantesque Cosaque, comme il regardait dans la direction de la cascade. Un profond soupir s'échappa des lèvres d'Ivan, et sa main d'acier se crispa convulsivement sur la poignée de son épée. Impulsivement, il fit un pas en avant, mais Kral passa ses bras autour de sa taille et s'accrocha désespérément à lui.

— Au nom de Dieu, *Kazak* ! chuchota-t-il avec terreur, n'expose pas nos vies en vain ! Nous allons les prendre au piège. Si tu te montres maintenant, ils t'abattront comme un chien. Alors qui rapportera la tête d'Osman au *Sjetsch* ?

Comme bien des hommes de sa race, Kral avait vécu parmi les Cosaques, faisant du négoce avec eux, et il connaissait leur esprit téméraire et irréfléchi.

— D'ici je pourrais lui loger une balle dans la tête, murmura Ivan.

— Non, cela nous trahirait. Et même si tu le tuais, tu ne pourrais pas prendre sa tête. Patience, je t'en prie, patience ! Je te le dis, pas un seul de ces chiens n'en réchappera. La haine ? Regarde ce vautour décharné, portant des peaux de mouton et un *kalpak* de fourrure, qui se tient à côté d'Osman. C'est Arap Ali, le chef turcoman qui a égorgé ma jeune sœur et son mari. Tu voues une haine féroce à Osman ? Par le Dieu de mes pères, la tête me tourne, si grand est mon désir de me jeter sur Arap Ali et de lui déchiqueter la gorge avec mes dents ! Mais patience ! Patience !

Les pirates de Barbarie traversaient le petit ruisseau, leurs *khalats* retroussées et fixées à la ceinture, tenant leurs mousquets au-dessus de leurs têtes, afin de ne pas mouiller la poudre. Une fois de l'autre côté, ils s'arrêtèrent comme s'ils écoutaient avec attention. Alors, au-dessus du vacarme de la chute d'eau, les hommes à l'entrée de la caverne entendirent un faible grondement qui provenait depuis le haut de la gorge.

— Les Kurdes tirent depuis les tours ! chuchota Kral.

Comme si c'était le signal qu'ils attendaient, les pirates marchèrent dans cette direction. Kral toucha le bras du Cosaque.

— Reste ici et fais le guet. Je reviens tout de suite avec tes hommes. Le temps nous est compté.

— Alors dépêche-toi, grogna le géant, et Kral disparut dans le tunnel, aussi furtivement qu'une ombre.

Dans une chambre spacieuse, richement meublée, aux divans de soie et coussins de velours, ornée de tapisseries aux fils d'or, le prince Orkhan était nonchalamment étendu. Il semblait l'image même du désœuvrement voluptueux, ainsi allongé parmi la soie et le satin, une aiguière en cristal contenant du vin près de son coude. Il portait une veste de satin verte, une *khalat* de soie et des babouches de velours. Ses yeux sombres étaient ceux d'un rêveur dont les visions sont engendrées par le haschisch et l'opium. Pourtant, malgré cette vie de dissipation, ses traits étaient restés énergiques, et sous la splendide robe ses membres étaient robustes et musclés. Son regard était fixé sur Ayesha : celle-ci agrippait avec raideur les barreaux d'une fenêtre et cherchait à voir au dehors. L'expression du prince était placide et lointaine. Il ne semblait pas avoir conscience des coups de feu, des cris et du tumulte qui faisaient rage à l'extérieur. D'un air absent, il murmura les vers écrits par un autre exilé, encore plus illustre, de sa lignée :

— *Jam-i-Jem nush eyle, ey Jem, by Firankistan dir...*

Ayesha eut un mouvement de nervosité et regarda vivement le prince au-dessus son épaule finement modelée. Dans les veines de cette fille d'Iran brûlait le sang des anciens conquérants Aryens qui ne connaissaient pas le Destin... *Kismet* ! Un millier de générations soumises au fatalisme oriental n'avaient pas réussi à le faire disparaître. En apparence une Musulmane sincère, Ayesha était une païenne indomptée, au tréfonds de son être. Elle s'était battue comme une tigresse pour empêcher Orkhan de tomber dans le gouffre de la dégénérescence et de la résignation, préparé par ses ravisseurs à son intention. « C'est la volonté d'Allah »... cette phrase contenait toute la philosophie turanienne, à la fois excuse et consolation devant l'échec. Mais dans les veines d'Ayesha coulait le sang ardent des rois à la blonde chevelure qui avaient détruit Ninive et Babylone, ne reconnaissant pas d'autre dieu que leurs propres désirs. Ayesha, refusant de s'incliner devant le destin, était le fouet qui avait stimulé Orkhan, lui redonnant goût à la vie et ranimant ses ambitions.

— Il est temps, fit-elle dans un souffle, en se détournant de la fenêtre. Le soleil se trouve à son zénith. Les Turcomans chargent vers le haut de la pente ; ils cinglent cruellement leurs montures et décochent leurs traits en vain contre les remparts. Les Kurdes tirent sur eux... écoute le grondement des mousquets. Leurs corps jonchent la pente et les survivants battent en retraite... à présent ils reviennent à l'assaut, tels des déments. Ils donnent leur vie pour toi, *yah khawand* ! Je dois faire vite. Bientôt tu seras assis sur le trône de la Corne d'Or, ô mon royal amant !

Elle se prosterna devant lui et embrassa ses babouches en un mouvement d'adoration extatique, puis se releva et quitta rapidement la pièce, pour en traverser une autre où dix Noirs gigantesques – tous muets – montaient la garde jour et nuit. Elle suivit un couloir pour rejoindre la cour extérieure située entre le château et le rempart au dos de celle-ci. Personne ne tenta de l'arrêter. Elle était libre d'aller et venir à sa guise ; Orkhan, lui, n'était pas autorisé à sortir de ses appartements sans escorte. On lui avait posé peu de questions lorsqu'elle était rentrée au château, feignant une grande peur des Turcomans.

Elle avait soigneusement caché son amour passionné pour le prince au regard d'aigle du chef kurde, et celui-ci la considérait simplement comme l'instrument de Safia.

Traversant la cour, elle s'approcha de la porte donnant sur le ravin. Un guerrier se trouvait là, bougonnant parce qu'il ne pouvait prendre part au combat. Shirkuh était un homme prudent. Bien que le château parût imprenable de ce côté, il avait posté une sentinelle à cet endroit. Il ne prenait jamais de risques inutiles. Ce n'était pas de sa faute s'il ignorait qu'une traîtresse se trouvait dans son entourage. Des hommes plus avisés que lui avaient été dupés par des femmes telles qu'Ayesha.

L'homme de garde était un Uzbek, son petit turban noué sur l'oreille gauche, sa large ceinture hérissée de poignards et de pistolets. Il s'appuyait sur son mousquet, la mine renfrognée. Il regarda Ayesha qui s'approchait de lui, puis cracha et lui demanda d'un air courroucé :

— Que viens-tu faire ici, femme ?

En tremblant, elle ramena sa cape légère sur ses épaules délicates et lança à l'homme un regard apeuré. Ses grands yeux noirs brillèrent au-dessus de son voile diaphane.

— J'ai peur. Les cris et les coups de feu me terrifient, *bahadur*. Le prince est sous l'emprise de l'opium et il n'y a personne pour apaiser mes craintes.

Elle aurait enflammé le cœur d'un cadavre tandis qu'elle se tenait dans cette attitude de peur et de supplication. Le guerrier Uzbek tira sur sa barbe fournie.

— N'aie pas peur, ma petite gazelle, dit-il finalement. Je te protégerai, par Allah ! (Il posa sur son épaule une main aux ongles noirs et l'attira contre lui.) Personne ne touchera à une seule mèche de tes cheveux. Je... *ahhhh* !

Se pelotonnant dans les bras de l'homme, Ayesha avait tiré une dague de sa ceinture et la plongeait dans le cou épais. L'une des mains du guerrier se porta vivement à sa barbe tandis que l'autre griffait les poignées des dagues passées à sa ceinture. Du sang giclait entre ses doigts. Il chancela et tomba lourdement. Ayesha s'empara du trousseau de clés glissé dans sa ceinture et, sans un autre regard pour sa victime, courut vers la poterne. Elle l'ouvrit en hâte et poussa un cri de joie rauque en apercevant Osman Pasha et ses pirates sur la saillie rocheuse de l'autre côté du gouffre.

Une planche épaisse, servant de pont, se trouvait sur le sol, près de la porte, mais elle était beaucoup trop lourde pour qu'Ayesha puisse la soulever. La chance seule lui avait permis de l'utiliser, lors de sa précédente évasion. Du fait d'une incroyable négligence, la planche était restée en place, enjambant le vide et non gardée, durant plusieurs minutes. Osman lui lança l'extrémité d'une corde qu'elle attacha aux gonds de la porte. L'autre extrémité était tenue par une demi-douzaine d'hommes vigoureux. Trois Barbaresques franchirent la crevasse, se balançant et progressant le long de la corde, aussi agiles que des singes. Ils installèrent ensuite la planche, permettant aux autres de passer rapidement au-dessus du ravin. Aucun défenseur n'était en vue. La fusillade acharnée se poursuivait sur le devant du château.

— Que vingt hommes gardent le pont, aboya Osman. Les autres, suivez-moi !

Posant par terre leurs mousquets, vingt loups des océans aux traits cruels dégainèrent leurs épées et suivirent leur chef.

Osman, un sourire aux lèvres, les emmena rapidement à la suite de la jeune fille aux

pieds agiles. Une aventure aussi risquée – s'introduire ainsi dans le gîte du lion – embrasait son âme sauvage et l'enivrait, tel un vin capiteux. Comme ils pénétraient dans le château, un serviteur apparut soudain et les regarda, bouche bée. Avant qu'il puisse crier, le yatagan aiguisé comme un rasoir d'Arap Ali lui trancha la gorge. Le groupe se rua impétueusement dans la pièce où les dix muets se dressèrent d'un bond, empoignant leurs cimenterres. Le combat fut rapide, farouche et silencieux... on n'entendait aucun bruit, à l'exception du sifflement et du grincement des lames, et des exclamations rauques des blessés. Trois Barbaresques trouvèrent la mort au cours de l'affrontement ; les autres entrèrent rapidement dans la chambre intérieure, à la suite d'Osman Pasha, enjambant les corps mutilés et sanglants des Noirs.

Orkhan se leva. Ses yeux au regard serein étincelèrent d'un feu ancien comme Osman s'agenouillait devant lui, d'une manière théâtrale, et présentait au prince la poignée de son cimenterre ensanglanté.

— Ce sont les guerriers qui te placeront sur ton trône ! s'écria Ayesha, frémissante de joie. *Yah Allah !* O, seigneur, quelle heure merveilleuse !

— Partons rapidement avant que ces chiens de Kurdes apprennent notre présence en ces lieux ! conseilla Osman.

Il disposa ses hommes en un bloc compact autour d'Orkhan. Puis ils traversèrent en bête les pièces, franchirent la cour et se dirigèrent vers la poterne. Mais on avait entendu le cliquetis de l'acier. Au moment où les intrus s'élançaient sur le pont, des cris féroces retentirent dans leur dos. Une silhouette trapue et puissante, vêtue de soie et d'acier, surgit dans la cour. Elle était suivie de cinquante guerriers casqués.

— Shirkuh ! s'écria Ayesha en pâlisant. *La Allah...*

— Jetez la planche dans le ravin ! rugit Osman en traversant rapidement le pont.

De chaque côté de l'abîme, des mousquets flamboyèrent et grondèrent. Une demi-douzaine de Kurdes s'effondrèrent, ainsi que les deux Barbaresques qui s'étaient baissés pour soulever et jeter la planche dans le gouffre. Puis Shirkuh bondit sur le pont, le visage convulsé de rage, et son cimenterre étincela au-dessus de sa tête casquée. Osman se porta à sa rencontre et ils se battirent poitrine contre poitrine. Dans un tourbillon d'acier scintillant, le cimenterre du corsaire grinça autour de la lame de Shirkuh. Le tranchant acéré traversa les mailles d'acier et s'enfonça dans les muscles épais du cou du Kurde. Shirkuh tituba, puis, avec un cri sauvage, bascula et tomba dans l'abîme.

En un instant, les Barbaresques avaient lancé le pont improvisé à sa suite. De l'autre côté, les Kurdes firent halte avec des hurlements de rage frustrée. Ce qui avait constitué leur force était leur faiblesse à présent. Ils ne pouvaient rejoindre leurs ennemis, mais, s'abritant derrière le mur, ils ouvrirent un feu nourri. Avant que les Barbaresques, courant au bas de la saillie rocheuse, puissent se mettre hors de portée, trois d'entre eux furent mortellement touchés. Osman jura en comptant ses pertes, plus élevées qu'il ne s'y était attendu.

— Que six d'entre vous restent avec moi... les autres, partez en avant et assurez-vous que la voie est libre, ordonna-t-il. Je vous rejoindrai avec le prince. *Mirza*, il m'était impossible d'amener un cheval en haut de ce défilé. Je vais dire à ces chiens de faire une litière avec leurs manteaux ; ainsi vous...

— Mes sauveurs me porteraient sur leurs épaules ? Allah l'interdit, en vérité ! s'écria le jeune Turc d'une voix sonore. Je n'oublierai pas ce jour ! Je suis redevenu un homme ! Je suis Orkhan, fils de Selim ! Et je ne l'oublierai pas non plus. *Inshallah* !

— *Mashallah*... Dieu soit loué ! chuchota le jeune Persane. O seigneur, je suis prise de vertige, si grande est ma joie de t'entendre parler ainsi ! C'est la vérité ! Tu es redevenu un homme, et tu seras le *Padishah* de tous les *Osmanli* !

Ils arrivèrent en vue de la cascade. Le premier groupe avait presque atteint le ruisseau lorsque, avec la soudaineté d'un cobra caché qui frappe, le grondement d'un pistolet retentit, depuis les buissons sur l'autre berge. Un pirate tomba, sa cervelle suintant par un trou à son crâne. Aussitôt, comme si ce coup de feu était un signal, une fusillade nourrie partit des fourrés. Les pirates placés sur le devant s'écroulèrent, comme les blés sous la faux ; les autres battirent en retraite, poussant des cris de rage et de terreur. Ils ne voyaient pas leurs adversaires, hormis les volutes de fumée flottant au-dessus du ruisseau.

— Chien ! écuma Osman Pasha en se tournant vers Arap Ali. C'est ton œuvre !

— Mes hommes sont-ils armés de mousquets ? glapit le Turcoman, son visage basané devenu livide. *Ya Ali, alahu* ! C'est l'œuvre de démons !

En jurant Osman courut vers le bas de la gorge, pour rejoindre ses hommes démoralisés. Il savait que les Kurdes ne tarderaient pas à jeter un autre pont improvisé au-dessus de l'abîme et qu'ils se lanceraient à sa poursuite. Alors il serait pris entre deux feux. Il n'avait aucune idée de l'identité de ses assaillants. Depuis le château lui parvenait toujours le tumulte de la bataille. Soudain, il entendit des salves nourries ; apparemment, cela venait de la vallée extérieure. Il ne pouvait en être sûr, pris au piège dans ce défilé étroit qui étouffait et déformait tous les bruits.

La fumée s'était dissipée au-dessus du ruisseau, mais les Musulmans ne voyaient toujours rien, à l'exception d'un frémissement sinistre, au sein des fourrés sur la berge opposée. Ils ne pouvaient se mettre à couvert, sauf en haut de la gorge, d'où allaient surgir les Kurdes fous de rage, d'un instant à l'autre ! Saisis de panique, ils commencèrent à tirer au hasard vers les fourrés, suscitant seulement le rire moqueur de leurs adversaires invisibles. Osman sursauta violemment en entendant ces rires, puis il repoussa de côté les mousquets de ses hommes en criant :

— Imbéciles ! Pourquoi gaspiller votre poudre en tirant sur des ombres ! Dégainez vos épées et suivez-moi !

Poussés par la fureur du désespoir, les Barbaresques chargèrent impétueusement vers les hommes embusqués dans les buissons ; leurs capes flottaient au vent et leurs yeux brillaient follement. Une salve meurtrière décima leurs rangs ; pourtant ils continuèrent, sautant dans l'eau et commençant à franchir le ruisseau. Alors, des épais buissons sur l'autre berge surgirent des silhouettes féroces, portant des cuirasses ou à demi nues, des lames incurvées à la main.

— À l'attaque, compagnons ! beugla une voix puissante. Tailladez, mettez-les en pièces ! En avant, Cosaques, battez-vous !

Les Musulmans poussèrent un hurlement de stupéfaction à la vue de ces silhouettes élancées et redoutables ; le soleil faisait briller leurs casques et leurs sabres. Puis ils se

jetèrent sur eux avec un rugissement furieux. Le grincement et le fracas de l'acier monta et retentit dans le défilé. Les premiers Barbaresques à arriver en haut de la berge opposée retombèrent en arrière, dans le cours d'eau, le crâne fracassé. Les Cosaques, ivres de frénésie guerrière, s'élancèrent au bas de la pente pour affronter leurs adversaires au corps à corps, enfoncés jusqu'aux cuisses dans l'eau ; celle-ci se couvrit bientôt de tourbillons écarlates. Aucun quartier n'était fait ou demandé. Cosaques et Barbaresques tailladaient et massacraient, en une fureur aveugle ; de la bave éclaboussait leurs moustaches, la sueur et le sang coulaient dans leurs yeux.

Arap Ali se jeta au plus fort de la mêlée, le regard enflammé, tel un chien enragé. Sa lame incurvée ouvrit en deux une tête, jusqu'aux dents. Puis Kral surgit devant lui en hurlant, les mains nues.

Le Turcoman eut un mouvement de recul, terrifié par la férocité de bête sauvage qui déformait les traits de l'Arménien. Poussant un horrible cri, Kral bondit, et ses doigts saisirent la gorge du chef, tels des crochets d'acier. Indifférent à la dague qu'Arap Ali plongeait frénétiquement dans son flanc, Kral resta accroché ainsi ; du sang coulait de sous ses ongles pour se mêler au flot écarlate qui giclait de la gorge déchiquetée du Turcoman. Puis tous deux perdirent l'équilibre et tombèrent dans le ruisseau. Alors qu'ils continuaient de se déchirer et de se lacérer, ils furent emportés par le courant ; un visage grimaçant apparut à la surface des eaux rougies, puis un autre... et tous deux disparurent à jamais.

Les Barbaresques furent repoussés en haut de la berge opposée où ils résistèrent un instant, livrant un combat sanglant. Puis ils cédèrent, se dispersèrent et s'enfuirent vers l'endroit où se tenait le prince Orkhan, le regard fixe, comme en transe, à l'ombre de la falaise. Il était entouré du petit groupe de guerriers qu'Osman avait détaché à sa garde. Ayesha était agenouillée, ses bras passés autour des genoux d'Orkhan. Les yeux du prince étaient hagards ; par trois fois, il eut un geste, comme pour saisir une épée et se jeter dans la mêlée, mais Ayesha l'en empêcha. Ses bras ressemblaient à de minces cercles d'acier, emprisonnant ses genoux. Osman Pasha abandonna le combat et revint en courant vers Orkhan. L'épée du corsaire était rouge jusqu'à la poignée ; sa cuirasse était déchiquetée et du sang coulait de sous son casque. De tous côtés les hommes se battaient avec acharnement, en des grappes furieuses qui tourbillonnaient dans le défilé, devenu un lieu de carnage inondé de sang. Il ne restait plus beaucoup de combattants dans chaque camp, mais les Cosaques avaient l'avantage sur les Musulmans.

Ivan Sablianka se frayait un chemin dans la mêlée furieuse. Il brandissait sa grande épée dans son poing ressemblant à un marteau de forge et assenait à ses adversaires des coups qui faisaient voler en éclats des boucliers, enfonçaient des casques et traversaient cottes de mailles, chairs et os.

— Ho, bande de coquins ! rugit-il dans son turc barbare. Je veux ta tête, Osman, et celle du gaillard qui est auprès de toi. Ne crains rien, mon beau prince, je ne te ferai aucun mal. Grâce à toi, les Cosaques vont empocher une belle somme... je veux bien manger de la bouillie si cela ne se produit pas !

Osman, cherchant autour de lui un moyen de s'échapper, aperçut la cheminée conduisant en haut de la falaise. Il devina aussitôt son usage.

— *Chabuk, yah khawand !* Vite, seigneur ! chuchota-t-il. Grimpez en haut de cette falaise ! Je tiendrai ce barbare à distance pendant ce temps !

— Oui, hâte-toi, le pressa Ayesha. Je peux grimper avec l'agilité d'un chat. Je te suivrai et t'aiderai ! C'est risqué, ô mon prince, mais c'est ta seule chance ; autrement tu connaîtras les chaînes à nouveau !

Elle frémissait dans son désir de se battre comme une bête fauve pour l'homme qu'elle aimait. Mais le masque fataliste avait de nouveau recouvert les traits du prince Orkhan. Il ne manquait pas de courage, même pour entreprendre une pareille escalade. Mais la philosophie de ses ancêtres le tenait sous son emprise et le paralysait. Il regarda autour de lui : les Cosaques victorieux taillaient en pièces les derniers de ses récents alliés. Il inclina lentement la tête sur sa poitrine.

— Non ! Allah ne veut pas que je revendique le trône de mes pères. Qui peut échapper à son destin... *Kismet !*

Ayesha blêmit, ses yeux brillèrent, et elle porta les mains à ses cheveux avec une expression d'horreur. Osman, comprenant l'état d'esprit du prince, se détourna et bondit vers la cheminée naturelle. Il commença à grimper avec l'agilité d'un marin. Poussant un rugissement, Ivan se lança à sa poursuite. Il avait oublié tout ce qui concernait le prince. Des Cosaques s'approchèrent ; leurs lames ruisselaient de sang. Orkhan écarta les mains en un geste de résignation. Ayesha l'observait, les lèvres entrouvertes, en proie à une douleur muette.

— Faites de moi ce que vous voudrez, dit-il simplement. Je suis Orkhan.

Ayesha chancela et porta vivement les mains à ses yeux, comme si elle allait s'évanouir. Soudain, à la vitesse de l'éclair, elle bondit et transperça de sa dague le cœur du prince Orkhan. Celui-ci mourut debout. Comme il tombait, elle enfonça la pointe de son arme dans sa propre poitrine et s'affaissa à côté de son amant. Gémissant doucement, elle prit dans ses bras la tête du prince et la berça, tandis que les Cosaques l'entouraient, interdits et saisis de crainte.

Un bruit en haut de la gorge leur fit lever la tête, et ils échangèrent des regards déconcertés. Ils n'étaient plus qu'une poignée, harassés et abrutis par la bataille ; leurs vêtements étaient imbibés d'eau et de sang, leurs sabres ébréchés et poissés de sang. Ivan avait disparu, et ils ne savaient pas quoi faire.

— Retournez au tunnel, frères, grogna Togrukh. Des hommes descendent vers le défilé. Sellez les chevaux et soyez prêts à partir. Je pars à la recherche d'Ivan.

Ils obéirent et il commença à se hisser le long de la paroi, jurant et s'accrochant aux prises précaires. Le dernier d'entre eux venait de disparaître derrière le rideau argenté – et il n'avait pas encore atteint le faite de la crête – lorsqu'une longue file de soldats se précipita au bas du sentier, venant du château. La gorge fut envahie par des hommes en armes. Togrukh, regardant en bas avec la curiosité du Cosaque, discerna les turbans et les *khalats* des Kurdes du château, ainsi que les casques à pointe blancs des Janissaires turcs. L'un d'eux portait sur son turban des plumes d'oiseaux de paradis. Togrukh le fixa avec attention et fut stupéfait de reconnaître l'agha des Janissaires, le troisième personnage de l'empire ottoman. Lui et sa suite étaient couverts de poussière, comme s'ils avaient fourni une longue et rude chevauchée. Regardant vers la vallée, le Cosaque vit la bannière de

l'agha, ornée de trois queues de cheval blanc, flotter aux portes du château. Le long de la rivière, les Turcomans vêtus de peaux de mouton éperonnaient leurs montures et s'enfuyaient vers les collines, poursuivis par des cavaliers aux cuirasses étincelantes... les spahis turcs. Togrukh secoua la tête avec stupeur. Pour quelle raison l'agha des Janissaires venait-il dans cette vallée perdue de l'Ekrem, avec toute une armée ?

Dans le défilé, des voix horrifiées s'élevèrent comme les nouveaux venus faisaient halte parmi les monceaux de cadavres. L'agha s'agenouilla devant le prince mort et la jeune femme moribonde.

— Allah ! C'est le prince Orkhan !

— Il a échappé à votre pouvoir, murmura Ayesha. Désormais vous ne pouvez plus lui faire de mal. Je voulais en faire un roi, mais vous lui avez pris sa virilité... aussi je l'ai tué... mieux vaut une mort honorable que...

— Je lui apportais la couronne de Turquie ! s'écria l'agha avec désespoir. Murad est mort, et le peuple s'est soulevé contre le bâtard de Safia...

— Trop tard ! chuchota Ayesha. C'est... trop... tard !

Et sa tête aux cheveux noirs retomba sur son épaule blanche et délicate, tel un enfant qui s'endort.

Ivan Sablianka grimpait le long de la paroi. Kral n'était plus là pour l'aider... il gisait, mort, auprès du cadavre d'Arap Ali, au fond du ruisseau aux remous écarlates. Mais cette fois la haine l'aiguillonnait et le poussait à grimper. Il s'élevait et se hissait vers le haut de la cheminée, avec la même insouciance que s'il avait grimpé en haut du mât d'un navire. Des pierres se détachaient sous ses doigts et roulaient au bas de la falaise, formant de minuscules avalanches ; pourtant il trompait la mort, encore et encore, luttant avec acharnement. Il n'était pas très loin derrière Osman Pasha lorsque le corsaire atteignit le faite de la crête et s'élança parmi les sapins rabougris. Ivan l'imita et se mit à courir à une vitesse surprenante. Bientôt Osman jetait un coup d'œil par-dessus son épaule : voyant qu'il n'avait qu'un seul adversaire à éliminer, il se retourna avec un juron et fit face à Ivan.

Un rictus cruel hérissa la barbe noire du corsaire. Il allait pouvoir assouvir sur cette gigantesque carcasse sa fureur et son dégoût de voir tous ses projets anéantis. Quelques mois plus tôt, il était l'un des seigneurs des mers les plus redoutés dans le monde entier, sillonnant les eaux d'azur de la Méditerranée en maître incontesté. À présent il se retrouvait seul et sans pouvoir ; il ne lui restait plus que la force de son bras droit et son énergie indomptée. Son âme était celle d'un véritable aventurier ; aussi ne perdit-il pas de temps à se lamenter sur sa chute. Une satisfaction farouche l'emplit devant l'occasion qui lui était offerte de pourfendre ce maudit Cosaque !

C'était plus vite dit que fait. En dépit de sa corpulence, Ivan avait l'agilité d'un félin. L'acier tinta contre l'acier comme la longue lame droite du Zaporogue s'abattait violemment sur le cimenterre du Barbaresque. Presque aussi grand que le Cosaque, le corsaire était moins puissamment bâti. Son cimenterre était plus droit et plus lourd que la plupart des lames musulmanes, et Osman frappait d'estoc et de taille avec la même adresse, chose rare chez un Barbaresque. À trois reprises, seule la cotte de mailles en lambeaux d'Ivan le sauva des bottes vicieuses du corsaire ; bientôt il saignait d'une demi-douzaine d'estafilades. Le but d'Osman était de contraindre le géant à rester sur la défensive et de l'empêcher d'attaquer ; ainsi sa force supérieure ne lui serait d'aucune aide. La tête du Cosaque au crâne rasé et à la peau tannée par le soleil dansait devant les yeux du corsaire, sa mèche de cheveux flottait au vent, et Osman hachait et tailladait obstinément. La sueur lui coulait dans les yeux et il était essoufflé ; pourtant Ivan réussissait toujours à parer ou à esquiver ses assauts les plus dangereux. Le cimenterre d'Osman glissait sur la lame droite ou bien tintait sur la large poignée.

Il n'y avait aucun bruit, hormis le cliquetis de l'acier, les exclamations rauques et le frottement de pieds des deux adversaires. La force physique du Cosaque commençait à remporter. Après avoir attaqué impétueusement, Osman se retrouva peu à peu sur la défensive, obligé de mettre en œuvre toute son énergie et son adresse pour parer les terribles coups assenés par le Cosaque. Il poussa un cri féroce et bondit tel un tigre, jouant son va-tout sur un assaut désespéré. Son cimenterre étincela au-dessus de sa tête. Il ressentit une douleur glacée sous le cœur ; sa main gauche saisit convulsivement la lame qui venait de l'embrocher, et il porta un coup de taille vers la tête de celui qui l'avait tué.

Ivan reçut le coup sur son bras gauche levé ; la lame acérée traversa les mailles d'acier et la chair jusqu'à l'os. La main sans force d'Osman laissa échapper le cimeterre, et il glissa de la lame sur laquelle il s'était empalé, pour s'effondrer sur le sol ensanglanté. Alors de ses lèvres bleuies jaillirent des mots en une langue étrangère :

— Que Dieu ait pitié de moi... je ne reverrai pas le Devon !

Ivan sursauta violemment et pâlit. Poussant un cri, il se laissa tomber à genoux auprès d'Osman, indifférent à sa propre blessure d'où giclait le sang. Empoignant son adversaire par les épaules, il le secoua violemment et s'écria dans la même langue :

— Qu'as-tu dit ? Qu'as-tu dit ?

Les yeux vitreux se levèrent vers lui. Ivan arracha le casque de la tête du moribond. Et il poussa un cri à nouveau, comme si Osman l'avait poignardé.

— Miséricorde de Dieu ! *Roger* ! Roger Bellamy le Noir ! Tu ne me reconnais pas, camarade ? C'est John Hawksby... ce bon vieux Jack Hawksby qui se battait avec toi et pour toi, lorsque nous étions des gamins, dans le comté de Devon ! Ah ! que Dieu nous pardonne ! Nous retrouver ainsi... et croiser le fer, dans ces contrées sauvages. Mais que fais-tu ici, accoutré comme un païen, Roger ?

— C'est une longue histoire et il me reste peu de temps pour la raconter, marmonna le renégat. Non, John... (comme le géant entreprenait de déchirer des bandes de tissu de ses vêtements pour étancher le sang qu'il venait de faire couler de si bon cœur)... c'est inutile. J'ai mon compte. Écoute plutôt. Je me trouvais avec Drake lorsqu'il a appareillé pour Lisbonne et a perdu tant de bons navires et de vaillants garçons. Je me trouvais parmi les prisonniers que firent les Espagnols. Ils m'enchaînèrent à une rame de galère. Quelque chose se brisa en moi tandis que je courbais le dos sous le fouet. J'oubliai l'Angleterre... et Dieu, en vérité !

« Un pirate barbaresque captura la galère et le *kapudanpasha* – c'était Seyf-ed-din – nous offrit la vie à nous autres galériens si nous embrassions la foi musulmane. Les galères font oublier beaucoup de choses à un homme, même le fait qu'il a été chrétien. Sans doute est-ce facile pour un corsaire de devenir pirate. Au début, j'avais seulement l'intention de porter des coups à l'Espagne. Puis, comme je grandissais en puissance, j'oubliai de plus en plus le sang qui coulait dans mes veines. Je purgeai les mers des Chrétiens, des Musulmans et des Papistes aussi bien ! À présent la saveur de la renommée parmi les païens et de la gloire écarlate a un goût de poussière dans ma bouche. Et toi, John, comment en es-tu venu à adopter la vie des Cosaques ?

— La boisson et les femmes, camarade, répondit Ivan Sablianka, qui avait été John Hawksby du comté de Devon. J'ai dû quitter le Devon, en raison de querelles et de rixes avec diverses personnes. J'ai voyagé et ai vécu en Orient, jusqu'à ce que je perde le souvenir de l'Angleterre et les sentiments d'un Anglais. Que le diable m'emporte, j'ai été un aussi grand païen que toi, Roger. Mais te souviens-tu de ces jours glorieux lorsque nous harcelions les Espagnols sur les océans ?

— Si je m'en souviens ? (Les yeux du moribond flamboyèrent et il se redressa sur un coude avec effort, du sang jaillissant de sa bouche.) Dieu, appareiller encore une fois avec Drake et Grenville ! Rire avec eux comme nous avons ri lorsque nous avons détruit l'Armada de Philippe ! Paré à virer !... c'est le navire amiral !... armez les pompes,

camarades, je n'amènerai pas le pavillon tant que j'aurai une planche sous les pieds !... tirez-leur une bordée... les canons à tribord... les piques et les coutelas...

Il retomba en arrière et les paroles dues au délire cessèrent pour toujours. Ivan, agenouillé auprès du mort, était immobile, perdu dans ses souvenirs. Le tintement de l'acier sur la pierre le fit se retourner brusquement, épée au poing. Togrukh venait vers lui dans la lueur crépusculaire.

— Je t'ai vu partir à la poursuite de ce chien. Nos hommes ont pu s'échapper par le tunnel. Ils n'étaient plus que neuf ; les autres sont morts. Le défilé est rempli de Turcs. Nous allons devoir passer par les crêtes pour rejoindre l'endroit où nous avons laissé les chevaux. Mais que fais-tu ?

Ivan avait recouvert le corps du pirate à l'aide de son manteau.

— Je vais entasser des pierres sur lui, afin que les vautours ne puissent pas se disputer ses os, répondit-il d'une voix grave.

— Mais sa tête ! s'écria l'autre. Sa tête... pour la montrer à nos frères !

Le géant lui fit face dans la pénombre, l'air sinistre. Involontairement, Togrukh eut un mouvement de recul.

— Il est mort, n'est-ce pas ?

— Cela ne fait pas de doute !

— Et tu témoigneras devant nos frères que je l'ai tué, n'est-ce pas ?

— Oui, mais...

— Alors elle restera ici, grogna Ivan.

Et, courbant son dos musclé, il entreprit de soulever des pierres et de les entasser soigneusement sur le cadavre.

Le seigneur de Samarcande

Le rugissement de la bataille était retombé ; le soleil, semblable à une boule d'or cramoisi, flottait au-dessus des collines à l'ouest. Sur le champ de bataille les escadrons ne chargeaient plus au galop et les cris de guerre s'étaient tus. Seuls les gémissements des blessés et les râles des mourants montaient vers le ciel où tournoyaient les vautours... de plus en plus bas, jusqu'à ce qu'ils effleurent de leurs ailes noires les visages livides.

Sur son puissant destrier, dans un fourré à flanc de coteau, Ak Boga le Tatar regardait, comme il avait regardé depuis l'aube, lorsque l'armée cuirassée des Francs, une forêt de lances et d'étendards flamboyants, s'était avancée dans la plaine de Nicopolis pour livrer bataille à la sinistre horde de Bayazid.

Ak Boga avait grincé des dents, sous l'effet de la surprise et de la désapprobation, en voyant les escadrons étincelants des chevaliers se disposer sur le devant des rangs serrés de l'infanterie et précéder l'armée. Ils étaient la fine fleur de l'Europe... cavaliers d'Autriche, de Germanie, de France et d'Italie. Pourtant Ak Boga secoua la tête.

Il avait vu les chevaliers charger dans un grondement de tonnerre qui fit trembler les cieux, il les avait vus balayer les éclaireurs de Bayazid, telle une trombe furieuse, et s'élancer impétueusement à l'assaut de la colline, sous le tir meurtrier des archers turcs postés sur la crête. Il les avait vus faucher les archers comme du blé mûr, puis fondre sur les spahis, la cavalerie légère turque, qui survenaient, et les frapper de plein fouet. Et il avait vu les spahis fléchir, se disperser et s'enfuir, telle l'écume devant la tempête, les cavaliers jetant leurs lances et éperonnant follement leurs montures pour se soustraire à la mêlée furieuse. Pourtant Ak Boga avait tourné la tête pour regarder vers la pente où, loin en retrait, les robustes piquiers hongrois s'avançaient péniblement, s'efforçant de rejoindre les cavaliers téméraires pour les soutenir.

Il avait vu les chevaliers francs poursuivre leur charge irrésistible, aussi insouciant de la résistance de leurs destriers que de leurs propres vies, et franchir la crête. De l'endroit où il se tenait, Ak Boga pouvait voir les deux versants de la crête et il savait que là-bas attendait le gros de l'armée turque – forte de soixante-mille hommes – les Janissaires, la redoutable infanterie ottomane, appuyée par la cavalerie lourde, des hommes de grande taille, bardés de fer, armés de lances et de puissants arcs.

Alors les Francs se rendirent compte – ce que Ak Boga avait toujours su – que la véritable bataille se trouvait devant eux ; et leurs chevaux étaient fourbus, leurs lances brisées, la poussière et la soif desséchait leurs gorges.

Ak Boga les avait vus hésiter et chercher du regard, derrière eux, l'infanterie hongroise ; mais elle était hors de vue, sur l'autre versant de la crête. Saisis de désespoir, les chevaliers se jetèrent sur les rangs serrés de l'ennemi, cherchant à les enfoncer et à les disloquer sous la violence du choc. Cette charge n'atteignit jamais les lignes résolues de l'armée turque. Une nuée de flèches brisa le front des Chrétiens, et cette fois, sur des chevaux exténués, il était impossible de poursuivre l'attaque. Toute la première ligne s'effondra, chevaux et hommes percés de traits ; leurs compagnons survenant derrière eux trébuchèrent sur ces débris sanglants et s'effondrèrent. Alors les Janissaires

chargèrent et leur puissant rugissement « Allah ! » ressembla au grondement furieux du ressac.

Tout cela Ak Boga l'avait vu ; il avait également vu la fuite honteuse de certains des chevaliers, la résistance acharnée d'autres. À pied, entourés de tous côtés et submergés par le nombre, ils se battaient à l'épée et à la hache, tombant les uns après les autres, tandis que le flot de la bataille déferlait de part et d'autre et que les Turcs ivres de sang se jetaient sur l'infanterie qui venait d'atteindre péniblement la crête.

Là aussi ce fut un désastre. Les chevaliers s'enfuyant au galop traversaient les rangs des Valachiens, et ceux-ci se dispersaient et battaient en retraite dans le plus grand désordre. Les Hongrois et les Bavares soutinrent le choc de la charge turque, chancelèrent puis se replièrent, luttant obstinément pied à pied, mais incapables d'endiguer le flot victorieux de la fureur des Musulmans.

À présent, comme Ak Boga parcourait du regard le champ de bataille, il ne voyait plus les rangs serrés des hommes armés de piques et de haches. Ils avaient franchi la crête à nouveau, au prix de rudes combats, et battaient en retraite – bien qu'en bon ordre – dans la plaine. Les Turcs étaient revenus pour dépouiller les morts et achever les mourants. Les chevaliers qui n'étaient pas morts ou n'avaient pas fui le champ de bataille, avaient jeté leurs épées inutiles et s'étaient rendus. Parmi les arbres de l'autre côté du vallon, le gros de l'armée turque s'était rassemblé, et même Ak Boga frissonna légèrement en entendant les cris qui montaient vers le ciel, tandis que les soldats de Bayazid massacraient les captifs. Non loin de là, des formes allaient et venaient, rapides et furtives comme des goules, s'arrêtant un instant auprès de chaque monceau de cadavres ; ici et là, des derviches au corps décharné, la bave maculant leurs barbes et la folie faisant briller leurs yeux, fouaillaient de leurs couteaux des victimes qui se tordaient et réclamaient la mort en hurlant.

— Erlik ! murmura Ak Boga. Ils se vantaient de pouvoir soutenir le ciel avec leurs lances, si jamais il menaçait de s'écrouler. À présent, le ciel est tombé sur eux et leur armée est livrée en pâture aux corbeaux !

Il agita les rênes de son cheval et le guida à travers le bosquet ; ici, il y avait sans doute du butin à prélever sur les morts ornés de plumes et de somptueuses cuirasses, mais Ak Boga était venu dans ces régions, chargé d'une mission qu'il lui fallait encore accomplir. Pourtant, comme il sortait du bosquet, il aperçut une prise qu'aucun Tatar ne pouvait négliger... un puissant coursier turc, à la selle à haut pommeau richement décorée, survenait au galop. Ak Boga éperonna sa monture et saisit les rênes, au mors ouvragé d'argent, volant au vent. Puis, menant par la bride le destrier rétif, il descendit rapidement la pente et s'éloigna du champ de bataille.

Soudain il tira sur les rênes de son cheval, le guidant vers une grappe d'arbres rabougris. L'ouragan du combat, du carnage et de la poursuite avait projeté son poudroiement de ce côté-ci de la crête. Ak Boga aperçut devant lui un chevalier de grande taille, richement vêtu, grognant et jurant comme il s'efforçait de se déplacer en boitillant ; sa lance brisée lui servait de béquille. Il avait perdu son casque au cours de la bataille et était tête nue ; il avait des cheveux blonds et un visage au teint rubicond et à l'expression irascible. Non loin de là, gisait un cheval mort ; une flèche saillait de ses côtes.

Comme Ak Boga le regardait, le chevalier trébucha et tomba à terre en poussant une imprécation sonore. À cet instant, un homme surgit des fourrés... un homme comme Ak Boga n'en avait encore jamais vu, même parmi les Francs. Il était plus grand que Ak Boga – lequel était pourtant de grande taille – et son allure était celle d'un loup gris efflanqué. Il était tête nue ; une tignasse de cheveux ébouriffés, couleur fauve, surmontait un visage aux sinistres cicatrices, tanné par le soleil ; ses yeux étaient aussi froids que l'acier gris et glacé. La grande épée qu'il traînait après lui était écarlate jusqu'à la garde, sa cotte de mailles rouillée était déchiquetée et en lambeaux, son kilt était tailladée et en loques. Son bras droit était maculé de taches sombres jusqu'au coude, et du sang coulait lentement d'une profonde entaille à son avant-bras gauche.

— Que le diable les emporte tous ! grommela le chevalier estropié. (Il parlait le français des Normands, langue que comprenait Ak Boga.) C'est la fin du monde !

— Seulement la fin d'une bande d'imbéciles ! rétorqua le gigantesque Franc d'une voix rauque et froide, tel le grincement d'une épée dans son fourreau.

L'homme estropié jura à nouveau.

— Ne reste pas planté là comme un lourdaud ! Trouve-moi un cheval ! Mon stupide destrier s'est fait trouer la peau d'une flèche ! Je l'ai éperonné jusqu'à ce que son sang gicle sur mes talons, mais il a fini par s'écrouler. Je crois bien qu'il m'a brisé la cheville dans sa chute.

Le gigantesque guerrier appuya la pointe de son épée sur le sol et posa un regard sombre sur l'autre.

— Tu donnes des ordres comme si tu te trouvais dans ton fief saxon, baron Frederik ! Mais, sans toi et d'autres fous, aujourd'hui nous aurions brisé Bayazid comme une noix !

— Chien ! rugit le baron, son visage intolérant empourpré par la fureur, tu regretteras cette insolence ! Je te ferai écorcher vif !

— Qui donc s'est récrié contre le Grand Électeur au conseil ? gronda l'autre, tandis qu'une lueur dangereuse dansait dans ses yeux. Qui a traité Sigismond de Hongrie de sot parce qu'il recommandait qu'on le laisse mener l'attaque avec son infanterie ? Et qui sinon toi avait l'oreille de ce jeune fou, le Grand Connétable de France, Philippe d'Artois, de telle sorte qu'il a finalement conduit cette charge qui a causé notre perte, sans attendre, une fois la crête atteinte, l'arrivée des Hongrois pour le soutenir ? Et à présent, toi qui as tourné les talons pour t'enfuir plus vite que les autres – en voyant le résultat de ta folie – tu m'ordonnes de te trouver un cheval !

— Oui, et fais vite, chien d'Écossais ! s'écria le baron, fulminant de rage. Tu auras à répondre de ces paroles...

— Je vais y répondre à l'instant, grommela l'Écossais, d'un ton brusquement menaçant. Tu m'as accablé d'insultes depuis le premier jour où nous sommes arrivés en vue du Danube. Si je dois mourir, je veux d'abord vider mes anciens griefs !

— Traître ! beugla le baron en blêmissant.

Il se redressa sur un genou pour saisir son épée.

Au même instant, l'Écossais frappa en proférant un juron. Le rugissement du baron s'interrompit brusquement et se changea en un horrible gargouillement, comme la grande lame lui traversait l'épaule et les côtes, et lui sectionnait la colonne vertébrale. Le corps

déchiqueté s'affaissa mollement sur la terre imbibée de sang.

— Un beau coup d'épée, guerrier !

Au son de cette voix gutturale, le tueur se retourna avec la vivacité d'un grand loup, dégageant son épée d'une torsion brutale. Durant un instant de tension, les deux hommes s'affrontèrent du regard... l'Écossais immobile et dressé au-dessus de sa victime, formant une silhouette sombre et menaçante, redoutable par ses facultés de meurtre et de carnage sanglant, et le Tatar, appuyé sur sa selle à haut pommeau, semblable à une statue.

— Je ne suis pas un Turc, déclara finalement Ak Boga. Tu n'as rien à me reprocher. Vois, mon cimeterre repose dans son fourreau. J'ai besoin d'un homme tel que toi... fort comme un ours, rapide comme un loup, cruel comme un faucon. Je pourrais te donner tout ce que tu désires.

— Je désire seulement assouvir ma vengeance... en tranchant la tête de Bayazid, gronda sourdement l'Écossais.

Les yeux noirs du Tatar brillèrent.

— Alors viens avec moi. Car mon maître est l'ennemi juré du Turc.

— Et qui est ton maître ? demanda l'Écossais avec méfiance.

— Les hommes l'appellent le Boiteux, répondit Ak Boga. Timour, le Serviteur de Dieu, par la grâce d'Allah, émir de Tatarie.

L'Écossais tourna la tête dans la direction des cris lointains... le massacre se poursuivait. Il resta immobile un instant, telle une immense statue de bronze. Puis il rengaina son épée dans un grincement d'acier sauvage.

— Je t'accompagne, dit-il laconiquement.

Le Tatar eut un sourire de plaisir et se pencha en avant, lui tendant les rênes du cheval turc. Le Franc sauta en selle et interrogea Ak Boga du regard. Le Tatar eut un mouvement de la tête, puis s'éloigna au bas de la pente. Ils éperonnèrent leurs montures et se dirigèrent à un galop rapide vers le crépuscule. Derrière eux, les hurlements et les râles montaient toujours vers les étoiles frissonnantes ; elles luisaient d'un éclat blafard, comme terrifiées par le massacre des hommes commis par d'autres hommes.

*« Si nous nous étions rencontrés sur l'herbe,
Sans personne pour nous voir,
Je l'aurais tué, prenant ta chair et ta peau :
Mais ton épée m'accompagnera. »*

La Ballade d'Otterbourne.

À nouveau, le soleil se couchait, cette fois sur un désert, embrasant les flèches et les minarets d'une cité d'azur. Ak Boga tira sur les rênes de son cheval, une fois atteint le faite d'une hauteur, et resta immobile un long moment. Il poussa un profond soupir comme il rassasiait ses yeux de cette vue familière dont l'émerveillement n'avait jamais faibli.

— Samarcande, annonça-t-il.

— Nous avons fait une longue route, répondit son compagnon.

Ak Boga sourit. Les vêtements du Tatar étaient couverts de poussière, sa cuirasse ternie ; ses traits étaient légèrement tirés, mais ses yeux brillaient du même éclat. Quant à l'Écossais, son visage buriné n'avait pas changé et ne présentait aucun signe de fatigue.

— Tu es d'acier, *bogatyr*. dit Ak Boga. Le chemin que nous avons parcouru aurait épuisé un messenger de Genghis Khan. Et, par Erlik, moi qui montais à cheval avant de savoir marcher, je suis le plus fatigué de nous deux !

L'Écossais contemplait en silence les flèches lointaines, se remémorant les jours et les nuits, de cette chevauchée apparemment sans fin, tandis qu'il dormait et oscillait sur sa selle, et que tous les sons de l'univers étaient recouverts par le tonnerre des sabots de leurs montures. Il avait suivi Ak Boga sans poser de questions : évitant les pistes, ils avaient traversé des collines hostiles et sauvages, franchi des montagnes où les vents glacés tailladaient la peau tel le tranchant d'une épée, s'étaient dirigés vers des steppes et des étendues désertiques.

Il n'avait pas posé de questions lorsque la vigilance se relâchant d'Ak Boga lui apprit qu'ils ne se trouvaient plus en pays hostile, et lorsque le Tatar commença à s'arrêter à des avant-postes où des hommes de grande taille et à la peau brune, coiffés de casques d'acier, leur fournissaient des chevaux. Cela ne diminua pas pour autant leur allure impétueuse : du vin lampé à grands traits et de la nourriture avalée rapidement ; à l'occasion quelques heures de sommeil sur un tas de peaux et de manteaux : puis à nouveau le martèlement des sabots. Le Franc savait que Ak Boga apportait la nouvelle de la bataille à son maître mystérieux, et il était stupéfait par la distance qu'ils avaient couverte entre le premier poste où des chevaux sellés les attendaient et les flèches d'azur qui marquaient la fin de leur route. En vérité, immense était le royaume de celui que l'on appelait Timour le Boiteux.

Ils avaient traversé ce royaume à une allure qui semblait impossible au Franc. À présent, la fatigue de cette terrible chevauchée pesait sur lui, mais il n'en montrait aucun signe, extérieurement. La cité miroitait sous ses yeux et se confondait avec l'azur du ciel, à

tel point qu'elle semblait faire partie de l'horizon, telle une cité de l'illusion et des enchantements. L'azur : les Tatars vivaient dans un pays immense et chatoyant, où la couleur prédominante était le bleu. Sur les flèches et les dômes de Samarcande se reflétaient les nuances colorées du ciel, des montagnes lointaines et des lacs aux eaux paisibles.

— Tu as vu des pays et des mers qu'aucun Franc n'avait encore jamais contemplés, dit Ak Boga, des fleuves et des villes et des pistes de caravane. À présent tu vas admirer la splendeur de Samarcande ! Le seigneur Timour trouva une cité de brique séchée et il en fit une métropole de pierre bleue, d'ivoire, de marbre et de filigrane en argent.

*

* *

Les deux cavaliers se dirigèrent lentement vers la plaine et s'avancèrent parmi des files de caravanes de chameaux et de chariots tirés par des mules. Toutes convergeaient vers les Portes Turquoise, apportant des épices, des soieries, des bijoux et des esclaves... les biens et les richesses de l'Inde et de Cathay, de la Perse, de l'Arabie et de l'Égypte.

— Tout l'Orient emprunte la route qui mène à Samarcande, déclara Ak Boga.

Ils franchirent les immenses portes aux incrustations d'or, où des lanciers saluèrent Ak Boga par des cris joyeux. Il leur répondit par des hurlements sonores, se tapant sur la cuisse et exprimant son plaisir d'être de retour.

Ils suivirent de grandes rues sinueuses, passèrent devant des palais, des marchés, des mosquées et des bazars où se pressait une multitude, des gens appartenant à une centaine de tribus et de races, faisant du troc, se disputant et criant.

L'Écossais aperçut des Arabes aux traits de rapace, des Syriens maigres et craintifs, des Juifs pansus et serviles, des Indiens enturbannés, des Persans à l'air alangui, des Afghans déguenillés à l'attitude fanfaronne mais méfiants, et d'autres, moins familiers : des hommes venus des mystérieuses régions du nord et de l'est lointain ; des Mongols trapus aux traits lourds et à l'expression impénétrable, à l'allure chaloupée qui résulte de toute une vie passée sur une selle ; des habitants de Cathay aux yeux bridés, portant des robes de soie moirée ; des Vigurs grands et querelleurs ; des Kipchaks au visage rond ; des Kirghiz aux yeux rapprochés ; une vingtaine de races dont l'Occident ne soupçonnait même pas l'existence. L'Orient tout entier affluait vers Samarcande et franchissait ses portes tel un fleuve immense et coloré.

L'émerveillement du Franc ne faisait que croître ; les villes de l'Occident étaient des masures, en comparaison de celle-ci. Ils passèrent devant des académies, des bibliothèques et des pavillons de plaisirs ; puis Ak Boga se dirigea vers un large portail, gardé par des lions en argent. Là, ils confièrent leurs montures à des palefreniers aux ceintures de soie, et remontèrent à pied une avenue sinueuse aux dalles de marbre, bordée d'arbres élancés aux vertes frondaisons.

L'Écossais, regardant entre les fûts délicats, aperçut des profusions de roses, de cerisiers et de fleurs exotiques, inconnues de lui ; des fontaines lançaient vers le ciel des arches au poudrolement d'argent. Ils arrivèrent devant le palais au miroitement or et azur

dans le soleil, passèrent entre de grandes colonnes de marbre et traversèrent des salles immenses : les portes voûtées étaient ouvragées d'or, les murs décorés des peintures raffinées d'artistes de Perse et de Cathay, les pièces remplies de statues en or et en argent apportées d'Inde.

Ak Boga ne s'arrêta pas dans la grande salle de réception avec ses piliers délicats et ornés de sculptures, et sa frise or et turquoise. Il continua jusqu'à ce qu'il arrive devant une porte marquetée d'or et ornée de frises. Celle-ci conduisait à une petite chambre au dôme d'azur, dont les fenêtres aux barreaux en or donnaient sur une série de larges galeries ombragées et dallées de marbre. Là, des courtisans aux robes de soie prirent leurs armes et, les tenant par le bras, les conduisirent entre deux rangées de gigantesques Noirs, des muets, aux pagnes de soie, un cimeterre à large lame posé sur leurs épaules. Ils les firent entrer dans la chambre, puis lâchèrent leurs bras et sortirent à reculons, en faisant de grands saluts. Ak Boga s'agenouilla devant la silhouette assise sur le divan de soie, mais l'Écossais resta fièrement debout. On ne lui demanda pas de s'incliner avec respect ; un peu de la simplicité de la cour de Genghis Khan persistait dans les cours de ces descendants de nomades.

L'Écossais considéra attentivement l'homme assis sur le divan ; c'était le mystérieux Tamerlan, qui était déjà devenu une figure mythique pour l'Occident. Il voyait un homme aussi grand que lui, maigre mais à l'ossature robuste, avec de larges épaules et le torse puissant, caractéristique des Tatars. Son visage n'était pas aussi basané que celui d'Ak Boga, et ses yeux noirs au regard pénétrant n'étaient pas bridés. Il n'était pas assis les jambes croisées, comme le fait un Tatar. Une grande force émanait de chaque ligne de son visage, de ses traits nettement dessinés, de sa barbe et de ses cheveux noirs et frisés, non striés de gris bien qu'il fût âgé de soixante et un ans. Il y avait, quelque chose du Turc dans son apparence, songea l'Écossais, mais la note dominante était la dureté sauvage qui suggérait le nomade. Il était plus proche de la souche originelle, le peuple turanien, que ne l'était le Turc ; plus proche des Mongols, ces guerriers cruels vivant dans les steppes, qui étaient ses ancêtres.

— Parle, Ak Boga, dit l'émir d'une voix grave et puissante. Les corbeaux se sont envolés vers l'ouest, mais il n'en est revenu aucune nouvelle.

— Nous l'avons précédée, chevauchant à bride abattue, seigneur, répondit le guerrier. Elle arrive sur nos talons, transmise rapidement et empruntant les routes des caravanes. Bientôt les messagers, puis les marchands et les négociants, t'apporteront la nouvelle qu'une grande bataille a eu lieu à l'ouest ; que Bayazid a brisé l'armée des Chrétiens, et que les loups hurlent et se disputent les cadavres des rois du Frankistan.

— Et qui se tient auprès de toi ? demanda Timour, appuyant son menton sur son poing et fixant ses yeux noirs et profonds sur l'Écossais.

— Un chef des Francs qui a échappé au massacre, répondit Ak Boga. Il s'est taillé un chemin dans la mêlée et, dans sa fuite, s'est arrêté, le temps de tuer un seigneur des Francs qui l'avait jadis couvert de honte. Il ne connaît pas la peur et ses muscles sont d'acier. Par Allah, nous sommes venus plus vite que le vent pour t'apporter la nouvelle de cette bataille, et ce Franc est moins harassé que moi, qui montais à cheval avant de savoir marcher !

— Pourquoi me l'as-tu amené ?

— J'ai pensé qu'il ferait un excellent guerrier pour toi, seigneur.

— Dans le monde entier, médita Timour, il y a moins d'une demi-douzaine d'hommes dans le jugement desquels j'ai une entière confiance... tu es l'un de ceux-là, ajouta-t-il laconiquement.

Ak Boga, qui avait rougi dans son embarras, eut un sourire ravi.

— Peut-il me comprendre ? demanda Timour.

— Il parle turc, seigneur.

— Comment te nommes-tu, Franc ? s'enquit l'émir. Et quel est ton rang ?

— Mon nom est Donald MacDeesa, répondit l'Écossais. Je viens du pays d'Écosse, qui se trouve au-delà du Frankistan. Je n'ai pas de titre, ni dans mon pays ni dans l'armée que je suivais. Je vis par ma vivacité d'esprit et par le tranchant de ma claymore.

— Pourquoi es-tu venu vers moi ?

— Ak Boga m'a dit que c'était la route de la vengeance.

— Et qui est l'objet de ta vengeance ?

— Bayazid, le sultan des Turcs, que les hommes appellent le Faiseur de Tonnerre.

Timour inclina sa tête sur sa robuste poitrine. Dans le silence qui suivit, MacDeesa entendit le son argentin d'une fontaine dans une cour à ciel ouvert et la voix mélodieuse d'un poète persan qui chantait aux accents d'un luth.

Puis le Tatar redressa sa tête léonine et dit doucement :

— Prends place avec Ak Boga sur ce divan, près de moi. je vais t'apprendre comment prendre au piège un loup gris.

Comme Donald s'exécutait, il porta inconsciemment une main à son visage, comme s'il ressentait la douleur cuisante d'un coup, assené onze ans plus tôt. Tout à fait hors de propos, il se souvint d'un autre roi et d'une autre cour, plus grossière, et durant le court instant qui s'écoula tandis qu'il prenait place près de l'émir, il jeta un bref regard sur sa vie amère et la route qui l'avait conduit jusqu'ici.

Le jeune Douglas, le plus puissant de tous les barons d'Écosse, était un homme violent et impétueux, et, comme la plupart des seigneurs normands, s'emportait facilement lorsque quelqu'un s'opposait à sa volonté. Pourtant il n'aurait jamais dû frapper le jeune Highlander au corps élané qui était venu vers la région frontalière, recherchant renommée et butin auprès des seigneurs des marches.

Douglas avait l'habitude d'user de sa cravache et de ses poings sur ses pages et ses écuyers, oubliant aussitôt le coup et la cause ; ceux-ci étant également des Normands et accoutumés aux mouvements d'humeur de leurs seigneurs, oublièrent de même. Mais Donald MacDeesa n'était pas un Normand ; c'était un Gaël, et les idées que se fait un Gaël de l'honneur et de l'insulte diffèrent autant des idées des Normands que les régions montagneuses et sauvages du Nord diffèrent des plaines fertiles des Lowlands. Même le chef de son clan n'aurait pu frapper Donald impunément, et qu'un Anglais ose le faire... la haine déferla dans le sang du jeune Highlander, avec la violence d'un fleuve sombre, et emplît ses rêves de cauchemars écarlates.

Douglas oublia le coup de poing qu'il avait assené, trop vite pour le regretter. Mais Donald possédait le cœur vindicatif de ces êtres sauvages qui entretiennent les feux de la

haine durant des siècles et emportent leurs rancunes dans la tombe. Donald était autant un Celte que ses féroces ancêtres de Dalriadia qui bâtirent le royaume d'Alba avec leurs épées.

Pourtant il cacha sa haine et attendit son heure, et celle-ci survint sous la forme de l'ouragan d'une guerre de frontière. Robert Bruce gisait dans sa tombe et son cœur, à jamais arrêté, se trouvait quelque part en Espagne, sous le corps de Douglas le Noir. Celui-ci avait échoué dans son pèlerinage, destiné à déposer le cœur de son roi devant le Saint Sépulcre. Le petit-fils du grand roi, Robert II, n'aimait guère les troubles et l'agitation ; il désirait faire la paix, avec l'Angleterre, et il craignait la puissante famille des Douglas.

Malgré ses protestations, la guerre recouvrit la frontière des ses ailes embrasées, et les seigneurs d'Écosse quittèrent joyeusement leurs châteaux pour prendre part aux incursions et au pillage. Les Douglas s'apprêtaient à se mettre en route lorsqu'un homme au parler doux et subtil se présenta à la tente de Donald MacDeesa. Il en vint tout de suite au fait, sans plus de détours.

— Sachant que le seigneur précité t'avait insulté, j'ai chuchoté ton nom à celui qui m'a envoyé, et en vérité, il est bien connu que ce même seigneur sanguinaire divise continuellement les royaumes et provoque courroux et chagrin entre les souverains... (dit-il notamment, puis il prononça distinctement un mot) : Protection.

Donald ne répondit pas ; l'homme aux manières tranquilles sourit et prit congé du jeune Highlander. Celui-ci, assis et le menton appuyé sur son poing, fixait le sol d'un regard sombre.

Peu de temps après, le seigneur Douglas se mit joyeusement en route, avec ses gens, et se dirigea vers la région frontalière. Ainsi il « mit à feu et à sang les vallées de la Tyne, une partie du Bambroughshire, et trois bonnes tours sur les landes de Reidswire, il les laissa en proie aux flammes », suscitant colère et chagrin sur toute la frontière anglaise. Le roi Richard adressa des lettres de reproches amers au roi Robert. Celui-ci se rongea les ongles de rage, mais attendit patiemment les nouvelles qu'il espérait apprendre d'un jour à l'autre.

Puis, après une escarmouche indécise à Newcastle, Douglas campa à un endroit appelé Otterbourne, et ce fut là que le seigneur Percy, bouillant de colère, fondit soudainement sur lui, au cours de la nuit. Dans la mêlée confuse qui s'ensuivit – les Écossais l'appellent la Bataille d'Otterbourne, et les Anglais Chevy Chase – le seigneur Douglas trouva la mort. Les Anglais affirmèrent qu'il avait été tué par Percy, lequel ne confirma ni ne démentit ce fait, ne sachant pas lui-même quels hommes il avait tués dans la confusion et l'obscurité.

Mais un homme grièvement blessé, avant de mourir, parla d'un tartan des Highlands et d'une hache qui n'était pas maniée par un Anglais. Des hommes vinrent trouver Donald et le questionnèrent durement, mais il leur répondit par des grognements, tel un loup. Le roi, après avoir fait brûler pieusement de nombreux cierges pour le repos de l'âme de Douglas – publiquement – et remerciant Dieu pour la mort du baron, une fois retiré dans ses appartements, fit savoir que « nous avons appris la persécution dont faisait l'objet l'un de nos loyaux sujets et, comme il est clair dans notre esprit que ce jeune homme est aussi

innocent que nous-mêmes en cette affaire, nous avertissons par la présente déclaration que tous ceux qui chercheront à l'importuner de nouveau seront punis de mort ».

Ainsi la protection du roi sauva la vie de Donald, mais les hommes murmurèrent entre leurs dents et le mirent au ban de la société. Sombre et amer, il se renferma en lui-même et alla vivre dans une cabane, pour y méditer en solitaire. Puis, une nuit, il apprit la nouvelle de la soudaine abdication du roi et de sa retraite dans un monastère. Le souverain au tempérament monacal n'avait pu supporter les contraintes de la vie d'un monarque en des temps troublés. Suivant de près cette nouvelle, des hommes armés de dagues se présentèrent à la cabane de Donald, mais ils trouvèrent la cage vide. L'aigle s'était envolé. Ils suivirent sa piste avec acharnement, mais trouvèrent seulement un cheval mort d'épuisement, près du rivage, et aperçurent une voile blanche diminuer au loin dans l'aube naissante.

Donald vint sur le continent, car, les Lowlands lui étant interdites, il n'avait aucun autre endroit où se réfugier. Dans les Highlands, il comptait trop d'ennemis et de haines sanglantes ; de l'autre côté de la frontière, les Anglais avaient déjà tressé une corde de chanvre à son intention. Cela se passait en 1389. Sept années de luttes et d'intrigues au sein des guerres et des complots en Europe. Et lorsque Constantinople gémit et appela au secours, devant l'assaut irrésistible de Bayazid, et que les hommes vendirent leurs terres pour entreprendre une nouvelle Croisade, le guerrier des Highlands se joignit au flot qui déferlait vers l'est pour apporter la mort et la destruction.

Sept années... et un cri lointain depuis les marches d'Écosse jusqu'au palais aux dômes d'azur de Samarcande la fabuleuse, assis sur un divan de soie et prêtant l'oreille aux paroles mesurées qui sortaient d'un ton paisible des lèvres du seigneur de Tatarie.

*« Si tu es le seigneur de ce château.
Veille à ce qu'il me plaise ;
Car, avant que je franchisse les landes de la frontière.
Tu nous accueilleras en ta demeure. »*

La Bataille d'Otterbourne.

Le temps passa, comme il le fait depuis toujours, que les hommes vivent ou meurent. Les cadavres pourrissaient dans la plaine de Nicopolis, et Bayazid, ivre de puissance, piétinait les sceptres du monde. Les Grecs, les Serbes et les Hongrois, il les écrasait sous ses légions d'airain, et il fondait les races asservies au sein de son empire qui s'étendait inexorablement. Il lavait ses membres dans les plus folles débauches ; leur frénésie étonnait même ses vassaux endurcis.

Les femmes du monde entier gémissaient, pétries par ses mains de fer, et il martelait les couronnes en or des rois pour ferrer son destrier. Constantinople chancelait sous ses attaques répétées, et l'Europe léchait ses blessures, tel un loup estropié, menacée et sur la défensive.

Quelque part dans les dédales brumeux de l'Orient s'avavançait son ennemi juré, Timour le Boiteux, et Bayazid lui envoyait des missives remplies de menaces et de railleries. Il ne recevait aucune réponse ; puis la nouvelle lui fut transmise par les caravanes qu'une puissante armée s'était dirigée vers le sud, livrant une grande bataille ; les casques ornés de plumes de l'Inde s'étaient dispersés, prenant la fuite devant les lances des Tatars. Bayazid n'y prêta guère attention ; l'Inde était aussi peu réelle pour lui que l'était le pape de Rome. Ses regards étaient tournés vers l'ouest, vers les cités des Caphars. « Je dévasterai le Frankistan par le fer et le feu, avait-il déclaré. Leurs sultans tireront mes chariots et les chauves-souris logeront dans les palais des Infidèles. »

Puis, au début du printemps de l'an 1402, alors qu'il se trouvait dans une cour intérieure de son palais d'agrément à Bursa, et se prélassait, lampant le vin interdit par le Prophète et contemplant les ébats de danseuses nues, certains de ses émirs se présentèrent devant lui. Ils escortaient un Franc de grande taille dont le visage sévère et couturé de cicatrices était tanné par les soleils de déserts lointains.

— Ce chien de Caphar a fait irruption dans le camp des Janissaires, sur un cheval couvert d'écume, déclarèrent-ils, en disant qu'il cherchait Bayazid. Devons-nous l'écorcher vif devant toi ou le faire écarteler par des chevaux sauvages ?

— Chien, dit le sultan en buvant à grands traits et en reposant son gobelet avec un soupir de satisfaction, tu as trouvé Bayazid. À présent, parle, avant que je te fasse hurler, empalé sur un pieu acéré.

— C'est ainsi que tu accueilles un homme qui a fourni une si longue chevauchée pour te servir ? rétorqua le Franc d'une voix rauque et ferme. Je suis Donald MacDeesa et parmi tes Janissaires il n'y en a pas un seul qui soit capable de se mesurer à moi au cours d'un duel à l'épée, et parmi tes lutteurs ventrus, il n'y en a pas un seul à qui je ne puisse

briser les reins.

Le sultan fourragea sa barbe noire et sourit.

— Il est regrettable que tu sois un Infidèle, dit-il, car j'aime un homme aux propos impudents. Mais poursuis, ô *rustum* ! Quels sont tes autres talents, miroir de modestie ?

Le Highlander eut un rictus cruel.

— Je peux briser les reins d'un Tatar et faire rouler dans la poussière la tête d'un Khan.

Bayazid se raidit et son expression changea imperceptiblement, son corps de géant empreint soudainement d'une force et d'une menace redoutables ; car derrière toute sa suffisance et sa forfanterie se dissimulait la plus grande intelligence que l'on pût trouver à l'ouest de l'Oxus.

— Quelle est cette sottise ? gronda-t-il. Que signifie cette énigme ?

— Ce n'est pas une énigme, fit sèchement le Gaël. Je n'ai guère plus d'amour pour toi que tu n'en as pour moi. Mais je voue une haine encore plus féroce à Timour-il-leng qui m'a jeté du crottin au visage.

— Tu as quitté ce chien à demi païen pour venir me trouver ?

— Oui. Je le servais. J'ai chevauché à ses côtés et ai taillé en pièces ses ennemis. Je suis monté à l'assaut des remparts de cités, bravant les flèches, et j'ai brisé les rangs de soldats bardés de fer. Et lorsque les honneurs et les présents ont été distribués parmi les émirs, que m'a-t-on donné ? Le fiel de la raillerie et l'armoise de l'insulte. « Pour des présents, adresse-toi à tes sultans pouilleux de Frankistan, Caphar », a dit Timour... puissent les vers le dévorer... et les émirs ont éclaté d'un rire retentissant. J'en prends Dieu à témoin, j'effacerai ce rire dans le fracas des murailles s'écroulant et dans le grondement des flammes !

La voix menaçante de Donald résonna, et son regard était glacé et cruel. Bayazid fourragea sa barbe un instant, puis demanda :

— Et tu es venu vers moi dans l'intention de te venger ? J'entrerais en guerre contre le Boiteux à cause de la rancœur d'un aventurier, d'un vagabond Caphar ?

— Tu lui déclareras la guerre, ou bien c'est lui qui marchera contre tes armées, répondit MacDeesa. Lorsque Timour t'a écrit, te demandant de ne pas aider ses adversaires, Kara Yussef le Turcoman et Ahmed, sultan de Bagdad, tu lui as répondu en des termes inqualifiables, et tu as envoyé des cavaliers renforcer leurs rangs contre lui. À présent, les Turcomans sont brisés, Bagdad a été mise à sac, et Damas n'est plus que ruines fumantes. Timour a anéanti tes alliés et il n'est pas prêt d'oublier l'affront que tu lui as fait.

— Tu étais très proche du Boiteux pour savoir tout cela, murmura Bayazid et ses yeux brillants s'étrécirent de méfiance. Mais pourquoi devrais-je faire confiance à un Franc ? Par Allah, je les traite par l'épée ! Comme j'ai traité ces fous à Nicopolis !

Durant un instant fugace, une flamme féroce et incontrôlable dansa dans les yeux du Highlander, mais son visage basané ne trahit aucun signe d'émotion.

— Sache ceci, Turc, répondit-il en jurant. Je puis te montrer comment briser les reins de Timour.

— Chien ! rugit le sultan, ses yeux gris flamboyant de colère. Tu penses que j'ai besoin de l'aide d'un vil bretteur pour vaincre le Tatar ?

Donald lui rit au visage ; c'était un rire dur et sans joie, fort désagréable à entendre.

— Timour te brisera comme une noix, dit-il posément. As-tu déjà vu les Tatars en ordre de bataille ? As-tu vu leurs flèches assombrir le ciel comme ils les décochaient, cent mille à la fois ? As-tu vu leurs cavaliers aller plus vite que le vent, tandis qu'ils chargeaient et que les sabots de leurs chevaux faisaient trembler le désert ? As-tu vu leurs éléphants de guerre, portant des tours sur leurs dos, d'où des archers envoient des traits, telles des nuées sombres, et déversent le feu qui brûle la chair et le cuir pareillement ?

— J'ai déjà entendu tout cela, fit le sultan qui ne semblait pas particulièrement impressionné.

— Mais tu ne l'as pas vu, rétorqua le Highlander. (Il retroussa la manche de sa tunique et montra une cicatrice sur son bras aux muscles d'acier.) Un *tulwar* indien m'a embrassé ici, devant Delhi. Je chevauchais avec les émirs tandis que le tonnerre de la bataille semblait faire trembler le monde entier. J'ai vu Timour duper le sultan de l'Hindoustan et l'attirer hors de ses orgueilleux remparts, comme l'on attire un serpent hors de son nid. Par Dieu, les Radjpouts aux coiffes de plumes tombaient devant nous comme du blé mûr !

« Lorsque Timour est reparti, Delhi n'était plus qu'un monceau de ruines ; devant les remparts éventrés il a bâti une pyramide avec cent mille crânes. Tu me traiterais de menteur si je te disais durant combien de jours la passe de Khaïbar fut encombrée par les armées étincelantes des guerriers et des captifs s'en retournant à Samarcande. Leur pas faisait trembler les montagnes et les sauvages Afghans vinrent en hordes pour placer leurs têtes sous le talon de Timour... comme il écrasera ta tête, Bayazid !

— Tu oses me dire cela, chien ? hurla le sultan. Je te ferai frire dans l'huile bouillante !

— Oui, prouve que tu es plus puissant que Timour en tuant le chien dont il s'est moqué ! répondit farouchement MacDeesa. Vous autres rois êtes tous les mêmes dans la peur et la déraison.

Bayazid le regarda, bouche bée.

— Par Allah ! S'exclama-t-il. Tu es fou de parler ainsi au Faiseur de Tonnerre. Demeure à ma cour jusqu'à ce que je sache si tu es une canaille, un imbécile ou un fou. Si tu es un espion, je te ferai mettre à mort, et longue sera ton agonie... c'est durant toute une semaine que tu hurleras et imploreras la mort !

*

* *

Ainsi Donald demeura à la cour du Faiseur de Tonnerre, faisant l'objet de noirs soupçons. Quelques jours plus tard, un messenger apportait une lettre de Timour, brève mais péremptoire, exigeant que « le Chrétien, cet infâme voleur, qui avait trouvé refuge à la cour ottomane » lui soit remis, afin qu'il reçoive un juste châtiment. Bayazid, flairant l'occasion d'insulter de nouveau son rival, tordit joyeusement sa barbe entre ses doigts et eut un ricanement de hyène tandis qu'il dictait la réponse suivante :

« Sache, vil chien infirme, que les Osmanlis n'ont guère l'habitude d'accéder aux demandes insolentes d'ennemis païens. Prends tes aises tant que cela t'est possible, chien

boiteux, car bientôt je changerai ton royaume en un tas d'immondices et ferai de tes épouses favorites mes concubines. »

Timour n'envoya pas d'autres missives. Bayazid entraîna Donald dans des orgies insensées, et lui versa force rasades de vin capiteux. Tout en rugissant et en lançant des vantardises, il surveillait attentivement le Highlander. Ses soupçons furent bientôt émoussés : même lorsqu'il était ivre mort, Donald ne prononça aucune parole pouvant trahir le fait qu'il n'était pas ce qu'il semblait être. Quand le nom de Timour sortait de sa bouche, c'était au milieu de malédictions. Bayazid ne pensait pas qu'il fût utile contre les Tatars, mais il envisageait un autre emploi pour Donald, celui de confident et de garde du corps, comme les sultans ottomans l'avaient toujours fait : ils prenaient à leur service des étrangers, connaissant trop bien leur propre race. Le Gaël menait une vie insouciant, sous une surveillance étroite mais discrète ; il faisait rouler tout le monde à terre, sauf le sultan, au cours de folles beuveries et se comportait avec une bravoure intrépide, qui lui valut le respect des Turcs aguerris, lors d'expéditions contre les Byzantins.

Jouant les Génois contre les Vénitiens, Bayazid faisait le siège de Constantinople. Son plan était dressé : Constantinople, et ensuite l'Europe. Le sort de la Chrétienté dépendait de la bataille qui était menée devant les murs de cette ville séculaire de l'Orient. Les malheureux Grecs, épuisés et réduits à la famine, avaient décidé de se rendre lorsque la nouvelle surgit brusquement de l'Est, sous l'apparence d'un messenger, maculé de poussière et de sang, sur un cheval exténué. Les Tatars avaient déferlé de l'Est, avec la soudaineté d'une tempête de sable, et Sivas, la ville frontalière de Bayazid, était tombée.

Cette nuit-là, les défenseurs frissonnants de peur, postés sur les remparts de Constantinople, virent des torches aller et venir dans le camp turc, éclairant des visages sombres aux traits de rapace et se reflétant sur des cuirasses. Pourtant l'attaque attendue, et redoutée, ne se produisit pas, et l'aube révéla une immense flottille de bateaux sur le Bosphore, allant dans un sens et dans l'autre, en un îlot régulier, et emportant vers l'Asie les soldats bardés de fer. Le regard du Faiseur de Tonnerre s'était finalement tourné vers l'Est.

*« Le daim court en liberté parmi vallons et collines.
 Les oiseaux volent d'arbre en arbre ;
 Pourtant il n'y a ni pain ni soupe
 Pour mes hommes et moi. »*

La Bataille d'Otterbourne.

— Nous camperons ici, annonça Bayazid en changeant de position son corps gigantesque sur la selle aux incrustations d'or.

Il contempla derrière lui les longues colonnes de son armée, serpentant dans la plaine et disparaissant à la vue de l'autre côté des collines lointaines. Plus de deux cent mille hommes étaient en marche : féroces Janissaires, spahis resplendissants avec leurs plumes et leurs cuirasses d'argent, cavalerie lourde aux armures ornées de soie ; et les alliés et sujets étrangers de Bayazid, les piquiers de Grèce et de Valachie, les vingt mille cavaliers du roi Pierre Lazare de Serbie, bardés de fer de la tête aux pieds. Il y avait également des troupes Tatars ; venus en Asie Mineure, ils avaient été écrasés et intégrés à l'Empire ottoman, comme les autres... des Kalmouks trapus. Lorsque l'armée s'était mise en route, ils avaient voulu se révolter, mais une harangue de Donald MacDeesa, adressée dans leur propre langue, les avait calmés.

Depuis des semaines, l'armée turque se dirigeait vers l'est, sur la route de Sivas, s'attendant à affronter les Tatars à tout moment. Ils avaient dépassé Angora, où le sultan avait établi son camp de base ; ils avaient traversé le fleuve Halys, ou Kizil Irmak, et s'avançaient à présent dans la région de collines qui se trouve dans le coude formé par ce fleuve. Celui-ci, s'écoulant à l'est de Sivas, décrit une vaste courbe vers le sud avant de former un nouveau méandre, à l'ouest de Kirsehir, pour continuer vers le nord, jusqu'à la mer Noire.

— Nous camperons ici, répéta Bayazid. Sivas se trouve à environ soixante-cinq lieues, à l'est. Nous enverrons des éclaireurs en reconnaissance jusqu'à cette ville.

— Ils la trouveront déserte, prédit Donald en venant se mettre à côté de Bayazid.

— Ô joyau de savoir, se moqua le sultan, le Boiteux s'enfuira-t-il aussi vite ?

— Il ne prendra pas la fuite, rétorqua le Gaël. N'oublie pas qu'il peut déplacer son armée beaucoup plus vite que tu ne peux faire avancer la tienne. Il va se diriger vers les collines, où il prendra position, pour fondre sur nous au moment où tu t'y attendras le moins.

Bayazid renifla avec mépris.

— Serait-il un magicien pour se déplacer sans bruit dans les collines, avec une horde de cent cinquante mille hommes ? Peuh ! Je te dis qu'il empruntera la route de Sivas pour engager la bataille. Alors nous le briserons comme une coquille de noix.

Ainsi l'armée turque dressa son campement et fortifia les collines. Puis les hommes attendirent avec une rage et une impatience croissantes, durant toute une semaine. Les éclaireurs de Bayazid revinrent avec la nouvelle que la ville de Sivas n'était défendue que

par une poignée de Tatars. Le sultan poussa un rugissement de colère et de stupeur.

— Fous, avez-vous croisé les Tatars sur la route ?

— Non, par Allah ! jurèrent les cavaliers. Ils ont disparu dans la nuit, tels des fantômes ; personne ne sait où ils sont allés. Et nous avons parcouru toutes les collines entre ce lieu et la ville.

— Timour s'est enfui et a regagné son désert, déclara Pierre Lazare.

Donald éclata de rire.

— Lorsque les rivières s'écouleront vers l'amont, Timour prendra la fuite, dit-il. Il se cache quelque part dans les collines, au sud.

Bayazid n'avait jamais demandé conseil auprès d'autres hommes, car il avait découvert depuis longtemps qu'il possédait une intelligence supérieure à la leur. Mais à présent il était perplexe. Il n'avait encore jamais affronté ces cavaliers du désert, dont le secret de la victoire était la mobilité ; ils traversaient le pays à la vitesse de nuages chassés par le vent. Puis ses éclaireurs lui apportèrent la nouvelle que des groupes de cavaliers avaient été aperçus, tandis qu'ils se déplaçaient parallèlement à l'aile droite de l'armée turque.

Le rire de MacDeesa ressembla au glapisement d'un chacal.

— Timour se prépare à fondre sur nous, venant du sud, comme je l'avais prédit !

Bayazid disposa son armée en ligne de bataille et attendit l'assaut, mais celui-ci n'eut pas lieu, et ses éclaireurs signalèrent que les cavaliers avaient poursuivi leur route et disparu. Désorienté pour la première fois de sa vie, et fou du désir d'en venir aux prises avec cet ennemi insaisissable, Bayazid donna l'ordre de lever le camp et, après une marche forcée, atteignit le fleuve Halys, deux jours plus tard, où il s'attendait à trouver l'armée de Timour, disposée sur les rives, pour lui disputer le passage. Aucun Tatar n'était en vue. Le sultan jura dans sa barbe noire ; ces guerriers de l'est étaient-ils des fantômes pour se volatiliser ainsi ?

Il envoya des cavaliers sur la rive opposée et ils revinrent à bride abattue, guidant impétueusement leurs montures vers l'eau peu profonde, ils avaient aperçu l'arrière-garde Tatar. Timour avait évité l'armée turque et, en ce moment même, marchait sur Angora ! La bave aux lèvres, Bayazid se tourna vers MacDeesa.

— Chien, qu'as-tu à dire à présent ?

— Pourquoi t'en prendre à moi ? fit le Highlander, lui tenant tête avec audace. Tu es le seul à blâmer, si Timour s'est joué de toi. M'as-tu écouté lorsque je te donnais des conseils, bons ou mauvais ? Je t'avais dit que Timour n'attendrait pas ta venue, et il ne t'a pas attendu. Je t'avais dit qu'il quitterait la ville et se dirigerait vers les collines au sud. Et c'est ce qu'il a fait. Je t'avais dit qu'il fondrait sur nous à l'improviste ; là j'ai commis une erreur. Je ne pensais pas qu'il traverserait le fleuve et nous échapperait. Sinon, je t'avais prévenu de tout ce qui arriverait.

À contrecœur, Bayazid reconnut la justesse des paroles du Franc, mais il était fou de rage. Autrement il n'aurait jamais essayé de rattraper la horde à l'allure rapide avant qu'elle atteigne Angora.

En hâte, il fit traverser le fleuve à ses colonnes et se lança à la poursuite des Tatars. Timour avait traversé le fleuve près de Sivas et, effectuant un mouvement tournant, avait évité les Turcs qui se trouvaient de l'autre côté. À présent Bayazid suivait la route qu'il

avait prise : elle s'éloignait du fleuve et conduisait vers les plaines où il y avait peu d'eau... et pas de nourriture. La horde avait tout dévasté sur son passage, par la torche et l'épée.

Les Turcs s'avançaient dans une région désolée, noircie par le feu et rougie par le massacre. Timour couvrit cette distance en trois jours, alors que les colonnes de Bayazid mirent une semaine pour franchir péniblement une centaine de lieues dans la plaine en flammes, parsemée de collines arides qui faisaient de la marche un véritable enfer. Comme la force de l'armée résidait dans son infanterie, la cavalerie était obligée de ralentir son allure et d'attendre les fantassins ; tous cheminaient lentement au milieu des nuages de poussière suffocante que soulevaient leurs pieds meurtris. Ils marchaient avec obstination, sous un soleil d'été brûlant, souffrant cruellement de la faim et de la soif.

Ils arrivèrent finalement dans la plaine d'Angora et aperçurent les Tatars installés dans le camp qu'ils avaient quittés, assiégeant la ville. Les Turcs rendus fous par la soif poussèrent un rugissement de désespoir. Les guerriers de Timour avaient détourné le cours de la petite rivière qui traversait Angora, de telle sorte qu'elle s'écoulait à présent derrière les lignes Tatars ; la seule façon de l'atteindre était de se frayer un chemin à travers la horde du désert. Les sources et les puits de la région avaient été souillés ou comblés. Un long moment, Bayazid demeura silencieux, dressé sur sa selle, son regard allant du camp Tatar vers ses propres lignes disséminées. Il vit sur les visages de ses guerriers les marques de la souffrance et de la colère. Une peur étrange étreignit son cœur, si peu familière qu'il ne la reconnut pas comme telle. La victoire avait toujours été sienne ; comment pourrait-il en être autrement un jour ?

« *Qu'est-ce donc qui s'attache à mes pas ?
 — L'ennemi que tu dois combattre, seigneur !
 Ces harpies aussi rapides que mon cheval ?
 — L'ombre de la nuit, seigneur !* »

Kipling.

En cette matinée d'été paisible, les deux armées se faisaient face, prêtes au choc décisif. La ligne de bataille des Turcs formait un long croissant dont les extrémités enveloppaient les ailes de la horde Tatar ; l'une d'elles touchait la rivière et l'autre une colline fortifiée, située à quinze lieues de là, dans la plaine.

— De toute ma vie je n'ai jamais demandé conseil à un autre pour la guerre, déclara Bayazid, mais tu étais aux côtés de Timour, six années durant. Va-t-il charger ?

Donald secoua la tête.

— Ton armée l'emporte par le nombre. Jamais il ne lancera ses cavaliers contre les rangs serrés de tes Janissaires. Il se tiendra à distance et t'accablera par des nuées de flèches. Tu dois marcher contre lui.

— Et donner à mon infanterie l'ordre de charger, face à sa cavalerie ? grogna Bayazid. Pourtant tes paroles sont sages. Je dois lancer ma cavalerie contre la sienne... et Allah sait que Timour a les meilleurs cavaliers.

— Son aile droite est la plus faible, dit Donald. (Une lueur sinistre brilla dans ses yeux.) Masse tes cavaliers les plus aguerris sur ton aile gauche, charge et enfonce cette partie de l'armée Tatar ; ensuite donne l'ordre à ton aile gauche de se refermer et d'attaquer de flanc le gros des troupes de l'émir, tandis que tes Janissaires attaqueront de front. Avant la charge, les spahis sur ton aile droite pourront feindre une attaque afin de détourner l'attention de Timour.

Bayazid observa silencieusement le Gaël. Donald avait souffert autant que les autres de cette marche effroyable. Sa cuirasse était blanchie par la poussière, ses lèvres noircies, sa gorge desséchée par la soif.

— Qu'il en soit ainsi, déclara Bayazid. Le Prince Suleiman commandera l'aile gauche, avec la cavalerie serbe et ma propre cavalerie lourde, soutenue par les Kalmouks. Nous remporterons la victoire en une seule charge !

Ainsi ils prirent leurs positions respectives, et personne ne remarqua qu'un Kalmouk au visage aplati quittait furtivement les lignes turques pour se diriger au galop vers le camp de Timour, cravachant son poney comme un dément. Sur l'aile gauche était massée la puissante cavalerie serbe et la cavalerie lourde turque ; derrière les cavaliers se tenaient les Kalmouks, armés d'arcs. Donald se trouvait à leur tête, car ils avaient réclamé à grands cris que le Franc les conduise contre leur propre race.

Bayazid n'avait pas l'intention d'opposer ses archers aux archers Tatares, mais de lancer une charge qui enfoncerait et disloquerait les lignes de Timour avant que l'émir puisse changer de tactique et déjouer ses plans. L'aile droite turque était composée des spahis ;

le centre des Janissaires et des fantassins serbes avec Pierre Lazare, sous le commandement personnel du sultan.

Timour n'avait pas d'infanterie. Entouré de sa garde personnelle, il était assis sur un tertre, en retrait des lignes. Nur ad-Din commandait l'aile droite des cavaliers de la Haute Asie, Ak Boga l'aile gauche, et le prince Muhammad le centre. Au centre, il y avait les éléphants avec leurs harnachements de cuir et leurs tours de guerre, où se trouvaient des archers. Leurs barrissements terrifiants étaient le seul bruit tout du long de la ligne de bataille des Tatars bardés de fer, lorsque les Turcs survinrent dans le tonnerre des cymbales et des tambours.

Telle la foudre, Suleiman lança ses escadrons sur l'aile droite Tatar. Une nuée de flèches meurtrière vola à leur rencontre, mais ils continuèrent de charger avec obstination, et les rangs Tatars chancelèrent sous le choc. Suleiman pourfendit un chef orné de plumes de héron et le fit basculer de sa selle. Comme il poussait un cri d'exultation, un grondement guttural retentit derrière lui.

— *Ghar ! Ghar ! Ghar !* Frappez, frères, pour le seigneur Timour !

Avec un sanglot de rage, il se retourna et vit ses cavaliers s'effondrer par rangs entiers, transpercés par les flèches des Kalmouks. Et près de son oreille il entendit Donald MacDeesa éclater d'un rire démentiel.

— Traître ! hurla le Turc. C'est ton œuvre...

La claymore étincela au soleil et le prince Suleiman roula au bas de sa selle, décapité.

— Ceci pour Nicopolis ! cria le Highlander avec fureur. Décochez vos traits, frères !

En réponse, les Kalmouks au corps trapu glapirent comme des loups et opérèrent une conversion pour éviter les cimenterres des Turcs saisis de désespoir, puis décochèrent leurs flèches mortelles sur les rangs qui tourbillonnaient à proximité. Ils avaient énormément souffert, du fait de leurs maîtres ; à présent c'était l'heure des comptes. Alors l'aile droite Tatar chargea dans un formidable grondement ; prise en tenaille, la cavalerie turque fléchit et s'effondra, des escadrons entiers abandonnèrent le combat et s'enfuirent en un galop éperdu. En un instant venait d'être réduite à néant l'occasion pour Bayazid d'écraser l'armée de son ennemi mortel.

Au début de la charge, l'aile droite turque s'était avancée, dans la sonnerie stridente des trompettes et le roulement des tambours. Au milieu de sa fausse attaque, elle avait été prise au dépourvu par la charge soudaine de l'aile gauche Tatar. Ak Boga avait traversé impétueusement les rangs des spahis, la cavalerie légère ; perdant momentanément la tête dans l'ivresse du massacre, il les chassa devant lui. Bientôt, poursuivis et poursuivants disparaissaient au-delà des pentes dans le lointain.

Timour envoya le prince Muhammad avec un escadron de réserve pour soutenir l'aile gauche et la ramener sur les lieux de la bataille, tandis que Nur ad-Din, balayant les vestiges de la cavalerie de Bayazid, opérait un rapide mouvement de conversion et fondait dans un fracas de tonnerre sur les rangs compacts des Janissaires. Ceux-ci soutinrent le choc, tel un mur d'airain ; Ak Boga, renonçant à poursuivre les spahis et revenant au galop, les frappa sur l'autre flanc.

Alors Timour monta sur son destrier, et le centre déferla, semblable à une vague d'acier, sur les Turcs chancelants. À présent c'était l'affrontement qui déciderait de la

victoire !

Les charges se succédaient inexorablement, venant heurter de plein fouet ces rangs serrés, en un mouvement de flux et de reflux, tels les flots déchaînés de l'océan. Au sein des nuages de poussière les Janissaires tenaient bon et ne cédaient pas ; ils plongeaient leurs lances rougies dans le poitrail des chevaux, frappaient avec des lances ruisselantes de sang et des cimenterres ébréchées. Les cavaliers féroces s'abattaient sur eux, tels des tourbillons furieux, et décimaient leurs rangs par des nuées de flèches, ils bandaient leurs arcs et décochaient leurs traits trop vite pour que le regard pût les suivre. Se jetant impétueusement dans la mêlée, ils hurlaient et tailladaient comme des déments, tandis que leurs cimenterres fracassaient boucliers, casques et crânes. Et les Turcs les repoussaient, jetant à terre chevaux et cavaliers ; ils les mettaient en pièces et les foulaient aux pieds, piétinant les cadavres de leurs propres compagnons pour combler les brèches et resserrer les rangs. Bientôt les deux armées piétinaient un tapis de morts et les sabots des montures Tatars pataugeaient dans une mare de sang.

Les charges répétées eurent finalement raison de l'armée turque. Les rangs brisés se dispersèrent et la bataille s'étendit à toute la plaine, continuant de faire rage. Des groupes de lanciers se battaient dos à dos, massacrant et mourant sous les flèches et les cimenterres des cavaliers des steppes. Parmi les nuages de poussière soulevés par la bataille s'avançaient d'un pas lourd les éléphants aux barrissements furieux, telles les sonneries du Jugement Dernier, tandis que les archers juchés sur leurs dos faisaient pleuvoir des nuées de flèches et des nappes de feu qui foudroyaient les hommes et les ratatinaient dans leurs cuirasses, comme du blé flétri par la fournaise.

Toute la journée, Bayazid s'était farouchement battu, à pied, à la tête de ses hommes. Le roi Peter tomba à côté de lui, transpercé par une vingtaine de flèches. Avec un millier de ses Janissaires le sultan tenait la plus haute des collines au milieu de la plaine ; dans l'enfer flamboyant de ce long après-midi, il continua de la tenir, tandis que ses hommes mouraient de tous côtés. Dans un ouragan de lances qui se brisaient, de haches qui tranchaient et de cimenterres qui éventraient, les soldats du sultan tenaient en échec les Tatars victorieux. La situation semblait inextricable. Puis Donald MacDeesa, à pied, ses yeux de braise comme ceux d'un chien enragé, se jeta impétueusement au plus fort de la mêlée et frappa le sultan avec une fureur et une haine telles que le casque à cimier se brisa sous le tranchant de la claymore. Bayazid s'écroula, tel un homme mort. Ensuite le flot noir déferla et recouvrit les groupes harassés des défenseurs maculés de sang, et les timbales des Tatars grondèrent, clamant la victoire.

*« La gloire flétrissante qui a brillé
Parmi les bijoux de mon trône,
Halo de l'Enfer ! et avec une telle douleur
Que l'Enfer lui-même ne saurait me faire peur, »*

Poe (Tamerlan).

La puissance des Osmanlis était brisée et les têtes des émirs étaient entassées en une sinistre pyramide devant la tente de Timour. Pourtant les Tatars continuèrent de déferler ; sur les talons des fuyards Turcs, ils entrèrent dans Bursa, la capitale de Bayazid, dévastant les rues par le glaive et la torche. Ils arrivèrent comme une trombe et ils repartirent comme une trombe, charges des trésors du palais et emmenant les femmes du sérail du sultan.

Revenant au galop vers le camp Tatar, en compagnie de Nur ad-Din et de Ak Boga, Donald MacDeesa apprit que Bayazid était toujours vivant. Le coup qu'il avait reçu l'avait seulement assommé, et le Turc était le prisonnier de l'émir dont il s'était moqué. MacDeesa proféra une imprécation ; le Gaël était couvert de poussière et maculé de sang après une dure chevauchée et une bataille encore plus dure ; du sang séché souillait sa cuirasse de taches sombres et poissait le fourreau de son épée. Un foulard teinté d'écarlate était noué autour de sa cuisse, en guise de bandage rudimentaire ; ses yeux étaient injectés de sang, ses lèvres minces crispées en un rictus de frénésie guerrière.

— Par Dieu, je pensais que même un bœuf n'aurait pu survivre à un tel coup. Va-t-il être crucifié... comme il avait juré de le faire à Timour, si celui-ci tombait entre ses mains ?

— Timour l'a accueilli avec bienveillance et ne lui fera aucun mal, répondit le courtisan qui avait apporté la nouvelle. Le sultan doit assister au festin.

Ak Boga hocha la tête, car il était clément, sauf dans la fureur de la bataille, mais dans les oreilles de Donald résonnaient encore les hurlements des captifs massacrés dans la plaine de Nicopolis. Il eut un rire bref... un rire qui n'était guère agréable à entendre.

Pour le cœur féroce du sultan, la mort était plus aisée que d'assister, en tant que captif, au festin qui suivait toujours une victoire Tatar. Bayazid était assis, aussi immobile qu'une statue sévère ; il ne disait rien et ne semblait pas entendre le fracas des timbales, le rugissement de la fête barbare. Il était coiffé du turban orné de bijoux de la souveraineté ; dans sa main il tenait le sceptre constellé de gemmes de son empire disparu.

Il ne toucha pas à la coupe en or posée devant lui. Bien des fois il s'était réjoui de la douleur des vaincus, avec beaucoup moins de clémence que celle qui lui était manifestée ; à présent la morsure peu familière de la défaite le glaçait jusqu'aux os.

Il regardait fixement les beautés de son sérail qui, selon la coutume Tatar, servaient en tremblant leurs nouveaux maîtres : des Juives à la noire chevelure, aux lourdes paupières et au regard rêveur ; des Circasiennes au corps élancé et aux cheveux roux, des Russes

aux cheveux blonds ; des jeunes filles Grecques aux yeux noirs et des femmes Turques aux formes rondes et voluptueuses... toutes étaient aussi nues qu'au jour de leur naissance, sous les regards brûlants de désir des seigneurs Tatars.

Il avait promis de ravir les épouses de Timour... le sultan tressaillit en apercevant Despina, la sœur de Pierre Lazare et sa favorite, nue comme les autres et frissonnant de peur s'agenouiller et présenter un gobelet de vin à Timour. Le Tatar, l'air absent, passa ses doigts dans les cheveux blonds de la jeune femme et Bayazid frissonna comme si ces doigts s'étaient refermés sur son cœur.

Et il vit Donald MacDeesa, assis à côté de Timour. Ses vêtements maculés de poussière formaient un étrange contraste, auprès de la splendeur de soieries et d'or des seigneurs tatars. Ses yeux sauvages flamboyaient, son visage basané était plus sauvage et plus ardent que jamais, tandis qu'il mangeait avec la voracité d'un loup et buvait gobelet après gobelet de vin capiteux. Les nerfs d'acier de Bayazid cédèrent. Avec un rugissement qui fit taire la clameur, le Faiseur de Tonnerre se leva en titubant et brisa le lourd sceptre entre ses mains, comme une brindille, jetant les morceaux à terre.

Tous les regards se tournèrent vers lui et des Tatars s'avancèrent en hâte, pour s'interposer entre lui et leur émir. Mais Timour se contenta de le regarder en silence, l'air impassible.

— Chien et fils de chienne ! rugit Bayazid. Tu es venu vers moi comme quelqu'un dans le dénuement et je t'ai donné asile ! Que la malédiction réservée aux traîtres flétrisse ton cœur noir !

MacDeesa se dressa d'un bond, renversant gobelets et plats de nourriture.

— Traîtres ? hurla-t-il. Six années, est-ce trop long pour que tu aies oublié les cadavres décapités qui ont pourri dans la plaine de Nicopolis ? As-tu oublié les dix mille captifs que tu as fait massacrer là-bas, nus et leurs mains attachées ? Là-bas je t'ai combattu par l'acier ; depuis ce jour, je t'ai combattu par la ruse ! Fou, tu étais perdu dès l'instant où tu as quitté Bursa à la tête de ton armée ! C'est moi qui ai parlé aux Kalmouks : ils te haïssaient et je les ai persuadés d'attendre un moment plus propice. Aussi ont-ils accepté de te servir... en apparence. Par leur intermédiaire j'ai échangé des lettres avec Timour depuis le tout premier jour où nous sommes partis d'Angora... envoyant des cavaliers en secret, ou bien ceux-ci faisaient semblant d'aller chasser des antilopes.

« Par mon entremise, Timour t'a dupé... il t'a même donné l'idée de ton plan de bataille ! Je t'ai enfermé dans une toile de vérités, sachant que tu n'en ferais qu'à ta tête, sans tenir compte de ce que je pouvais te dire. Je t'ai dit seulement deux mensonges... en affirmant que je voulais me venger de Timour et en te certifiant que l'émir prendrait position sur les collines d'où il fondrait sur nous. Avant même que la bataille soit engagée, je savais ce que souhaitait Timour, et par mes conseils je t'ai fait tomber dans un piège. Ainsi Timour, qui avait préparé le plan que tu pensais être en partie le tien et en partie le mien, connaissait à l'avance chacun des mouvements que tu allais faire. Mais à la fin tout a dépendu de moi, car c'était moi qui avais monté les Kalmouks contre toi, et leurs flèches tirées dans le dos de tes cavaliers ont fait pencher la balance, alors que l'issue de la bataille était encore incertaine.

« J'ai payé très cher pour assouvir ma vengeance, Turc ! J'ai tenu mon rôle sous les

regards de tes espions, au milieu de tes courtisans, et à chaque instant, même lorsque j'étais pris de boisson et que la tête me tournait ! Je me suis battu pour toi, affrontant les Grecs, et j'ai reçu des blessures. Dans les régions dévastées au-delà du fleuve Halys, j'ai souffert comme les autres. Et j'aurais traversé des enfers encore plus grands pour te faire mordre la poussière !

— Sers ton maître aussi bien que tu m'as servi, traître, rétorqua le sultan. À la fin, Timour-il-leng, tu regretteras amèrement le jour où tu as pris cette vipère dans tes mains nues. En vérité, puisse chacun de vous causer la mort de l'autre !

— Rassure-toi, Bayazid, dit Timour d'un ton impassible. Ce qui est écrit est écrit.

— En effet ! s'écria le Turc avec un effroyable rire. Et il n'est pas écrit que le Faiseur de Tonnerre doive vivre comme un bouffon, afin de distraire un chien estropié ! Boiteux, Bayazid te salue... et te dit adieu !

Avant que quiconque puisse l'en empêcher, le sultan saisit un couteau à découper, posé sur une table, et le plongea jusqu'à la garde dans sa gorge. Un moment, il chancela, tel un arbre majestueux, un flot de sang giclant de sa blessure, puis il s'effondra dans un grand fracas. Un grand silence se fit comme l'assistance restait figée sur place, abasourdie. Puis un cri pitoyable retentit et la jeune Despina s'élança en avant. Se laissant tomber à genoux, elle serra contre son sein nu la tête léonine de son seigneur et éclata en sanglots. Timour lissait sa barbe en un geste mesuré, presque indifférent. Donald MacDeesa, s'asseyant, saisit un gobelet qui lança des reflets écartâtes dans la lueur des torches, et but à longs traits.

*« Le même farouche héritage n'a-t-il pas donné
Rome à César – et ceci à moi ? »*

Poe (Tamerian).

Pour comprendre les liens entre Donald MacDeesa et Timour, il est nécessaire de remonter jusqu'à ce jour, six ans plus tôt, où, dans le palais au dôme turquoise de Samarcande, l'émir projeta la chute du sultan ottoman.

Alors que d'autres hommes prévoyaient l'avenir, des jours ou des semaines à l'avance, Timour calculait en années ; et cinq années se passèrent avant qu'il fût prêt à marcher contre le Turc, laissant Donald partir pour Bursa, selon un plan soigneusement préparé. Cinq années de combats farouches dans les neiges des montagnes et les sables du désert, qu'il traversa majestueusement, tel un géant mythique. Timour menait durement ses chefs ; il mena encore plus durement le Highlander. C'était comme s'il étudiait MacDeesa avec le regard cruel et impersonnel d'un savant, lui arrachant chaque once d'accomplissement, essayant de trouver les limites de l'endurance et de la vaillance de cet homme... le point de rupture final. Il ne le trouva pas.

Le Gaël était beaucoup trop téméraire pour que des troupes ou des armées lui soient confiées. Mais dans des incursions et des attaques éclair, lors de l'assaut de places fortes et au cours de charges impétueuses, en toute action exigeant courage et prouesses personnelles, le Highlander était quasiment sans égal. Il était un combattant typique des guerres européennes, où tactique et stratégie signifiaient peu de choses et où le corps à corps féroce était décisif, où les batailles étaient remportées par la vaillance et l'énergie physique des champions. En trompant le Turc, il n'avait fait que suivre les instructions de Timour.

Le Gaël et l'émir ne s'aimaient guère ; aux yeux de Timour, Donald n'était qu'un barbare venu d'une région lointaine du Frankistan. Il ne comblait jamais Donald de présents et d'honneurs, comme il le faisait avec ses chefs musulmans. Mais le farouche Gaël méprisait ces babioles et tirait apparemment ses seuls plaisirs des rudes combats et des beuveries insensées. Il affectait d'ignorer l'étiquette et le respect témoigné à l'émir par ses sujets ; lorsqu'il était pris de boisson, il osait narguer ouvertement le sombre Tatar, à tel point que toute l'assistance retenait son souffle.

— C'est un loup que je lâche sur mes ennemis, dit Timour à ses seigneurs, à une occasion.

— C'est une lame à double tranchant qui pourrait bien blesser celui qui la manie, se risqua à répliquer l'un d'eux.

— Cela n'arrivera pas, tant que la lame frappe inexorablement mes ennemis, répondit Timour.

Après Angora, Timour donna à Donald le commandement des Kalmouks, qui accompagnèrent ceux de leur race jusqu'en Haute Asie, et un essaim de Vigurs turbulents et indisciplinés. Ce fut sa seule récompense : un champ d'activité encore plus étendu, un

labeur encore plus dur et des préparatifs guerriers, jour après jour. Donald ne fit pas de commentaires : de ses tueurs il fit des soldats accomplis, expérimenta divers types de selles et de cuirasses, de fusils à pierre – les trouvant beaucoup moins efficaces que les arcs des Tatars – et l'arme à feu la plus récente, les lourds et peu maniables pistolets à amorce qu'utilisaient les Arabes, un siècle avant leur apparition en Europe.

Timour lançait Donald sur ses ennemis comme un homme lance un javelot, se souciant peu de savoir si l'arme se brise ou non. Les cavaliers du Gaël revenaient, ensanglantés, couverts de poussière et harassés, leurs cuirasses tailladées et en lambeaux, leurs cimenterres ébréchés et émoussés, mais les têtes des ennemis de Timour se balançaient toujours au pommeau de leurs selles. Leur sauvagerie, et la férocité et la force surhumaine de Donald, les sortaient à chaque fois de situations apparemment désespérées. Et la vitalité de bête sauvage de Donald lui permettait encore et encore de se remettre d'horribles blessures, au point de stupéfier même les Tatars aux muscles d'acier.

Comme les années passaient, Donald, toujours distant et taciturne, se referma en lui-même de plus en plus. Lorsqu'il ne partait pas en campagne, il restait assis dans les tavernes, seul et observant un silence morose, ou bien arpentait les rues d'un air menaçant, la main posée sur sa grande épée, tandis que les gens s'écartaient prudemment et lui cédaient le passage. Il n'avait qu'un seul ami, Ak Boga, et qu'un seul intérêt, en dehors de la guerre et du carnage. Lors d'une incursion vers la Perse, une forme svelte et blanche – une jeune femme – avait brusquement surgi devant son escadron en criant. Ses hommes avaient vu Donald se pencher et la saisir d'une main puissante pour la mettre sur sa selle. La jeune fille s'appelait Zuleika ; c'était une danseuse persane.

Donald avait une maison à Samarcande, et une poignée de serviteurs, mais seulement cette fille. Elle était avenante, sensuelle et écervelée. Elle adorait son maître, à sa façon, et le craignait avec une peur proche de l'extase, mais ne dédaignait pas des amours secrètes avec de jeunes soldats lorsque MacDeesa était au loin, en train de faire la guerre.

Comme la plupart des femmes persanes de sa caste, elle avait un certain talent pour mener des intrigues sans importance, mais ne savait pas garder son petit nez ravissant en dehors des affaires qui ne la regardaient pas. Elle devint la rapporteuse de Shadi Mulkh, la maîtresse persane de Khalil, le petit-fils sans caractère de Timour, et ce fut ainsi qu'elle changea, sans le savoir, le destin du monde. Elle était cupide, vaniteuse, et mentait d'une façon éhontée, mais ses mains avaient la douceur de flocons de neige lorsqu'elle soignait les blessures de Donald – les coups d'épée et de lance qui avaient meurtri son corps d'acier. Il ne la battait jamais et ne l'injurait pas, et même s'il ne se montrait jamais affectueux et ne lui disait pas de mots tendres comme d'autres hommes pouvaient le faire, tout le monde savait qu'il tenait énormément à elle, la plaçant au-dessus de tous les biens et les honneurs de ce monde.

Timour se faisait vieux ; il avait joué avec le monde comme un homme joue avec un échiquier, déplaçant rois et armées tels des pions. Jeune chef sans fortune ou pouvoir, il avait défié l'autorité de ses maîtres mongols, pour les vaincre et les dominer à son tour. Tribu après tribu, race après race, royaume après royaume, il les avait tous brisés pour les fondre dans son empire sans cesse grandissant. À présent celui-ci s'étendait du désert de Gobi jusqu'à la Méditerranée, de Moscou jusqu'à Delhi... le plus puissant empire que le

monde ait jamais connu.

Il avait ouvert les portes du Sud et de l'Est, par où s'écoulaient toutes les richesses de la Terre, il avait sauvé l'Europe d'une invasion venue de l'Asie, en endiguant le flot de la conquête turque... un fait qu'il ignorait et dont il ne se souciait guère. Il avait bâti des cités et il avait détruit des cités. Il avait fait fleurir le désert comme un jardin, et il avait changé en désert des contrées fleurissantes. Sur son ordre, on avait érigé des pyramides de crânes, et des vies s'étaient écoulées comme des rivières. Ses seigneurs de la guerre étaient glorifiés par les foules, et des nations gémissaient en vain sous son talon inexorable, telles des femmes égarées dans la montagne pleurant au cœur de la nuit

Alors son regard se tourna vers l'est où l'empire pourpre de Cathay sommeillait et rêvait depuis des siècles. Peut-être, avec le déclin du flot de la vie, était-ce l'appel de sa race, enfoui au plus profond de son être ; peut-être se souvenait-il des Khans héroïques, ses ancêtres, qui s'étaient dirigés jadis vers le sud, quittant le désert de Gobi pour lancer leurs chevaux au galop vers les royaumes pourpres.

*

* *

Le Grand Vizir secoua la tête, comme il jouait aux échecs avec son maître impérial. Il était âgé et las, et il osait dire ce qu'il pensait, même à Timour.

— Seigneur, à quoi bon ces guerres sans fin ? Tu as déjà soumis plus de nations que Genghis Khan ou Alexandre. Repose-toi dans la paix de tes conquêtes et achève l'œuvre que tu as commencée à Samarcande. Fais bâtir d'autres palais majestueux. Invite à ta cour les philosophes, les artistes, les poètes du monde...

Timour haussait ses puissantes épaules.

— La philosophie, la poésie et l'architecture sont de bonnes choses, certes, mais elles sont la brume et la fumée de la conquête, car elles dépendent de la splendeur écarlate de la conquête.

Le vizir déplaça les pièces d'ivoire en secouant sa tête chenue.

— Seigneur, il y a deux hommes en toi... l'un est un bâtisseur, l'autre un destructeur.

— Je détruis peut-être afin de pouvoir bâtir sur les ruines de ma destruction, répondit l'émir. Je n'ai jamais essayé de découvrir la vérité. Je sais seulement que je suis un conquérant avant d'être un bâtisseur, et que la conquête est le sang de ma vie.

— Mais pourquoi veux-tu mettre à bas l'immense et faible royaume de Cathay ? protesta le vizir. Cela entraînera seulement de nouveaux massacres, dont tu as déjà empourpré la terre... de nouvelles souffrances, la misère, et des gens sans défense mourant comme des brebis sous le glaive !

Timour secoua la tête, l'air lointain.

— Que représentent leurs vies ? Ils sont destinés à mourir, de toute façon, et leur existence est déjà misérable. J'entourerai d'un cercle de fer le cœur de la Tatarie. Avec cette conquête à l'est, je consoliderai mon trône, et les rois de la dynastie régneront sur le monde durant dix mille ans. Toutes les routes du monde conduiront à Samarcande, où seront rassemblés tous les mystères, les merveilles et les splendeurs du monde...

académies, bibliothèques et mosquées imposantes... dômes de marbre, tours de saphir et minarets de turquoise. Mais d'abord je dois accomplir ma destinée... et c'est la Conquête !

— Mais l'hiver approche, insista le vizir. Attends au moins la venue du printemps.

Timour secoua la tête, sans rien dire. Il savait qu'il était vieux ; même sa puissante carcasse commençait à montrer des signes de décrépitude. Et parfois, dans son sommeil, il entendait le chant d'Aljai aux yeux noirs, l'épouse de sa jeunesse, morte depuis plus de quarante ans. Ainsi la nouvelle se répandit à travers toute la ville, et les hommes cessèrent de courir les filles et de lamper du vin, pour tendre leurs arcs et vérifier leur équipement, puis, une nouvelle fois, ils partirent sur l'ancienne route de la conquête.

Timour et ses chefs emmenèrent avec eux nombre de leurs épouses et serviteurs, car l'émir avait l'intention de s'arrêter à Otrar, sa ville frontalière, d'où il lancerait son attaque sur Cathay au printemps, dès la fonte des neiges. Il était accompagné de ses seigneurs... ceux qui étaient encore en vie, car la guerre prélevait un lourd tribut sur les aigles de Timour.

Comme à l'ordinaire, Donald MacDeesa et ses hommes indisciplinés formaient l'avant-garde de l'armée. Le Gaël était heureux de reprendre la route après des mois d'inaction, mais il emmenait Zuleika avec lui. Les années avaient un goût de plus en plus amer pour le gigantesque Highlander, un étranger au milieu d'autres races. Ses cavaliers l'adoraient, à leur façon sauvage ; néanmoins il demeurait un étranger parmi eux, et ils ne pouvaient pas comprendre ses pensées les plus secrètes. Ak Boga, avec ses yeux pétillants de malice et son rire jovial, avait compté plus que les hommes que Donald avait connus dans sa jeunesse, mais Ak Boga était mort ; son cœur généreux avait cessé de battre à jamais, transpercé par la pointe d'un cimeterre arabe. Dans sa solitude grandissante, Donald recherchait de plus en plus un réconfort auprès de la jeune Persane. Celle-ci ne pourrait jamais comprendre son esprit étrange et fantasque, mais d'une certaine façon elle comblait en partie un vide douloureux dans son âme. Durant les longues nuits solitaires, les mains de Donald cherchaient le corps svelte de Zuleika, avec un désir imprécis, informulé et inquiet, qu'elle était à même de percevoir, bien que faiblement.

Dans un silence étrange, Timour quitta Samarcande, à la tête de ses longues colonnes étincelantes, et les gens ne l'acclamèrent pas comme autrefois. La tête baissée et le cœur lourd, en proie à des émotions qu'ils étaient incapables de définir, ils regardèrent le dernier conquérant s'éloigner sur la route, puis ils s'en retournèrent à leurs vies mesquines et à leurs tâches quotidiennes, avec le pressentiment obscur que quelque chose de magnifique, de grandiose et de redoutable venait de sortir de leurs vies à jamais.

L'armée s'avancait, affrontant le début de l'hiver, moins vite que les autres fois, lorsque les cavaliers déferlaient à travers le pays, semblables à des nuages emportés par le vent. Ils étaient au nombre de deux cent mille, et ils emmenaient avec eux des troupeaux de chevaux, des chariots de vivres et de grands pavillons.

Au-delà du défilé que les hommes appelaient les Portes de Timour, la neige se mit à tomber, et les colonnes continuèrent de cheminer avec obstination, malgré les vents glacés. À la fin, il devint évident que même les Tatars ne pouvaient faire route par un temps aussi épouvantable, et le prince Khalil prit ses quartiers d'hiver dans cette ville étrange qui porte le nom de Ville de Pierre. Mais Timour s'élança impétueusement en

avant, avec ses propres troupes. Une couche de glace épaisse de trois pieds recouvrait le Syr-Daria lorsqu'ils franchirent ce fleuve, et dans les collines qui s'étendaient au-delà, la marche devint encore plus pénible, les chevaux et les chameaux trébuchaient parmi les congères, les chariots cahotaient et brinquebalaient. Mais la volonté de Timour les poussait toujours plus loin. Finalement, ils arrivèrent dans la plaine et aperçurent les flèches d'Otar qui luisaient parmi les tourbillons de neige.

Timour s'installa avec ses nobles dans le palais, et ses soldats prirent avec joie leurs quartiers d'hiver. Mais il envoya chercher Donald MacDeesa.

— Ordushar se trouve sur notre route, déclara Timour. Emmène deux mille hommes avec toi et prends d'assaut cette ville, afin que la route vers Cathay soit libre à la venue du printemps.

Lorsqu'un homme lance un javelot, il ne se préoccupe pas de savoir si son arme se brise sur la cible. Timour n'aurait pas confié cette mission à ses précieux émirs et à ses soldats d'élite, la quête la plus insensée qu'il ait jamais ordonnée à Donald. Mais cela importait peu au Gaël ; il brûlait du désir de se lancer dans n'importe quelle aventure susceptible de noyer les rêves confus et amers qui rongeaient son cœur de plus en plus profondément.

À l'âge de quarante ans, le corps d'acier de MacDeesa avait gardé toute sa puissance, et sa vaillance féroce était intacte. Pourtant, à certains moments, il se sentait vieux dans son cœur. Ses pensées le ramenaient sans cesse vers la route noire et écarlate de sa vie, remplie de violence, de trahison et de sauvagerie ; une vie futile, avec son cortège de malheurs et de destruction. Son sommeil était agité et il lui semblait entendre des voix à demi oubliées pleurant dans la nuit. Parfois, c'était comme si la plainte funèbre des cornemuses des Highlands s'élevait dans le vent mugissant.

Il donna l'ordre du départ à ses loups. Ceux-ci restèrent bouche bée, mais ils obéirent sans rien dire. Ainsi ils partirent d'Otrar, au milieu d'une tempête de neige. C'était une entreprise de damnés.

Dans son palais d'Otrar, Timour était nonchalamment étendu sur son divan, contemplant ses cartes et ses plans, et prêtait une oreille distraite aux éternelles disputes qui opposaient les femmes de sa maison. Les intrigues et les jalousies des palais de Samarcande parvenaient jusqu'à la ville isolée d'Otrar. Elles bourdonnaient autour de lui, l'importunant mortellement par leur rancœur mesquine.

Tandis que la vieillesse gagnait furtivement l'émir au corps d'acier, les femmes attendaient impatiemment qu'il nommât son successeur – sa reine, Sarai Mulkh Khanum ; Khan Zade, l'épouse de son défunt fils, Jahangir. S'opposant à la reine – et à Timour – qui voulait que le trône revienne à son fils, Shah Ruhk, Khan Zade intriguait en faveur de son propre fils, le prince Khalil, dont la courtisane Shadi Mulkh tirait les fils.

L'émir avait amené Shadi Mulkh à Otrar, contre la volonté de Khalil. Le prince s'impatientait dans la lugubre Cité de Pierre et Timour en fut bientôt informé : la discorde et l'insubordination menaçaient. Sarai Khanum vint trouver l'émir ; c'était une femme au corps décharné et fatigué, vieillie par les guerres et le chagrin.

— La Persane envoie des messages secrets au prince Khalil, l'incitant à commettre des actes de folie, dit la reine. Tu es loin de Samarcande. Si jamais Khalil se mettait en marche

et atteignait Otrar avant que tu... il y a toujours des fous prêts à se révolter, même contre le Seigneur des Seigneurs.

— Jadis, déclara Timour avec lassitude, j'aurais fait étrangler la Persane. Mais Khalil dans sa folie se révolterait contre mon autorité, et une sédition en ce moment, même très vite réprimée, bouleverserait tous mes plans. Ordonne-lui de ne pas quitter ses appartements et place des gardes afin qu'elle ne puisse pas envoyer d'autres messages.

— Cela je l'ai déjà fait, répliqua Sarai Khanum d'un ton sévère. Mais elle est astucieuse et parvient à faire sortir des messages du palais par l'intermédiaire de la Persane du Caphar, le seigneur Donald.

— Qu'on fasse venir cette fille, ordonna Timour en repoussant de côté ses cartes avec un soupir.

Ils traînèrent Zuleika devant l'émir. Celui-ci la considéra d'un air sombre tandis qu'elle gémissait et rampait à ses pieds. Puis, d'un geste las, il prononça sa condamnation... et l'oublia aussitôt, comme un roi oublie la mouche qu'il vient d'écraser.

Ils emmenèrent la jeune fille, qui poussait des cris éperdus, hors de la présence impériale, et l'obligèrent à s'agenouiller dans une pièce qui n'avait pas de fenêtres, mais seulement des portes verrouillées. Se traînant sur les genoux, elle appela Donald et demanda grâce, gémissant et pleurant d'une façon pitoyable. Puis la terreur figea sa voix dans sa gorge palpitante, et au sein d'une brume d'horreur, elle aperçut la forme trapue et à demi nue du bourreau au visage impassible et sinistre qui s'approchait d'elle, son cimeterre à la main...

Zuleika n'était ni courageuse ni admirable. Elle n'avait jamais vécu avec dignité et elle n'affronta pas son sort avec courage. Elle était lâche, débauchée et stupide. Pourtant même une mouche aime la vie, et un ver de terre pousse un cri sous le talon qui le broie. Et peut-être est-il écrit dans les livres mystérieux du Destin impénétrable que même un empereur ne peut pas toujours piétiner des insectes en toute impunité.

*« Mais j'ai fait un rêve lugubre.
 Au-delà de la Vallée de l'île de Skye :
 J'ai vu un homme mort remporter une bataille.
 Et il me semble que cet homme c'était moi. »*

La Bataille d'Otterbourne.

À Ordushar le siège s'éternisait. Au milieu des vents glacés qui soufflaient du défilé et déferlaient sur la plaine, dans les tourbillons de neige aveuglants et cuisants, les Kalmouks trapus et les Vigurs au corps mince se battaient, souffraient et mouraient, connaissant mille tortures.

Ils posaient des échelles contre les murailles et montaient à l'assaut, et les défenseurs, souffrant autant qu'eux, les transperçaient de leurs lances, jetaient des blocs de rocher qui écrasaient les formes bardées de fer comme des scarabées, et repoussaient les échelles des murailles, apportant la mort sur les hommes se trouvant en contrebas. En fait, Ordushar était une forteresse des Mongols Jat, encastrée dans le défilé et flanquée de hautes falaises.

Les loups de Donald tailladaient le sol gelé, leurs mains brûlées par le froid et ensanglantées pouvaient à peine tenir les pioches, tandis qu'ils essayaient de creuser une mine sous les murs. Ils donnaient des coups de bec aux tours, alors que du plomb fondu et de lourds javelots pleuvaient sur eux ; ils glissaient leurs pointes de lance entre les pierres, arrachaient des morceaux de la maçonnerie avec leurs mains nues. Au prix d'un labeur prodigieux, ils avaient construit des machines de guerre grossières, avec des troncs d'arbre, le cuir de leur équipement et les poils tressés des crinières et des queues de leurs destriers.

Les béliers martelaient en vain les pierres massives, les balistes gémissaient lorsqu'elles projetaient des troncs d'arbre et des blocs de pierre contre les tours ou par-dessus les murailles. Sur les remparts, les attaquants se battaient au corps à corps avec les défenseurs ; bientôt, leurs mains en sang et gelées se collaient à leurs hampes de lance et à leurs poignées d'épée, et la peau se détachait en de grands lambeaux sanguinolents. Et toujours, avec une fureur surhumaine qui dépassait leurs souffrances, les défenseurs repoussaient l'attaque.

Une tour d'assaut fut construite et poussée jusqu'aux murs ; des parapets crénelés, les hommes d'Ordushar déversèrent un torrent de naphte qui mit le feu à la tour et brûla les hommes se trouvant à l'intérieur. Ils furent ratatinés dans leurs armures comme des scarabées pris dans un grand feu. La neige et le grésil tombaient en des rafales aveuglantes, gelant aussitôt pour former d'épaisses couches de glace. Les cadavres aux membres raidis devenaient durs comme de la pierre, et les blessés enveloppés dans leurs fourrures mouraient durant leur sommeil. Il n'y avait aucun repos, aucune trêve ; les jours et les nuits se confondaient en un enfer de souffrances. Les hommes de Donald, des larmes de douleur gelant sur leurs joues, martelaient frénétiquement les murailles

glacées, se battaient en serrant dans leurs mains en sang des armes brisées, et mouraient en maudissant les dieux qui les avaient créés.

La misère à l'intérieur de la ville n'était pas moins grande, car il n'y avait plus de nourriture. La nuit, les guerriers de Donald entendaient les gémissements des habitants mourant de faim dans les rues. Finalement, poussés au désespoir, les hommes d'Ordushar égorgèrent leurs femmes et leurs enfants, et effectuèrent une sortie. Les Tatars hébétés se jetèrent sur eux, versant des larmes dans la folie de la rage et du malheur. Au cours d'une bataille confuse qui teinta de pourpre la neige gelée, ils les obligèrent à battre en retraite et à refluer vers les portes de la ville. Et le siège abominable se poursuivit.

Donald utilisa les derniers arbres de la région pour faire construire une autre tour d'assaut, plus haute que les murs de la ville. Après cela, il n'y avait plus de bois pour alimenter les feux. Il se tenait en personne sur la passerelle relevée qui devait être abaissée et appuyée sur le rempart crénelé. Il refusait de se ménager. La tour fut poussée jusqu'à la muraille, sous une grêle de flèches qui abattit la moitié des soldats... ceux qui n'avaient pu s'abriter derrière l'épais mantelet de bois. Un canon rudimentaire gronda depuis les murailles, mais le boulet passa en sifflant au-dessus de leurs têtes. La naphte et le feu grégeois des Jats étaient épuisés. La passerelle fut abaissée et Donald, tirant sa claymore, s'avança sur celle-ci.

Des flèches vinrent se briser sur sa cuirasse et rebondirent sur son casque. Des fusils à pierre flamboyèrent et mugirent, mais les balles ne l'atteignirent pas et il continua de s'avancer. Des hommes en cuirasses, au corps amaigri et aux yeux de chiens enragés, s'élancèrent pour faire basculer la passerelle dans le vide, pour la taillader et la mettre en pièces. Donald se jeta sur eux et sa claymore siffla. La grande lame traversa les cuirasses, les chairs et les os, et la grappe de défenseurs s'enfuit en désordre.

Donald chancela au bord du rempart comme une lourde hache s'abattait sur son bouclier ; il contre-attaqua, sectionnant la colonne vertébrale de son adversaire. Le Gaël recouvra son équilibre et jeta de côté son bouclier fracassé. Ses loups se ruèrent sur la passerelle pour le rejoindre. Ils fondirent sur les défenseurs et les massacrèrent. Dans le tourbillon de la bataille, Donald s'avançait et balançait sa lourde lame, il songea furtivement à Zuleika, comme des hommes dans la folie des combats songent à des choses hors de propos, et ce fut comme si cette pensée lui transperçait cruellement le cœur. Mais c'était une lance qui avait traversé sa cuirasse, et Donald frappa sauvagement en retour ; la claymore se brisa dans sa main et il s'adossa au parapet, son visage fut un instant crispé par la douleur. Autour de lui tournoyaient les vagues du carnage... la fureur impuissante de ses guerriers, rendus fous par ces longues semaines de souffrances, se déchaînait enfin et ne connaissait plus de limites.

*« Tandis que le rouge flamboiement de la lumière
Tombant des nuages suspendus comme des bannières.
Semblait à mes yeux mi-clos
La splendeur de la monarchie »*

Poe (*Tamerlan*).

Le Grand Vizir se prosterna devant Timour, assis sur son trône dans le palais d'Otrar.

— Les survivants des hommes que tu avais envoyés vers le défilé d'Ordushar sont de retour, seigneur. La cité dans les montagnes n'est plus. Ils apportent le seigneur Donald sur une litière, et il est mourant.

Les soldats de Donald firent leur entrée dans la grande salle, portant la litière ; des hommes harassés aux yeux éteints, des haillons souillés de sang en guise de garrot sur leurs blessures, leurs vêtements et leurs cuirasses en lambeaux. Ils jetèrent aux pieds de l'émir les cuirasses ciselées d'or de chefs, et des coffres remplis de bijoux, des robes de soie aux fils d'argent, le butin d'Ordushar où des hommes étaient morts de faim au milieu de richesses. Puis ils posèrent la litière sur le sol, devant Timour.

L'émir contempla la forme étendue de Donald. Le Highlander était pâle, mais son visage farouche ne montrait aucun signe de faiblesse et dans ses yeux glacés brillait toujours sa même lueur indomptée.

— La route vers Cathay est libre, dit Donald, s'exprimant avec difficulté. Ordushar n'est plus que ruines fumantes. J'ai exécuté ton dernier ordre.

Timour hocha la tête ; ses yeux semblaient regarder à travers et au-delà du Highlander. Que représentait un moribond sur une litière pour l'émir qui avait vu mourir tellement d'hommes ? Par la pensée, il se trouvait déjà sur la route de Cathay et des royaumes pourpres s'étendant au-delà. Le javelot avait fini par se briser, mais ce dernier jet avait ouvert la route qui mène à l'empire. Les yeux sombres de Timour brillèrent, étrangement profonds, où dansaient des ombres, tandis que l'ancien feu embrasait son sang. La Conquête ! Dehors, le vent rugissait, comme pour remplacer la clameur des *nakars*, le fracas des cymbales, le chant grave et puissant de la victoire.

— Dis à Zuleika de venir, murmura le moribond.

Timour ne répondit pas ; il l'entendit à peine, immobile et perdu dans ses visions grandioses. Il avait déjà oublié Zuleika et son destin. Qu'était une mort auprès des rêves magnifiques et somptueux d'un empire ?

— Zuleika, où est Zuleika ? répéta le Gaël en s'agitant avec impatience sur sa litière.

Timour tressaillit légèrement et redressa la tête, comme il se souvenait.

— Je l'ai fait mettre à mort, répondit-il calmement. C'était nécessaire.

— Nécessaire ! (Donald chercha à se lever, une lueur terrifiante dans son regard, puis il retomba en arrière, suffoquant, et cracha un flot écarlate.) Chien sanguinaire, elle était à moi !

— À toi ou à un autre, répondit Timour d'un air distrait, le regard perdu dans le vague.

Une femme compte-t-elle lorsqu'il s'agit d'un destin impérial ?

Pour toute réponse Donald sortit vivement un pistolet des replis de ses robes et fit feu sans hésiter. Timour eut un haut-le-corps et chancela sur son trône, tandis que les courtisans poussaient des cris, pétrifiés d'horreur.

À travers la fumée flottant dans la salle, ils virent que Donald gisait sur la litière, mort ; ses lèvres minces et figées à jamais arboraient un sourire cruel. Timour était affaissé sur son trône, une main étreignant sa poitrine ; du sang coulait entre ses doigts. De son autre main, il repoussa ses nobles.

— Assez ! Tout est fini. Pour tout homme vient la fin de la route. Que Pir Muhammad règne à ma place ; il devra consolider l'empire que j'ai bâti de mes mains !

Ses traits se convulsèrent sous l'effet d'une vive douleur.

— Allah, ceci serait la fin de l'empire ?

Ce fut un cri farouche et angoissé, venu du tréfonds de son être.

— J'ai foulé aux pieds des royaumes et des sultans humiliés, et à présent je meurs à cause d'une catin servile et d'un renégat Caphar !

Ses chefs impuissants virent ses mains robustes se crisper, tel l'acier, tandis qu'il tenait la mort en échec par la seule force de sa volonté indomptée. Le fatalisme de sa foi n'avait jamais trouvé asile dans son âme instinctivement païenne ; il était un combattant jusqu'à la fin écarlate.

— Mon peuple devra ignorer que Timour est mort de la main d'un Caphar, dit-il avec une difficulté croissante. Et les chroniques des temps à venir tairont le nom d'un loup qui a tué un empereur. Ah Dieu, dire qu'un morceau de poussière et de métal peut précipiter dans les ténèbres le Conquérant du Monde ! Écris, scribe, qu'en ce jour, de la main d'aucun homme, mais par la volonté de Dieu, est mort Timour, le Serviteur de Dieu.

Les chefs se tenaient autour de lui, plongés dans un silence consterné, tandis que le scribe prenait un parchemin et écrivait d'une main tremblante. Les yeux sombres de Timour étaient fixés sur les traits immobiles de Donald qui semblait soutenir son regard, alors que le mort sur la litière faisait face au moribond sur le trône. Avant même que le grattement de la plume sur le parchemin ait cessé, la tête léonine de Timour s'était inclinée sur sa puissante poitrine. Dehors, le vent rugit un chant funèbre, chassant et amoncelant la neige de plus en plus haut autour des murs d'Otrar, tandis que les sables de l'oubli recouvraient déjà l'empire croulant de Timour, le Dernier Conquérant, le Maître du Monde.

-
- 1) *Moccasin* ou *water-moccasin* : vipère très dangereuse vivant dans les régions marécageuses du sud des États-Unis, également appelée *cottonmouth* (N.d.T.). [↵](#)

2) En hébreu. Esau veut dire velu, couvert de poils. (N.d.T.) [↩](#)

-
- 3) *Moccasin* ou *water-moccasin* : vipère très dangereuse vivant dans les régions marécageuses du sud des États-Unis, également appelé *cottonmouth*. (N.d.T.) [↵](#)